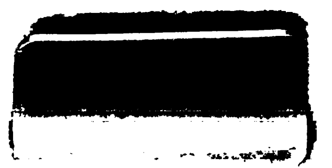




LETTRES

D'UN FRANÇAIS A UN ALLEMAND,

SERVANT

DE RÉPONSE A Mr. DE KOTZEBUE,

ET DE SUPPLÉMENT

AUX MEMOIRES SECRETS SUR LA RUSSIE.

PAR C. F. PH. MASSON,

(*cidevant major en premier, au service de Russie, et secrétaire des commandemens du Grand Duc Alexandre-Pauloïde.*)

PARIS CHEZ LEVRAULT,
et
COBLENCE CHEZ LASSAULX.

AN XI. — 1802.

PRÉFACE.

CES lettres ont d'abord paru en allemand, et je ne croyais pas être obligé de les publier aussi en français. Comment imaginer, à la lecture de *l'année la plus mémorable de la vie de Mr Auguste de Kotzebue*, qu'un tel ouvrage serait connu en France et y propagerait des injures et des calomnies que l'honneur me fait un devoir de repousser ?

Comment présumer en effet, que *le journal de Paris*, qui fut autrefois un journal bon à consulter pour la

litterature, assurerait qu'un voyage ennuyeux et rapide, fait en chaise de poste de Mittau à Tobolsk, par un prisonnier qui ne sait ni la langue de ses gardiens, ni celle des pays qu'il traverse, est *un petit Odissée*?

Comment présumer qu'un cidevant ambassadeur de France, dont j'honorai le mérite et l'esprit, sacrifiant un moment son bon gout et sa loyauté à quelques vues diplomatiques, où à quelques anciennes liaisons de coulisses, pourrait se déclarer dans les papiers français l'admirateur bénévole d'un ramas de fadaises, et de toutes les rélations puériles du Marivaux de l'Allemagne?

Sur la parole de ces oracles on s'est empressé de se procurer l'ou-

vrage. Les français trompés dans leur confiance, n'ont pu, il est vrai, lire ces deux volumes de détails fastidieux, ils se sont hatés d'arriver à la fin, où la malignité leur offrait un petit aliment: c'est la prétendue *réfutation des Mémoires secrets sur la Russie*, aussi futile que le reste de l'ouvrage, mais que l'esprit de parti s'efforçait d'assaisonner, pour dédommager de l'ennui.

Le même cidevant Ministre n'a pas craint d'outrager le malheur et la verité, en assurant sérieusement, qu'un homme comblé des bienfaits de Paul I., et pensionné par la Russie avait d'avantage à s'en plaindre, et se montrait plus généreux dans ses recits adulateurs, que l'homme injustement persécuté, qui avait osé

mèler aux siens quelques vérités un peu dures.

On a lieu de s'étonner au moins que des gens de lettres aient pu se flatter qu'un peuple qui vient d'être témoin de tant de persécutions, de tant de séparations cruelles et de réunions attendrissantes et inespérées, trouverait la monotone aventure d'un déporté en Sibérie intèressante, romanesque et merveilleuse; que les Parisiens, après avoir lu la *fuite de Louvet*, pourraient sans dégout parcourir *l'année mémorable de Kotzebue*; surtout dans des traductions dont l'une aurait elle même besoin d'être traduite pour être entendue, et dont l'autre très infidelle, sans en être plus belle, n'est guères mieux écrite que la première.

Il est vrai que la teinte politique de cette production, les sarcasmes contre la révolution, la France et son gouvernement, étaient propres á la faire prôner dans certaines sociétés, et que cela seul en a fait parler un instant; mais y a-t-il parmi nous une seule victime de nos orages politiques, un seul émigré, un seul déporté, qui n'ait pas eu des choses aussi curieuses à nous raconter et qui ne s'en soit acquitté avec plus de gout et moins de vanité que ce Mr de Kotzebue.

Les détails ridicules des amours de ce mari cinquantenaire, divorcé et remarié, ont été cités par les célibataires de Paris comme une preuve des douceurs que l'union conjugale conserve en Allemagne. Il n'y a

que nos vieux libertins qui régardent comme étrangères en France les simples jouissances des moeurs domestiques. Mais voila comment se compose le public de tel journal. Ce sont des célibataires usés et tarés qu'on y voit déclamer contre les inconvéniens du divorce, et les libertins, sans moeurs et sans religion, qui veulent nous renvoyer au confessional.

Quoiqu'il en soit, la jérémiade de Kotzebue a trouvé, si non des lecteurs, du moins des proneurs dans certaines sociétés et dans certaines feuilles. Si cet écrivain a ses raisons de s'estimer assez pour entretenir, durant deux gros volumes, le public de lui même, je n'ai pas le droit de mépriser assez ce même public pour res-

ter indifferent aux impressions de la calomnie et de la malveillance. Je chéris trop l'éstime de mes concitoyens pour ne pas chercher à les détromper aussi bien que nos voisins.

Eloigné de ma patrie dès l'enfance, je n'y suis rentré qu'après les grands orages de la révolution. J'y ai rapporté les sentimens que les gens honnètes et éclairés se faisaient un honneur d'y professer bien avant 1789, et devant lesquels tant d'hipocrites réculent aujourdhui en se signant dévotement. J'ai eu, aux yeux des ennemis de la liberté, de la philosophie et de tous les principes géneureux, le tort de consacrer ces sentimens dans mes ouvrages, à l'époque où la sottise obtenant de la raison une capitulation magnani-

me, espère s'en prévaloir pour l'étouffer encore.

Les sectaires de la Déesse qu'a chanté Palissot réglent en littérature leur jugement sur les opinions d'un auteur. Ils me reprochent d'avoir célébré l'independance des Helvétiens, et la fondation de notre république, ils me font un crime d'avoir en l'an 7 parlé de la cour de Russie, comme eux mêmes osaient parler de celle de Versailles en 1789.

En m'occupant de l'histoire, j'ai voulu être utile, et on ne peut l'être qu'en étant vrai: En me livrant à la poésie je n'ai rendu hommage qu'aux sentimens et aux opinions qui annobliront toujours l'humanité; L'auguste simplicité de la nature, la fière independance des peuples,

la gloire des grandes actions, les jouissances de la vertu et l'esperance d'un meilleur avenir.

Si un écrivain se pénétrait de ces belles idées et de la dignité de sa vocation, il s'éleverait au dessus des intérêts éphémères et des petites passions qui l'assujettissent, ou il déposerait la plume. Nous ne serions point inondés de ces vaines productions qui perpétuent nos erreurs, resuscitent nos préjugés et divinisent nos sottises. N'est-il pas honteux d'entretenir le public et la postérité des affections futiles d'un jour? Ne consacrons dans l'avenir que ce que nous revérons dans le passé, et nous serons plus justes en raisonnant sur le present.

LETTRE PREMIÈRE.

INTRODUCTION.

J'AI reçu, mon ami, le livre de M.r de Kotzebue, intitulé *l'Année la plus remarquable de ma vie*, que vous avez eu la bonté de m'envoyer ; vous pensez qu'il y va de l'honneur de M.r M. ou du devoir de ses amis de répondre aux invectives qui lui sont prodiguées, à la suite de cet ouvrage larmoyant et pusillanime : je le crois comme vous, et je l'entreprends de son aveu, ou pour mieux dire, sous sa dictée.

Ce ne sera pas impunément qu'un homme aussi célèbre sur les tréteaux d'Allemagne, qu'il est décrié par son caractère et ses mœurs, l'aura attaqué avec autant d'igno-

rance que de mauvaise foi et de grossiereté. M.r de Kotzebue se vante lui-même d'avoir été jadis son panégiriste, comme il est aujourd'hui son détracteur, et il prouve à chaque page qu'il ne l'a jamais connu.

M.r M. se trouve, moins encore par sa position politique actuelle que par sa façon de penser, au-dessus des insultes lâches et vénales de Mr. l'ex-président de Kotzebue; mais il estime trop l'Allemagne, pour ne point y détromper le public impartial et éclairé; il chérit trop la réputation d'homme honnête, simple et droit qu'il a laissé dans le Nord, pour ne pas la défendre contre l'écrivain gagé qui se charge de la flétrir avec tant d'acharnement.

Ce début vous prévient, mon ami, qu'il ne faut point chercher dans cette discussion tous les égards que se doivent les gens de lettres, et qu'il est si beau de voir régner entr'eux lorqu'ils sont de nations différentes. Mais M.r de Kotzebue n'entre point dans

la lice comme homme de lettres: sous prétexte de réfuter un ouvrage, dont il accuse M.r M. d'être l'auteur, il s'efforce d'insulter et de calomnier sa personne, en lui donnant grossièrement les épithètes les plus outrageantes ; on sera donc obligé de lui répondre sur le même ton. La seule déférence qu'on aura pour lui, sera de lui parler sa langue, (*) puisque lui et son traducteur ont prouvé ne point savoir celle de leur adversaire.

Mais sentant mieux que l'auteur de *l'Année mémorable*, combien il est inconvenant d'entretenir le public de niaiseries personnelles qui ne l'intéressent guères ; on attachera cette dispute à des faits importans, et en les discutant on tachera de la rendre curieuse et intéressante.

C'est à l'occasion des *Mémoires secrets sur la Russie*, en avançant que M.r M. en

(*) Ces lettres ont d'abord paru en Allemand.

est l'auteur ; c'est en feignant de défendre et d'honorer la mémoire de Paul I.er que M. de Kotzbue a cru devoir insulter cet auteur supposé ; semblable en cela à l'illustre Sancho, qui caché derrière le redoutable chevalier de la Manche, insultait bravement les passants, ou s'en prenait à l'écho pour avoir répété une partie des sottises que lui-même avait dites.

M. de Kotzebue a consacré à son attaque vénale et virulente le quart des deux volumes qu'il vient de publier, et qu'il avait heureusement remplis jusques-là de minuties si importantes pour sa chère personne, et si fades pour les autres. S'il nous donne le reste de ses aventures dans le même goût, son histoire sera presque aussi volumineuse que son théâtre, et les malheureux lecteurs allemands seront obligés de passer leur vie à lire la sienne.

Pour ce qui concerne Paul I. et la Russie,

si l'on vient à comparer ce que la juste indignation d'une persécution non méritée a fait dire à l'auteur des mémoires, à ce que la reconnoissance de bienfaits moins mérités encore a inspiré à M.r de Kotzebue, on sera étonné de voir que l'austère vérité de l'un est plus avantageuse à la mémoire du prince et sur-tout à la nation, que l'adulation grimacière de l'autre : on sera étonné sur-tout de l'impudence d'un écrivain, qui termine chaque trait de tyrannie ou d'injustice qu'il rapporte, par une exclamation hipocrite qui doit excuser ces actes odieux. Au lieu d'ériger un monument à à l'ombre errante de Paul I, son panégiriste semble lui dresser un échaffaud.

Nous en sommes convaincus, les *Mémoires sur la Russie* sont de ces productions qu'on ne peut réfuter. Celui qui l'entreprend, au lieu d'effacer des cicatrices, risque de rouvrir d'anciennes plaies ou de faire de nouvelles blessures ; c'est ce qui

arrivera infailliblement, s'il est ignorant et inhabile, et M. de Kotzebue est si maladroit que semblable à l'ours de la fable, il assomme ses amis en voulant chasser les mouches dont ils sont piqués.

Nous croyons même que les personnes mieux instruites, qui selon M. de Kotzebue, réfuteront cet ouvrage n'auront pas un meilleur succès. Tout ce qu'on a écrit et ce qu'on pourra écrire contre ces mémoires pourrait bien avoir l'effet des proscriptions qu'ils ont subies et ne servir qu'à les faire lire d'avantage. Ceux qu'ils ont offensés feront mieux de les démentir par leurs actions que par des libelles, ce sera le seul moyen de faire repentir l'auteur de les avoir trop sévèrement jugés. Le temps et la vérité qui dévoilent tout, prononceront un jour la sentence des princes coupables et des écrivains calomniateurs; mais en attendant cet arrêt irrévocable, il sera permis au public d'en croire d'avantage un homme qui s'expose

aux persécutions et aux vengeances des puissans, en parlant peut-être avec trop de franchise et de témérité, que l'homme timoré ou vénal, qui tâche bassement de mériter ou d'obtenir une récompense.

Mais écartons ces considérations et admettons, pour un moment, que l'on peut et que l'on doit réfuter ces *Mémoires* d'une manière efficace et convenable : était-ce à M. de Kotzebue ? qu'il appartenait de l'entreprendre ? Etait-il capable de l'exécuter ?

C'est ce que nous examinerons dans les lettres suivantes.

LETTRE II.

Etat de la question. Histoire. Mœurs. Caractére et ouvrages de M. de Kotzebue. Anecdote.

DANS l'examen que nous allons faire, il ne s'agit pas du talent d'écrire. M. de Kotzebue a prouvé, sinon qu'il écrivait bien, du moins qu'il écrivait beaucoup. Nous lui rendons justice, à cet égard : d'ailleurs ce n'est point ici le cas d'une critique littéraire : ce sont des insultes qu'on doit repousser, des erreurs qu'il faut éclaircir. Si l'on est obligé de parler du caractère et des mœurs, c'est qu'on respecte trop le public pour oser les compter pour rien dans un écrivain.

Les questions que nous avons à résoudre

seront plus clairement discutées, en les posant de la manière suivante :

1.° Dans le temps qui sert d'époque aux *Mémoires sur la Russie*, M. de Kotzebue était-il à même d'observer et de connaître mieux la cour et les grands que l'auteur supposé de ces *Mémoires* ?

2.° Les observations de M. de Kotzebue méritent-elles plus de confiance et sont-elles accompagnées de pièces plus probantes ?

3.° Sa position, ses liaisons, ses obligations, son intérêt : lui permettaient-ils d'écrire avec franchise et sans partialité véritable, ou affectée ? Comment a-t-il pu se flatter un moment d'en imposer au public ?

4.° A-t-il en effet réfuté, ou du moins rectifié les *Mémoires* ?

5.° Pourquoi a-t-il entrepris un ouvrage au-dessus de ses moyens, et en contradiction évidente avec sa conscience et son honneur littéraire ?

Pour résoudre le premier point, arrêtons sur l'histoire de M. de Kotbue ; contons la brièvement, sans l'altérer comme lui, par des décorations théâtrales, des scènes dramatiques, des situations romanesques, et des détails puérils, et fastidieux.

M. de Kotzebue arriva en Russie en 1780, et il entra au service du général Baur, n'importe en quelle qualité. En 1782 il vint à Réval en Esthonie, dans l'espérance d'y obtenir une place de juge : il érigea en attendant, un théâtre d'amateurs, pour l'établissement duquel il engagea un grand nombre d'abonnés. Le produit devait être pour les pauvres ; M. de Kotzebue était sans emploi, et on l'accusa par la suite de s'être habilement appliqué le proverbe vulgaire ; *Charité bien ordonnée commence par soi-meme*. Le proverbe ne dit pas qu'elle doive finir là, et c'est cependant l'extension que M. de Kotzbue lui donna, puis-

qu'on lui reproche de s'être approprié la recette entière.

Cet établissement excita d'ailleurs de grands mécontentemens et lui fit beaucoup d'ennemis, sur-tout parmi les pères de famille amis des mœurs, parce qu'alors, à Réval comme à Genève, un théâtre était encore un objet de scandale. On s'indignait sur-tout, de voir la jeune noblesse monter sur les tréteaux et se corrompre par les leçons que lui donnait notre nouveau Thespis. En cela les bons gentils-hommes Esthoniens parurent avoir raison; M. de Kotzebue profita des liaisons qu'une entreprise, qui avait aussi ses partisans, lui facilitait, pour s'insinuer dans les bonnes graces de Mlle. d'Esse, fille du commandant de la place. Cet homme fier de sa naissance et méprisant l'entrepreneur de spectacle, lui refusa sa fille; elle se déclara enceinte, et il la chassa durement de la maison paternelle. M. de Kotzebue l'épousa, la rendit très malheureuse et l'em-

mena en Allemagne, où elle tomba malade; son mari ne pouvant, disait-il, supporter le spectacle de ses douleurs et de son agonie, l'abandonna, et la laissa mourir. C'est pour justifier cette preuve de sensibilité, et de tendresse conjugale, qu'il écrivit *Sa fuite à Paris*. Il alla se consoler dans cette grande ville de la mort de sa femme, avec les filles du palais royal (*). Il est des hypocrites de beaux sentimens et de tendresse comme il en est

(*) C'est ce qu'il raconte lui-même fort au long dans cet ouvrage; où il veut jouer le petit Rousseau à Paris, après avoir joué le petit Voltaire à Réval. Au reste il peint la Nation française avec des couleurs qu'il s'efforce de rendre ridicules, il dénigre sur-tout nos théâtres, où il venait piller tant de scènes qu'il a depuis données pour les siennes dans ses drames. La manière dont il parle de la révolution est d'une âme basse et servile, puisqu'il était à Paris en 1790 et qu'alors tous les cœurs généreux s'épanouissaient à l'aurore de la liberté, que les crimes des factions n'avaient point encore souillée.

de mœurs et de religion ; ceux qui ont lu cette *fuite à Paris*, ceux qui liront *la plus mémorable année de sa vie*, remarqueront avec quelle fade et ridicule affectation, avec quels détails dégoutans, M. de Kotzebue, aujourd'hui cinquantenaire, se déclare amant passionné de sa femme (*).

(*) Voulez-vous lire un exemple de cette fade affectation de tendresse ? ouvrez *Sa fuite à Paris*, pag. 10.

„ Ma pauvre petite femme malade était très capricieuse et de très mauvaise humeurs ; elle ne voulait, par exemple, recevoir les lavemens qu'on lui avait ordonnés de personne d'autre que de moi. Je lui fis cette opération pour la première fois de ma vie, et d'une main tremblante ; M. le conseiller Stark me donna quelques leçons, *et l'amour fit le reste*. La chose alla très bien, et ma femme me donna un tendre baiser pour cela ; *je le fis* toujours depuis. O comme tout est facile à l'amour ! „ — Je ne pense pas, ajoute M. de Kotzebue après ce joli détail, que quelqu'un puisse se moquer de ceci ; car je *sourirais amèrement* à celui qui *sourirait mali-*

Après avoir perdu ainsi sa première épouse et fait une absence de plus d'un an, il eut malgré les clameurs, le courage de revenir à Réval et d'y continuer sa carrière théâtrale, en dépit des pères de familles. Plusieurs écrits qui parurent et nomément *les Lettres Provinciales* de M. de Jannau, attestent encore combien il était décrié dans le pays. C'est alors qu'il parvint cependant par la protection d'un baron de Rosen, au poste de Président du tribunal de cette ville. C'est là l'origine de ce titre de Président dont M. de Kotzebue, semblable à la grenouille de la fable, s'est

---

cieusement; ce n'est pas pour lui que cette feuille est écrite. »

Quelle sottise et quelle vanité! il ne sent pas qu'on peut bien ne pas se moquer d'un mari qui rend de pareils soins à sa femme malade, mais qu'il est souverainement déplacé et ridicule de vouloir que les lecteurs soient témoins de tous les lavemens qu'il lui administre.

enflé si long-tems et si plaisamment aux yeux de l'Allemagne littéraire ; mais sa démission n'eut pas pour motif, comme il le dit dans son premier volume de *l'année mémorable*, le mauvais état de sa santé; car on peut fort bien être maladif et en même-temps Président du tribunal civil de Réval. Deux raisons plus puissantes lui firent perdre cette place. M. le Président, comme nous l'avons dit, s'était fait beaucoup d'ennemis. La séduction, et plus encore l'abandon et la mort de sa femme avait indigné tout le monde, (*) mais il mit le comble au scandale de sa vie par une conduite criminelle en tout pays, et sous tous les gouvernemens : par la séduction et le rapt de la femme d'un homme estimable et considéré, qui était déjà mère de trois en-

(*) Il doit se souvenir des reproches et des affronts qu'il eut à endurer, et nomément de l'apostrophe publique de *l'honnête Milius* à Leipsig.

fans : ce fut encore une dame d'Esse qui donna à l'Esthonie le spectacle presqu'inoui, en ces contrées, d'une mère de famille, abandonnant son époux et ses enfans pour suivre un méprisable Histrion devenu Président. Elle demanda et obtint un divorce vraiment scandaleux afin de s'unir à un homme qui avait traité sa première femme avec une tendresse si dérisoire. Madame d'Esse qui n'était plus jeune, et qui n'avait jamais été jolie; vivait depuis huit ans heureuse et tranquille avec son mari, lorsque notre petit Lovelace parvint à la débaucher. Elle et son nouveau mari, cherchèrent à se justifier aux yeux du public par l'excès d'une passion romanesque qu'ils affectaient, et que notre héros de coulisses jouait, et joue encore dans son dernier ouvrage, avec toute l'hipocrisie et la pesante fadeur dont il est capable : l'envie de s'approprier les biens de sa femme l'inspira d'abord. C'est dans ce dessein qu'il l'avilit au point de l'engager à s'accuser elle-même

d'adultère,

d'adultère, en déclarant que les trois enfans qu'elle avait eus durant son premier mariage, étaient de M. de Kotzebue, dont la première femme vivait encore à la naissance de l'ainé.

Après ces détails odieux, mais notoires, je laisse aux lecteurs le soin d'aprécier les beaux sentimens de l'auteur de *Misantropie et Repentir*, et de tant d'autres drames larmoyans qui attendrissent les âmes sensibles. Plusieurs de ces drames, où il parle quelquefois le langage de la vertu et du sentiment avec l'accens du cœur, sont une preuve bien déplorable de la profonde duplicité du sien; il peint le vice avec plus de détails et de vérité encore : en réfléchissant au caractère de l'auteur, il est impossible de s'intéresser à lui, et si l'on connaît ses mœurs on est indigné de ses ouvrages.

L'autre raison qui força M. de Kotzebue à déposer le mortier de Président, fut la

publication de son livre intitulé, *Bart au front d'Airain*, titre plus convenable à l'auteur qu'à l'ouvrage ; dans cette production sale et honteuse, que l'on ne peut comparer qu'*au Moyen de parvenir*: M. de K. rassemble plusieurs écrivains illustres de l'Allemagne dans un B.; les ennivre, et les faits raisonner, comme il paraît penser lui-même, et d'une manière analogue au lieu où ils se trouvent. Quelques-uns de ces écrivains, connus et protégés de l'impératrice Catherine, s'adressèrent à cette Princesse pour se plaindre : ce fut la première fois qu'il fut question de M. le Président de Kotzebue à la cour de Russie. Ses ennemis profitèrent du moment : on rendit suspects ses sentimens politiques ; on pensa que ceux qu'il avait manifestés dans *sa fuite à Paris*, étaient dissimulés et faux comme sa tendresse conjugale ; sa correspondance et ses ouvrages attirèrent l'attention de la police. Ayant obtenu, ou reçu sa démission,

il se retira au village de *Yewe*, en Esthonie, où il s'occupa prudemment à effacer les mauvaises impressions qu'on avait reçues. Il écrivit alors son Laug-Hans, détestable imitation de Candide, où il essaye encore de plaisanter la France et la révolution qui n'étaient alors rien moins que plaisantes.

Il chercha dans le même temps à flatter *M. Derjawine*, secrétaire de l'Impératrice, en traduisant ses vers russes en vers allemands; il vint lui-même en faire hommage à Pétersbourg, et c'est alors que M.r M. l'entrevît dans l'antichambre du Ministre de la guerre.

Il publia, à-peu-près dans le même temps, son ouvrage sur la Noblesse. Comme il était peu intéressé à la défendre de bonne-foi, on crut qu'il avait essayé de la ridiculiser, en feignant de combattre pour elle; le caractère équivoque de cette compilation informe et indigeste ne justifie que trop ce soupçon. Le Président, semblable à la

chauve-souris de la fable, montre son plumage et ses aîles, pour prouver qu'il est oiseau, et laisse entrevoir son poil et ses quatre pattes, pour démontrer, dans l'occasion, qu'il n'est qu'une souris.

Quant à tout ce qu'il raconte de ses rangs civils, et de leurs rapports avec les rangs militaires, cela est d'un fastidieux, d'une inexactitude qui fait pitié à tous ceux qui connaissent la Russie. On remarquera seulement qu'il se vante d'avoir obtenu son congé en avançant d'un grade, ce qui est très insignifiant, car c'était l'usage sous le règne de Catherine ; il paraît cependant qu'il perdit un grade au lieu d'en gagner un, si, comme il le dit page 292, celui de Président équivalait à celui de Lieutenant-colonel ; car, il fut congédié en qualité d'assesseur de collége : si l'on veut, cela donne le rang, de Major, sans que l'on soit pour cela Major. Mais passons sur toutes ces étiquettes : elles

ne prouvent que la petite vanité du personnage ; il se rend cependant une espèce de justice en mesurant ainsi son importance sur son grade prétendu, et voilà comme il échappe toujours un bout d'oreille à maître Aliboron.

Il est évident, par ce récit, que durant les dernières années du règne de Catherine, et au commencement de celui de Paul, M. de K. vivait loin de la capitale, loin de la cour ; à Réval en Esthonie, ou dans un petit village, ignoré, inapprécié. Il ne vint dans cet intervalle de près de douze ans qu'une fois ou deux à Pétersbourg, où il se trouvait également étranger, car il n'y avait point encore de théâtre allemand. Il était inconnu en Russie, méprisé en Esthonie et décrié en Allemagne. Quelques directeurs de théâtres ambulans, quelques libraires auxquels il vendait ce déluge de scènes dramatiques dont il a depuis innondé le Nord, formaient ses principales rélations.

Une anecdote assez plaisante, prouvera combien, à cette époque, M. de Kotzebue était ignoré, et combien il cherchait déjà à se donner de l'importance. Quelqu'un parcourait les gazettes de Hambourg, chez le Ministre de la guerre, où il y avait société, et même plusieurs dames ; on lut tout haut l'article suivant, inséré dans ces gazettes, sous la rubrique de Pétersbourg.

» M. le président de Kotzebue est arrivé dans cette résidence ; on s'est empressé de l'accueillir, et il est reçu dans plusieurs maisons distinguées avec beaucoup de considération ; il a même dîné ces jours derniers chez *tels* et *tels* grands Seigneurs. »

Chacun s'empressa d'interrompre le lecteur, pour demander qui était donc ce président de Kotzebue : on s'imaginait quelque Ambassadeur, ou quelque Président émigré. On s'étonnait d'apprendre cette arrivée extraordinaire par la voie de Hambourg, et les plaisanteries sur ce titre

de Président, et sur cet étrange nom de Kotzebue ne tarrissaient pas (*).

Ce même M.r M. que l'on accuse d'être l'auteur des *Mémoires*, était présent, et il dit ce qu'il savait du personnage; que c'était un écrivain Allemand. De longs éclats de rire furent le prix de cette vanité. Elle parraissait d'autant plus ridicule que les Russes sont très hospitaliers, très accueillans, et que la moindre recommandation suffit pour introduire un étranger et le faire recevoir par-tout, sans même qu'il soit Président. Le plus amusant fut que l'un de ces Seigneurs, chez lequel il devait avoir diné, était là, et ne ne le connaissait pas davantage.

(*) Les Russes ont moins encore que les Français, l'usage de mettre les titres avant les noms ; et le nom de Kotzebue à l'air plus baroque et la prononciation plus dure encore en Russe, qu'en français.

L'on défie M. de Kotzebue de démentir les faits notoires avancés plus haut ; on le défie sur-tout, de réfuter une seule particularité de ceux que nous allons rapporter ; car après avoir fait connaître M. de Kotzebue, il est juste que nous parlions de son adversaire, afin de mettre le lecteur à même de juger entre eux.

LETTRE III.

Récriminations intempestives, et zèle indiscret de M. de Kotzebue. Détails historiques sur M. M., auteur supposé des Mémoires secrets. Etait il, par sa position, en état de les écrire? Rétractation. Note particulière.

Monsieur de Kotzebue avance dès le commencement, de sa prétendue réfutation, que l'auteur de ces *Mémoires* qui le scandalisent est M.r M. le cadet; qu'il est Suisse, et qu'il était Inspecteur des écuries de l'Empereur.

On pourrait d'abord démentir ces trois

assertions ; mais elles n'ont en elles-mêmes rien d'offensant ; car les *Mémoires sur la Russie* ne sont pas un mauvais ouvrage ; les Suisses sont estimés par leur franchise et leur probité, et l'*Inspecteur des écuries* d'un grand Prince, ou en français *son écuyer*, est comme, on le sait, un homme assez connu à sa cour.

Mais, commençons par observer que le procédé de M. de Kotzebue est aussi gauche qu'il est indiscret. Aussi long-temps qu'un homme ne s'avoue pas l'auteur d'un livre, un particulier ne peut l'en accuser publiquement. C'est d'ailleurs une grande imprudence à l'égard des personnes que ce livre peut avoir blessée ; puisqu'on les met, en dépit d'elles, en présence d'un accusateur que l'anonime rendait moins important : c'est sur-tout une lâcheté envers ce dernier, si ces personnes sont puissantes et revêtues d'un caractère public ; une délation inconsidérée qui doit tourner à la

honte de celui qui l'a faite, par-tout où le droit des gens est encore respecté.

Que penserait-on de l'ignare courtisan, qui lorsque deux partis ont fait la paix, après s'être prodigué les injures et les outrages; après avoir fait couler non-seulement des flots d'encre, mais encore des flots de sang, viendrait dire aux chefs, au moment où ils s'embrassent; attendez; voilà celui, qui a rédigé ce manifeste où vous êtes si indignement traité; cet autre est l'orateur qui prononça ce discours véhément contre notre cause, et ce guerrier, c'est précisément celui qui vous rendit borgne dans cette bataille où vous fûtes si bien étrillé! Mais faisons une comparaison plus rapprochée de notre adversaire.

Que répondrait, M. le Président lui-même à l'ami officieux qui lui dirait. Mon cher, vous voudriez oublier cette aventure nocturne, où vous fûtes rossé sans savoir par qui: eh-bien, c'est M. un tel qui vous

donna ces coups de bâton ; il ne s'en est pas vanté, pour ne pas trop offenser votre honneur, mais je vous le dénonce maintenant, et si vous me payez bien, je m'engage à lui bien dire son fait, Certes M. le Président trouverait cet ami tout aussi fâcheux que celui du jardinier auquel nous l'avons déjà comparé.

Mais en supposant que M. de Kotzebue ait deviné l'auteur des *Mémoires*, examinons si cet auteur, par sa position et par ses rélations, était à même de connaître l'intérieur de la cour et les principaux faits et gestes des grands de l'empire. Si nous le prouvons, M. de Kotzebue aura malheureusement donné un dégré d'autenticité de plus à l'ouvrage qu'il s'est chargé de décrier.

M.r M. le cadet arriva en Russie, à la fin de 1786 ; il entra quelques mois après au corps des Cadets d'artillerie, où son frère, étoit chef d'une compagnie, et

où il fut promu lui-même au grade de Lieutenant. Il s'appliqua d'abord à apprendre la langue Russe, et gagna bientôt la confiance, même l'amitié de son chef, le célèbre général Mélissino, qui l'aima jusqu'à sa mort comme un fils et qui chercha toutes les occasions d'avancer sa fortune.

Le général Mélissino, proche parent et ancien ami du comte Nicolas Soltykow, Ministre de la guerre et grand-maître ou gouverneur des Grands-Ducs Alexandre et Constantin *Pauloïdes*, (*) trouva l'occasion

---

(*) Les Grecs avaient, comme les Russes, l'usage des noms *Patronimiques* : *Alcide*, *Seleucide*, les *Heraclides etc.* Cette terminaison grecque peut d'autant plus facilement s'adapter, en français, aux noms Russes, que celle qui y répond est d'une ortographe et d'une prononciation très embarassantes pour nous, comme par exemple, Pawlo*witsch* Nicolaé*witsch* Basilié*witsch*. C'est pourquoi, Voltaire écrivait déja Iwan *Basilide*; Voyez les Memoires t. 1. p. 52.

de recommander son protégé à cet homme alors si puissant.

La guerre était déclarée: les occupations du Comte s'étaient multipliées et l'absence du prince Potemkin, augmentait de beaucoup le crédit du Ministre dans l'Empire, tandis que ses rélations, en qualité de Gouverneur des Grands-Ducs, lui donnaient une grande influence dans l'intérieur de la cour et même de la famille Impériale. Le Comte était de plus membre du conseil secret de l'Impératrice et souvent appelé à servir de médiateur entre le grand-duc Paul et sa mère, ce qui le mettait dans une position assez embarassante.

Dans ces circonstances, il demanda au général Mélissino un officier à qui il put confier la correspondance étrangère, tant pour ce qui regardait le département des guerres, que pour les affaires particulières, et qui voulut, en même-temps, se charger de la conduite

de ses fils, déjà gentils-hommes de la chambre de l'Impératrice.

Le général, pour cette place, qui offrait un prompt avancement, présenta le Lieutenant M. et il fut accepté. Il entra dans cette nouvelle carrière au commencement de 1789, en qualité de capitaine de Dragons et d'aide-de-camp du général Soltykow, Ministre de la guerre. Ayant dès-lors son logement au palais Impérial il n'eut plus d'autre table que celle de son nouveau chef.

On doit remarquer que cette table de 24 couverts était fournie par l'Impératrice et servie par les officiers de la cour ; qu'elle était journellement fréquentée par les courtisans et les hommes en place : il n'était donc pas difficile d'y faire leur connaissance. M.r M. ne jouait certainement pas un rôle bien important ; il ne s'en est jamais vanté ; cependant celui qui connaît la Russie et qui a fréquenté les grands et la cour, saura

que l'aide-de-camp d'un Ministre de la guerre ; celui à qui tout ce qui regarde les relations en langues étrangères est directement confié, n'est pas un être tout-à-fait insignifiant par son poste, le fut-il d'ailleurs par sa personne ; sur-tout lorsqu'il joint à ce titre celui de gouverneur des fils d'un Ministre, qui est lui-même gouverneur de l'héritier présomptif de l'Empire et de tous les Princes de la maison impériale.

Les jeunes comtes Soltykow dont M.r M. devint l'ami, et formait la société ordinaire et intime, avaient obtenu de l'Impératrice la faveur de partager plusieurs des leçons et des exercices des grands Ducs : c'est lui qui les accompagnait chez ces Princes.

Il est donc naturel qu'étant souvent avec eux, logeant toujours dans leur voisinage, les voyant tous les jours, soit à leurs leçons, soit à leurs promenades, il a pu connaître leurs alentours et les observer eux-mêmes. Dans la même situation M. de Kotzebue

en eut pu faire autant. Il est possible que celui-ci les ayant rencontrés quelquefois à cheval et ayant vu M. M. avec eux, il s'en souvienne aujourd'hui pour en conclure qu'il était leur écuyer. Cette grande idée se trouvera comme toutes celles de ses drames, n'être pas même un effort de son imagination,

On est forcé d'avancer, que si M.r M, n'eut pas l'honneur de travailler immédiatement à l'éducation de ces aimables Princes comme on lui reproche de l'avoir insinué, il eut celui d'y être employé d'une manière plus particulière ; un fait suffira pour le prouver, puisqu'on en est réduit à confondre partout M. de Kotzebue.

Le comte Soltykow chargea plusieurs fois M.r M. de faire le tableau général et annuel des études de ces Princes, et de rédiger un mémoire sur leur conduite et leurs progrès. Ce travail composé sur les rapports de tous les précepteurs devait

être écrit en français, pour être présenté à l'Impératrice. Voilà pourquoi le comte Soltykow le confiait à son aide-de-camp. Nouveau et puissant moyen pour lui d'étudier et d'approfondir le caractère d'Alexandre et Constantin *Pauloïdes* dès leur enfance, ce qui doit justifier le portrait aimable et brillant qu'il en a fait.

En considération de ces différens services, M.r M. fut avancé en grade. En 1795 il fut envoyé à Bayreuth, à Stouttgard et à Carlsrouhe. Quoique sa mission près de ces Cours alliées concernât plutôt des événemens de famille que des affaires politiques, elle ne laissa pas que d'être une distinction très honorable et même une faveur particulière pour lui.

Suivant d'ailleurs la cour dans tous ses voyages; allant souvent à Pawlowky et à Gastchina, il approcha quelquefois de Paul I alors grand Duc; mais il eut le malheur de déplaire personnellement à ce Prince om-

brageux. Il attribua tantôt ce malheur à sa prétendue ressemblance avec le colonel Laharpe, tantôt à quelques liaisons avec Madame de Benkendorff; tantôt à la méfiance qu'inspirait alors à Paul un nom français. Cet éloignement peut avoir aussi sa première source dans le fait suivant. C'est une bagatelle assez caractéristique.

A une promenade à cheval des jeunes comtes Soltykow, aux environs de Pawlowsky; ils apperçurent de loin le grand Duc, et au lieu de l'attendre pour mettre pied à terre et le saluer; ils tournèrent bride aussi-tôt et s'enfuirent au galop dans les bois. M.r M. qui avait voulu les arrêter, fut enfin obligé de les suivre et le Grand Duc eut le temps de le reconnaître.

Lorsque l'Impératrice après le mariage d'Alexandre *Paulovde*, son petit fils chéri, lui composa une maison et une cour particulières, M.r M. y fut placé en qualité de secrétaire des commandemens du jeune

Prince, et passa en même-temps dans le régiment d'Ekaterinoslaw, dont Alexandre *Pauloïde* fut créé chef.

Cettte nouvelle carrière offrait la plus belle perpective ; et le caractère heureux autant que le rang sublime du jeune Prince promettait un sort fortuné. Mais la mort subite de Catherine et l'avénement de Paul détruisirent soudain les espérances de M. M., comme on peut le lire dans les mémoires; et comme M. de Kotzebue avance l'avoir consigné dans le journal, *la Minerve*.

Nons sommons encore une fois M. le Président de démentir ces faits; et nous lui demandons, ainsi qu'au lecteur, si M. M. ne s'est pas trouvé dans une situation très avantageuse pour connaître les courtisans et les grands de l'Empire, pour peu qu'il ait eu l'esprit observateur. M. de Kotzebue a avancé lui-même, sans trop le connaître, que c'était un homme de cœur et de tête ;

qu'il a passé pour un homme de bonne société: il est vrai qu'il assure page 309, que M.r M. peut se tenir certain que plusieurs personnes très importantes ne soupçonnaient pas même son existence; cela est très possible et de plus très probable. Mais de ce que plusieurs grands ne connaissaient pas M.r M. en peut-on conclure que lui ne connaissaient pas ces grands? car c'est là ce qu'il importe de savoir. M. de K. offre une preuve contre lui même. Il était sans doute l'un de ces illustres personnages, qui ne soupçonnaient pas l'éxistence du prétendu auteur des Mémoires, et cependant ce dernier avait l'honneur de connaitre M. de Kotzebue même avant qu'il ne fut Président.

Convenons au moins que M.r M. eut-il été *Inspecteur des écuries*, ou tout ce que l'on voudra, à la cour d'Alexandre Pauloïde, était plus à même de l'observer que le héros de coulisses de Réval qui

s'occupait alors à enlèver de jeunes filles ou à séduire de vieilles femmes.

On ignore d'ailleurs pourquoi M. de K. s'applaudit si spirituellement d'avoir fait de son adversaire un Inspecteur des Écuries du grand Duc. Ce titre n'existe point en Russie et ceux qui pourraient lui servir d'equivalent sont des emplois très importans. On s'etonne qu'un Président du Tribunal civil de Réval qui veut réfuter des memoires sur la cour de Russie, en connaisse si peu les charges. En voulant rabaisser l'auteur prétendu des Mémoires, il ne tient pas à lui de le relever beaucoup, et, ici comme ailleurs, le pauvre champion en faisant de son adversaire un écuyer le met en selle au lieu de le désarçonner. (*)

(*) Au moment où cette feuille est sous presse nous lisons l'article suivant dans le correspondant de Hambourg. „Des renseignemens *tirés de la première source* m'obligent de rectifier une erreur qui *s'est glissée* dans mon livre intitulé *l'année la*

Il nous parait assez démontré, que Mr. M. (nous le supposons toujours auteur des Mémoires,) était en état de connaître la verité ainsi que l'exige son adversaire ;

---

plus remarquable de ma vie. L'auteur des Mémoires secrêts sur la Russie, n'était pas, comme je l'ai dit, dans les écuries du grand Duc ; mais son protecteur l'avait destiné à être Sécrètaire de ce Prince ; comme il n'avait besoin que d'un sécretaire Russe, il n'employa pas M.r M. durant 18 mois, et il fut renvoyé avec un présent considérable.

AUG. V. KOTZEBUE.

Voilà déja une rétractation de M. de Kotzebue : il est assez singulier de le voir rectifier dans les gazettes les erreurs dont il compose ses livres. Comme c'est sur celle dont il est ici question, que répose toute sa critique, cet édifice fragile et honteux de venalité et de mauvaise foi s'écroule nécessairement, mais cette rectification doit malheureusement être elle même rectifiée. Nous croyons fort inutile de prouver qu'un grand Duc de Russie a besoin d'un Sécretaire étranger, et de rechercher combien de fois il a pu se servir du ministère de celui qu'il a eu pendant 18 mois,

mais a-t-il voulu la dire? Il et vraîment difficile de repondre à cette question: on la fait à ceux qui ont des raisons pour se taire, et non à ceux qui s'annoncent

---

mais on ajoute que ce Secrétaire fut renvoyé au bout de ce terme avec un présent considérable. On sait comme il fut *renvoyé;* quant au présent cela mérite une petite explication.

Lors de l'expulsion de M. M. le grand Duc fit payer à sa femme trois mille roubles de *ses appointemens échus*, et par des bienfaits particuliers et même secrêts qu'il y ajouta, ce généreux Prince et sa jeune épouse témoignèrent l'intérêt qu'ils prenaient à une famille dont ils connaissaient l'innocence. Il est même à esperer aujourd'hui, qu'Alexandre I. reparera comme Empereur, et comme il a déja fait à l'égard de plusieurs proscrits l'injustice et la violence du règne précédent. Il est surtout à croire qu'il fera intervenir son autorité pour terminer un procès inique, de vingt ans, et lever un séquestre arbitraire qui durerait un siècle, puisque la partie adverse est en possession, et que sa cause est gagnée tant que le jugement n'est point exécuté.

en avoir pour parler; ainsi nous ne l'examinerons pas. Il suffira de rechercher si ce que M.r M. dit, est vrai; comment il a écrit, et pourquoi il a écrit.

Nous allons dans les lettres suivantes résoudre cette question par les faits et sans la discuter froidement, de crainte d'ennuyer le lecteur.

LETTRE IV.

Deportation et persécution de M.r M. Dureté égoïste et songe de M.r de K. Situation et sentimens de l'auteur des Mémoires en les écrivant.

Vous savez déja, mon ami, qu'au moment où Alexandre Pauloïde fut déclaré héritier présomptif du trône, et où la carrière la plus avantageuse s'ouvrait pour M.r M. il fut expulsé sans motif, sans qu'il sache même de quoi il était accusé. Il fut en vertu d'un ordre impérial enlevé la nuit, arraché à sa famille, trainé aux frontières et abandonné à son sort comme un vagabond. Ses espérances sont détruites, son honneur compromis, sa petite fortune dispersée, dix années de services, les plus belles de sa vie sont perdues à jamais. La douleur, le désespoir et la tendresse de sa

femme lui donnèrent le courage d'aller demander justice à Paul I. qui la lui refusa si durement, (*) et bientôt l'infortunée n'eut d'autre parti à prendre que de s'expatrier elle même pour suivre avec ses enfans son mari déporté. Proscrit par un Empereur, sans passeport, sans ressources, il n'eut trouvé en Prusse où il attendit quelque tems des nouvelles de sa famille et peut-être la justice de l'Empereur qu'un azile précaire et incertain, mais le respectable comte de Lehndorf, son ancien protecteur et son ami, lui offrit un refuge dans l'une de ses terres sur les frontières de Pologne. C'est dans cette solitude, qu'ulcéré par l'injustice et le malheur, il écrivit ses Mémoires. Cependant à l'arrivée de sa famille il dut chercher à lui procurer l'existence nécessaire et ne put même trouver sureté en Allemagne. Il serait inconvenant de don-

---

(*) Voyez les Mémoires. V. I I.

ner ici toutes les preuves des nouvelles persécutions auxquelles il y fut exposé : qui ne se rappelle pas, avec indignation l'influence inquisitoriale qu'exerçait à cette époque Paul I, dans l'empire ? Hambourg, Ratisbonne et d'autres villes ne l'oublieront pas. N'a-t-on pas vu ce Prince, tourmenter, humilier par ses caprices, les cours d'allemagne les plus puissantes ? les outrages auxquels furent exposés les Souverains les plus sages et les plus éclairés, comme le margrave de Baden et l'électeur de Bavière ne sont ignorés de personne. Recevoir un homme que Paul avait proscrit, ou seulement disgracié c'était irriter ce Prince violent. Le séjour que fit à Bayreuth Mr. M. dans l'azile que sa famille, et même la protection qu'un Duc de Würtemberg lui offrait, fut encore troublé. On tenta d'obtenir son expulsion du Roi de Prusse et il fut obligé de se justifier aux yeux de ce monarque, pour ne point compromettre

le Prince, qui avait la magnanimité de l'accueillir.

D'un autre coté on lui refusa d'abord l'entrée de la France, sous prétexte qu'il était émigré et c'est ainsi qu'il erra, comme il le dit lui même dans sa preface, plusieurs années sans patrie et sans azile, loin de sa femme et de ses enfans. C'est ainsi que bientôt sa famille fut errante comme lui, que les debris de son naufrage et même les secours généreux que le Grand Duc et les jeunes Soltykoff firent tenir secrettement à sa femme, furent dissipés avant qu'il put s'en construire une cabane sur le rivage escarpé qu'il avait atteint, mais qui le repoussait encore. (*)

Voilà ce que le sensible Kotzebue a la

(*) Pour comble de malheur le vaisseau sur lequel Mad. M. fit embarquer ses effets les plus précieux pour venir en Prusse joindre son mari, échoua à la rade de Mémel et tout fut abimée.

c'est pousser le lâche égoïsme jusqu'à l'impertinence, jusqu'à l'effronterie. M.r M. n'était-il pas comme lui époux et père ? comme lui n'apprit-il pas à Mittau, qu'au lieu d'être enfermé dans une forteresse, ou perdu dans un désert, il serait jeté sur une frontière; comme lui n'esperait-il pas qu'un courrier le poursuivrait, pour le rendre à sa famille désolée! comme lui il était innocent, et de plus irréprochable, comme lui il était enlevé à sa femme et à ses enfans et deplus à un poste honorable et à des espérances qui faisaient toute sa fortune et pour lesquelles il avait consacré sa jeunesse. L'auteur de *Bart au front d'airain* se croit-il donc lui seul digne de l'interêt et de la compassion des ames sensibles ? Il ressemble à ces animaux nés pour la bassesse et la servitude, qui hurlent au moindre coup de fouet que leur donne leur maître, et qui se jettent sur leurs semblables, pour les déchirer au premier cri importun qu'ils

osent pousser. A ces nobles traits qu'on reconnait bien la secte à laquelle il appartient !

Le mauvais songe que M. de Kotzebue, dit avoir fait (c'est ainsi qu'il nomme son exil) ne dura que quelques-mois. Et quel réveil heureux n'eut-il pas? jamais son génie imitateur n'eut su copier un plus riant dénouement pour un drame dont l'exposition avait été si larmoyante ; des titres de conseiller, des emplois et des appointemens de directeur de théatre, des tabatières d'or et de brillans, des équipages, et quatre cent âmes de paysans ! . . . . . . certes il a grande raison de nommer tout cela un songe, mais pour le pauvre M. tout fut et demeura une affreuse réalité. Ah! M.r le Président, je suis persuadé que la plus vile de ces 400 âmes que l'on vous a données n'est pas aussi vile que la vôtre, et qu'elle n'insulta jamais au malheur.

La violence de l'Empereur envers Mr.

D

M. est aussi révoltante que sa deloyauté envers M.r de K., mais celle-ci fut moins frappante ; elle eut lieu aux frontières et cet écrivain était personnellement inconnu à Pétersbourg. Nous avons vu que l'on n'avait entendu parler de lui, du tems de Catherine, que comme d'un libelliste, d'un séducteur, d'un ravisseur, ou même d'un jacobin. Nous sommes persuadé que ce dernier titre lui était donné à tort, mais *cette legère teinte de jacobinisme*, (comme dit élégamment M. de Kotzebue) qui l'avait poursuivi jusqu'à Vienne, ne le rendait pas intéressant à Pétersbourg.

Il en était autrement de la réputation de M. M. Ses moeurs et son honneur étaient intacts ; il jouissait de l'estime et de la confiance de ses supérieurs et élevé dans un pays libre, il avait, même avant la révolution, le droit et l'habitude des principes liberaux en politique, aux yeux des Princes qui en redoutaient les conséquences.

Révolté d'un traitement injuste et arbitraire, dont il était profondement affecté, il rédigea en Mémoires ses notes sur la Russie. On devait s'attendre à peu de moderation, à peu d'indulgence de sa plume; on avait déchiré, avec une dureté criante, tous les liens qui l'attachaient à l'empire qui était devenu sa seconde patrie, on voit cependant qu'il la chérit encore. Il écrivait, proscrit, caché, dans un moment où le nord se roulant tout entier sur le midi ménaçait d'operer enfin la plus deplorable révolution pour le monde et l'humanité; ses mémoires devaient se réssentir plus ou moins de la situation de son ame; il a la bonne foi d'en avertir ses lecteurs, avec une loyauté remarquable, en protestant que l'on reconnaîtra les sentimens qui l'oppressent aux épithêtes amères qui pourront lui échapper, mais que les faits n'en seront point altérés. Combien de fois ne consacre-t-il pas ailleurs par des

apostrophes fortes et touchantes, son estime pour la nation Russe ?

« Peuple Russe peuble brave et puissant, dit-il, aimable et hospitalier; chez qui je trouvai des protecteurs et des amis ! pardonne à la franchise d'un étranger, qui ose te peindre comme il t'a vu, et qui, s'il eut parlé de ses compatriotes mêmes, n'auraient pu en dire plus de bien. En peignant tes bonnes qualités, j'ai montré ton cœur, en peignant tes vices je n'ai montré que l'empreinte de tes fers. » *Mémoires secrets* 2. v. p. 70.

Est-ce là le style du détracteur d'une nation ? il apostrophe souvent Paul premier lui même avec autant de sentiment, pour relever ses bonnes qualités qu'il accuse sa mère d'avoir étouffées, et si l'on pense que ces exclamations généreuses lui échappaient au moment même où ce Prince l'écrasait sous un sceptre de fer, certes on trouvera qu'elles sont plus hono-

rables que les fades et plattes adulations d'un écrivain gagé.

Au reste des vérités nues et quelquefois dures n'en sont pas moins des vérités. Des couleurs tranchantes et quelquefois chargées ne nuisent pas d'avantage à la ressemblance des portraits que des teintes pâles et effaceés. Nous ne prétendons pas cependant que tout ce que renferment les mémoires soit d'une évidente authenticité. Nous avouerons au contraire, que l'on y trouve des exagérations, des jugemens hazardés et plusieurs anecdotes, qui sont, il est vrai, de bonne source, mais qui ne sont pourtant que des anecdotes. L'auteur des Mémoires prévient encore que tout ce qui est posterieur à son expulsion de Russie, n'a pas le même degré de certitude. Mais tout cela ne tombe que sur les accessoires, le tableau principal n'en est pas moins vrai pour n'être point flatté, aussi ne l'attaque-t-on pas ; on se contente

de quelques escarmouches contre des détails insignifians et détachés ; pour le reste M.r de Kotzebue nous menace d'un adversaire plus redoutable que lui, et dont il n'est sans doute qu'un précurseur indigne.

En attendant, pour ne pas faire un livre en repoudant à un libelle, nous nous contenterons d'examiner quelques endroits que M. de K. regarde comme importans, et qu'il essaye de réfuter; mais malheureusement pour sa cause, nous verrons qu'il finit par confirmer les assertions contre lesquelles ils s'élève, semblable en cela au forgeron qui durcit le metal en le battant sur l'enclume.

LETTRE V.

M. de Kotzebue mérite-t-il plus de confiance que l'auteur des Mémoires secrets? Caractère de ce livre et sentimens de M.r M.

Pour qu'un écrivain puisse esperer de refuter avec succès des faits historiques, il faut qu'il soit connu lui même par sa véracité, sa sagacité et sa bonne foi. Ces qualités sont très étrangères à M. de Kotzebue. On avouera qu'un compilateur de Drames et de Romans, un sous-directeur de théatre enfin, n'a pas le caractère respectable qu'exige la muse de l'histoire; et eut-il été historiographe de la cour, au lieu d'y avoir été, comme il s'en vante

poëte et compositeur de paroles d'opéra sur sujet et musique donnés, il n'en mériterait pas d'avantage la confiance du public. Il est au moins certain qu'il n'en imposera point à l'Allemagne éclairée. Ses nombreuses contradictions, ses retractations fréquentes, et honteuses; ses motifs intéressés sont trop connus, sont trop notoires pour qu'il y jouisse de la moindre estime en qualité d'historien.

Il avance que l'auteur des mémoires ne cite jamais ni preuves, ni témoins. Cela peut-être vrai, et le reproche n'en est que plus absurde. M. de K. ignore-t-il qu'il est impossible de fournir des preuves, pour tous les faits historiques récens, surtout lorsqu'on les consigne pour la première fois? Si un historien s'est trouvé à même de savoir les choses qu'il rapporte; s'il ne contredit ni le caractère généralement et publiquement connu des personnages, ni les circonstances, ni les localités,

ni les mœurs, il mérite déja un très haut degré de confiance. Sous ce rapport, les mémoires secrets, au lieu d'avoir besoin de preuves pourraient bien en servir quelque jour eux mêmes à l'histoire.

Que M.r M. nous montre ses garans, qu'il nomme les gens dont il tient les faits! s'écrie son antagoniste. Il faut avouer qu'il y a dans cette exclamation une logique bien digne d'un compositeur de paroles d'opéra: il appelle hardiment un homme calomniateur, et il exige ensuite honnêtement des preuves et des justifications. Vous *mentez*, vous *inventez* certainement ces choses, s'écrie-t-il furieux, mais apprenez moi, je vous prie, qui vous les a dites. . . . Ah M. le Président! vous avez été juge, n'étiez-vous pas de ceux qui disent : pendons cet homme, nous ferons son procès après. Mais raisonnons un petit, n'est-il pas vrai, que si M.r M. a pu calomnier, mentir, il lui était plus facile encore d'inventer des

noms que des faits ; et convenez, que, si en parlant de vous par exemple, il disait : un tel assure que M. de Kotzebue en impose, il avancerait bien moins que s'il disait simplement M. de K. est un imposteur. Pourquoi donc vouloir que l'on vous prouve le moins, quand on vous a démontré le plus. Au reste, je ne vous ferai pas le même reproche ; dire que vous inventez serait assurément vous calomnier ; cent drames de votre contrefaçon, prouvent assez que vous en êtes incapable, mais je devine peut-être pourquoi vous reprochez à l'auteur des mémoires de ne point citer ses garans : Vous voudriez-bien, petit frère *obcurantin*, petit mouchard litteraire, trouver dans ces mémoires quelques noms compromis ; vous oubliez que la commission secrette est abolie, qu'Alexandre Pauloïde règne, et que son gouvernement est aussi liberal que celui d'un Consul ?

Vous exigez des preuves; mais quelles sont celles que vous donnez vous même ? *On m'a raconté*, dites vous, *je tiens de bonne part, un tel m'a assuré ; Mr. le Comte déclare, Mr. le Conseiller, qui était dans l'antichambre, a vu* . . . . . Voilà vos documens : certes il n'est pas difficile d'en produire de semblables, et, en prose comme en vers, ces manières de parler sont, comme vous le savez, très commodes pour remplir le vuide de la phrase, ou de la pensée.

On voit que M. de Kotzebue en faisant de pareils reproches à l'auteur des mémoires, n'a pas senti qu'il aurait dû s'appliquer à ne pas les mériter lui même, et produire des autorités, des actes irrécusables. Si on lui soutenait par exemble, qu'il calomnie indignement Paul I. en disant que ce Prince l'a attiré en Russie sous la garantie d'un passeport, d'un sauf conduit impérial, puisqu'il ne produit point

cette pièce authentique, quelle serait sa reponse? C'est cependant ici, ici seulement, qu'il semble refuter victorieusement un point *des mémoires*, car ils disent expressement et plusieurs fois, que malgré ses violences et ses bizarreries, Paul aimait la justice et *qu'il était franc et loyal.* Si les faits avancés par M.r de Kotzebue et l'attentat commis sur sa personne sont vrais, certainement ce malheureux Prince, n'était *ni loyal ni franc*, et c'est son defenseur officieux qui lui arrache ses dernières vertus.

Ainsi, M. de Kotzebue ne fournit lui même aucun document: il nie, il insulte; il blâme, où les mémoires ont loué, et loue où ils ont blâmé, avec cette différence que la louange de M. de Kotzebue flétrit et que son blâme honore ceux qui en sont l'objet. Ce qu'il ne peut, ou ne veut pas comprendre, il le mutile pour lui donner la forme dont il a besoin, il est dans les

citations d'une mauvaise foi, d'une impudence même, qui indigne et qui étonnerait dans tout autre ecrivain.

Mais en admettant qu'il mérite autant de confiance que l'auteur des mémoires, en sera-t-il pour cela plus impartial aux yeux du public éclairé, et de la posterité plus juste et plus sévère encore ? Son ouvrage ne porte-t-il pas un caractère de reprobation plus suspect et plus frappant que celui qu'il attaque ?

L'un est écrit avec le sentiment de l'indignation, qu'inspire une proscription injuste. L'autre avec l'esprit de gratitude d'un homme comblé de graces non méritées. L'un dévoile et frappe ses oppresseurs; l'autre couvre ses bienfaiteurs d'un manteau officieux, ou flagorne les puissans dont il attend des recompenses. L'un et l'autre ont donc écrit avec partialité; mais celle de l'un est noble, franche et ouverte;

celle de l'autre et basse, venale, et peut-être simulée.

Quel est donc le caractère de ces mémoires que l'on attaque? Ils portent une empreinte de vérité dans les détails, dans les localités, dans les mœurs et dans les personnes, qu'il est impossible de méconnaître, et qui doit frapper surtout ceux qui ont connu la Russie et sa cour. Ce n'est point la foule des lecteurs, qui peut apprécier un tel ouvrage sous ses rapports historiques et politiques, voilà pourquoi il a été lu avec tant d'intérêt par une certaine classe éclairée du public, en depit des opinions libérales qu'on y trouve alliées à la connaissance des cours. On y voit partout un homme ardent, sensible et droit, qu'indigne la tyrannie; ceux qui la defendent méritent de la subir. Il aime les idées généreuses et la liberté; ceux qui les haïssent sont des hommes vils et lâches. Il signale, il poursuit jusqu'au pied du trône et de l'autel profané,

le vice et le crime ; ceux qui s'en offensent en sont entachés, et leur diffamation est une véritable gloire pour celui qui en est l'objet.

Les annales qui servent de matériaux à l'histoire des grands et des puissants, n'offrent que trop de panégiriques, de louanges et de flatteries, de la part de leurs contemporains. A en croire ces recueils imposteurs tous les dominateurs seraient justes, bons, et vertueux. Les Tybères, les Nérons, les Louis XI, n'ont-ils pas été loués ? Ne sont-ce pas les Mémoires de Commines qui ont éclairé l'histoire sur le caractère de ce dernier ?

Il est heureux que des écrivains courageux, renonçant à la faveur et même à la gloire éphémère que dispensent la tourbe adulatrice et les feuilles diplomatiques et mensongères du jour, rassemblent de leur coté, les faits, les faits irrévocables, qui doivent rectifier

les jugemens de la postérité ; c'est là que l'inexorable histoire prendra les couleurs austères dont elle a besoin pour servir d'ombres à ses tableaux immortels.

LETTRE VI.

La position et les intérêts du Président ne lui permettent pas d'écrire franchement sur la Russie. Sa tabatière. Corneille et Kotzebue. Kotzebue et Sganarelle. Droits de l'écrivain. Exemple de Voltaire et de Mirabeau. Sentimens de l'auteur des Mémoires. Note piquante.

Le lecteur le plus prévenu, le plus crédule, ne peut s'en rapporter à Mr. de Kotzebue, lorsqu'il est question de la Russie; qu'il parle, ou qu'il écrive, il n'est plus qu'un stipendiaire, un panégiriste à gage. Il fut un tems où il dénigrait cet empire, sa cour, ses institutions et ses habitans, et c'était à une époque bien plus heureuse que celle où il s'en est déclaré

faible et mal adroit champion. Il a laissé ses fils en otage, ils sont au corps des cadets, élevés aux frais de la couronne et pour la couronne ; il a reçu des emplois, des tabatières, et 400 paisans ; il touche une pension considérable ; il est payé pour dire du bien : mais il devrait le mieux dire, et mieux gagner son argent.

Les mémoires sont justifiés d'avoir avancé (p. 11 et 33 du II. volume) que l'homme qui apporte des lumières et des sentimens liberaux en Russie, les sent bientôt s'éteindre dans son cœur, et que si les despotes viennent à lui donner quelques centaines d'âmes pour prix de la sienne, il trouvera très juste, très heureux qu'il y ait des esclaves et qu'il le soit lui même. Mr. de Kotzebue nous offre la preuve de cette assertion un peu sévère ; il semble, que, même à ses depens, il ait entrepris de confirmer jusqu'aux paradoxes de l'ouvrage qu'il veut réfuter.

Il nous raconte naïvement dans son année mémorable (II. v. p. 167) que lorsque Paul I. lui eut fait présent d'une riche tabatière ce Prince entra chez l'impératrice et lui dit: *Kotzebue est à présent l'un de mes meilleurs sujets.* On voit que Paul, croyait l'avoir acheté ce qu'il valait, (*) mais le plaisant c'est, que Mr. de Kotzebue assure fièrement qu'il tient ce propos d'un homme qui était présent : il ajoute avec une candeur admirable : » Je ne sais pourtant pas pourquoi, l'Empereur me croyait meilleur sujet qu'avant mon voyage en Siberie. «

Lorsqu'un homme se permet de rapporter avec complaisance des traits aussi humilians pour lui, il est inutile de chercher d'autres preuves de la vénalité de sa plume.

Mais comme on l'a déja remarqué, il

(*) Les papiers publics avaient répandus que c'était 4000 roubles, mais Mr. de K. rectifie modestement cette erreur, rabattant la moitié du prix.

ne sait pas gagner son argent. Louer ce malheureux Prince par des exclamations fades, et des épithètes flatteuses, en rapportant des actions tyraniques et même atroces; c'est trop mal adroit, ou trop perfide. On dirait que Paul premier ne compte d'autres bonnes actions que le bien qu'il a fait à Mr. de Kotezbue; et ce dernier, après en avoir raconté des choses cent fois plus odieuses que tout ce qu'avaient dit les mémoires; proclame ce monarque juste, sensible, et bon, seulement parce qu'il a réparé son injustice envers lui, Kotzebue, en le comblant de bienfaits. Nous verrons quel tableau horrible il fait de Pétersbourg sous le régne de Paul; nous lirons quels traits révoltans il en rapporte; et nous serons confondus de l'impudence avec laquelle il ôse donner à un Prince et à des actes si violens et si durs, des noms si flatteurs et si doux.

Lorsque l'on voulut engager le grand Cor-

neille à faire l'éloge du Cardinal de Richelieu ; il repondit :

Il m'a trop fait de mal pour en dire du bien ;
Il m'a trop fait de bien pour en dire du mal.

Et Corneille se tut. Mais qu'est-ce que l'exemple de Corneille, qui n'a fait qu'une douzaine de tragédies, pour un homme qui en est à son centième drame, et qui menace d'en faire autant qu'il y a de *Nuits arabes* ?

Nous croyons désormais avoir mis le lecteur à même de juger, quel degré de confiance mérite personnellement Mr. de Kotzebue. Son tort n'est point d'avoir en-entrepris la réfutation des mémoires ; il ne donne pas même ce titre, dans l'original, à ses remarques sur cet ouvrage : le rectifier sur quelques points, tandis qu'il en est tems, c'eut été peut-être rendre un service à l'histoire, mais le détracteur a senti dès le commencement, que cette en-

treprise était au dessus de ses forces ; et s'est vengé contre l'auteur de son impuissance envers le livre. Les épithétes grossières, les outrages, la colomnie, le petit mensonge, sont les armes odieuses du sensible, du tendre Kotzebue, que l'on voit ici comme dans ses drames, se presser aussi grotesquement les yeux pour en faire tomber une larme, que Sganarelle presse sa bouteille vuide pour en faire sortir la dernière goutte de vin.

On pourrait observer, que celui qui a fait des portraits aussi peu flattés de plusieurs personnes vivantes encore, et dit tant de choses piquantes de plusieurs hommes considerés, n'a pas le droit d'exiger des ménagemens pour lui même. Examinons cette raison spécieuse dont Mr. de Kotzebue n'a pas eu l'esprit d'étayer ses injures, mais que plusieurs lecteurs avanceront peut-être.

D'abord, Mr. de Kotzebue n'a aucune

preuve matérielle que Mr. M. soit l'auteur des mémoires. Il est au contraire persuadé que plusieurs notes ou passages, qu'il attaque, sont de l'éditeur. Mais comme cet ouvrage pourrait bien aux yeux d'une bonne partie du public, honorer son auteur, supposons toujours que l'agresseur a deviné juste et n'usons point de l'avantage décisif que nous donnerait le contraire.

L'auteur de ces mémoires a déclaré dès sa préface qu'en ménageant les particuliers et leurs familles il regardait la réputation et la conduite de tout homme public, comme appartenant au public. C'est une verité que rien ne peut récuser: qu'on nomme, ou qu'on ne nomme point les Princes et leurs ministres; en parlant de leur gouvernement, ou de leur administration on parle d'eux; ils sont liés aux affaires publiques comme un chef de famille l'est à celles de sa maison, et d'ailleurs aussi longtems qu'ils agiront dans leurs emplois, moins d'après

les lois que d'après leurs passions ou leurs intérêts particuliers, leur caractère et leur conduite personnelle, pourront seuls expliquer leur administration. L'auteur ne parle que d'hommes en place et même puissans. S'ils ont le droit et surtout les moyens de se faire louanger, et même d'égarer l'opinion ; certes on a celui de les juger, et c'est ici qu'un écrivain indépendant doit être l'organe et l'interprête des peuples. Lorsque cet écrivain n'est soumis ni aux lois, ni à la police de ceux dont il parle, il est pour eux d'un autre monde, et comme d'un autre siècle, il jouit à leur égard de sa liberté, et des droits généraux de la nature et des gens. Cela devient surtout incontestable lorsqu'au moment où il écrit, sa nation est en guerre ouverte avec celle dont il peint les chefs, ou raconte l'histoire et les mœurs.

N'est-il pas absurde de lui faire un crime d'avoir révélé quelques verités dures,

concernant des Princes, des Ministres ou des généraux Russes, au moment même où c'était un devoir pour lui et pour ses compatriotes de les tuer ou de les faire prisonniers, puisqu'ils venaient avec le fer et le feu égorger ses concitoyens, ravager et asservir son pays ? Tous les liens politiques étaient alors déchirés entre la France et la Russie, comme les attaches particulièrs l'avaient été entre Paul I. et M.r M.

Mais quant toutes les liaisons politiques et personnelles sont rompues. celles de la nature, et de l'humanité, subsistent encore. Aussi l'auteur des mémoires a-t-il usé de son droit avec modération. Il a plus fait; il a observé la décence et les ménagemens que le respect-humain, l'honneur et même la politesse éxigeaient et qui pouvaient s'allier à la vérité. Il a usé de la modestie et de la réserve que son état de particulier lui imposait, à l'égard de la France et de la Russie, de ses amis et de lui même.

Et comment a-t-il respecté toutes ces convenances sociales ? *en ne se nommant point.* Mr. de Kotzebue en osant, comme il s'en vante lui même, lever le voile de l'anonime, a pû seul commettre un attentat.

Je conçois qu'un homme, lorsqu'il en attaque un autre, doit toujours se montrer et se nommer : Il serait lâche d'en user autrement ; mais s'il s'élève contre un Prince ou même un grand, la partie, n'est plus égale. Ce serait alors une présomption ridicule, ou une bravade inconsiderée. Que pèse un individu dans la balance des états, surtout lorsque les droits imprescriptibles de l'homme ne sont pas la base de leurs constitutions ? Qu'est-ce qu'un écrivain vis-à-vis d'un autocrate de toutes les Russies ? Paul I. l'a bien su prouver à Mr. de Kotzebue lui même.

Des hommes bien plus importans que l'auteur des mémoires en ont agi comme lui en pareilles circonstances. Voltaire,

qui dans la postérité vaudra tout un peuple, ne mit point son nom à l'histoire du parlement d'Angleterre ni à plusieurs productions hardies. Mirabeau qui devint si puissant ne mit pas le sien à sa correspondance secrette sur la cour de Berlin ; et cependant il écrivait ces lettres, par les ordres et sous la protection d'un Ministre. (*) C'est qu'il serait ridicule et peut-être, coupa-

(*) Personne ne fut moins scandalisé de cette correspondance curieuse que la cour, de Prusse et la ville de Berlin, parce qu'on y était temoin de choses plus piquantes encore que celles dont les Kotzebue d'alors paraissaient indignés. Il en est ainsi des mémoires sur la Russie qui eurent au reste le même sort.

Le célèbre Baron de Trenck, que Fréderic Guillaume venait de mettre en liberté, regarda comme un devoir, de défendre la reputation de son libérateur, et il le fit avec presque autant d'ignorance que d'incapacité. Mr. de Kotzebue revenu de Siberie et comblé de bienfaits s'empresse de suivre d'aussi belles ornières et ne s'en tire pas mieux.

On peut en vérité lui appliquer ce qu'il dit de

ble à un particulier de compromettre deux gouvernemens : s'il n'avait point de devoirs à remplir envers ses amis, envers sa famille et envers lui même, il en aurait encore, comme citoyen, envers sa patrie.

On n'a donc à reprocher à l'auteur des *Mémoires* que du mépris pour ses intérêts particuliers et un peu d'imprudence pour lui même; ce livre peut nuire a son auteur, mais il est utile au monde, et il a fait du bien à la Russie. Ce qui dans cinquante ans sera envisagé comme un trait de courage dont l'histoire saura quelque gré, ne saurait être un crime aujourd'hui aux yeux de l'homme éclairé et impartial.

Il aurait peut-être pû agir comme Rhulières qui doit avoir reçu trente mille rou-

---

Trenck dans *sa fuite à Paris*. „ Cet homme là n'est intéressant que lorsqu'il est en prison. „ Ah! Mr. le Président, vous qui aimez tant à le paraitre, retournez en Sibérie.

bles de Catherine II. pour ne point publier l'histoire de la revolution de 1762. durant sa vie. Cette conduite aurait eu sans doute l'approbation de tous ceux qui pensent comme l'auteur de *l'Année la plus mémorable*, mais elle est indigne de celui des *mémoires*.

L'intérêt personnel est tellement le principal mobile des actions de Mr. de Kotzebue, qu'il s'étonne de voir un autre sentiment dominer dans un homme. *Si*, dit-il, *Mr. M. s'était contenté de montrer froidement et posément son innocence, il eut gagné tous ses lecteurs.* Eh ! qu'importait aux lecteurs un malheureux ou un innocent de plus ou de moins, dans un moment où l'Europe était couverte de proscrits, et de victimes de toutes les nations et de tous les partis (*)

(*) Mr. de Kotzebue peut se convaincre que ceci n'est point une phrase de circonstance ; c'est ce que Mr. M. écrivit à Mr. d'Archenholz, lors que celui-ci eût inséré dans sa Minerva une note,

Si tous les deportés, les émigrés, les fugitifs et les exilés, avaient publié leur avanture en deux gros volumes comme Mr. de Kotzebue, où en serions nous, bon Dieu! Il était plus beau de profiter des circonstances pour dire des vérités utiles et plus noble de s'indigner contre les tyrans que de s'attendrir sur les victimes. L'auteur des mémoires eut ce courage. On peut m'enchainer et me faire mourir, s'écrie-t-il, *n'importe, j'aurai dit*, et il osa démasquer les oppresseurs; peindre, de son vivant, le Prince le plus redontable, et faire présentir aux méchans le jugement qui les attend dans l'hisroire. Son livre lui fit des ennemis puissans, mais ils passeront et le livre restera. ... Ames pussilanimes qui êtes tourmentées du besoin de dire et de faire tout ce qui vous est directement avantageux: et qui ne

---

qui sommait les deux frères au nom de leurs parens de se justifier. L'auteur de la Minerva est même ici prié d'en rendre témoignage dans l'occassion.

sentites jamais celui d'être libre, et vraie! Vous n'avez que trop profané ce droit sublime, cette faculté admirable de parler au public, et même à la postérité! vous avez trop souillé les annales du monde en y distilant de vos plumes vénales le mensonge et la flatterie: laissez au moins quelques pages à la noble imprudence de dire la vérité aux contemporains.

» O écrivains, disait un orateur célèbre, même avant la révolution; que chacun de vous fasse le serment de ne jamais flatter de ne jamais tromper. Avant de louer un homme, intérrogez sa vie, avant de louer la puissance, interrogez votre cœur. Si vous *espèrez*, *si vous craignez* vous serez vils. Songez que chaque ligne que vous écrivez ne s'effacera plus. Montrez la d'avance à la postérité qui vous lira, et tremblez qu'après avoir lu, elle ne détourne son regard avec mépris. » THOMAS.

LETTRE VII.

Réfutation de la prétendue réfutation. Fausse citation. Falsification. Traduction infidelle. Reconnaissance et indignation. Matériaux de l'auteur des Mémoires. Opéra français de Mr. de Kotzebue.

Nous pouvons maintenant, mon ami, suivre page à page Mr. de Kotzebue, et montrer l'inanité et la mauvaise foi de sa critique. Cela nous donne occasion d'éclaircir en passant quelques faits importans, ou de rapporter quelques traits curieux concernant les personnes et les choses dont il sera question.

Mr. de Kotzebue commence par faire un crime à Mr. M. des sentimens que celui-ci professe ; et sentant la faiblesse de ses moyens, il a l'impudence de citer

faux, et de falsifier les passages qu'il rapporte. Le premier exemple en est dans sa première citation page 310. » Mr. M., dit-il, n'a pas voulu dire la vérité, et il l'avoue naïvement lui même par ces mots: *il ne faut pas moins que le plus juste ressentiment pour m'enhardir à parler.* Voici comme l'auteur des mémoires s'est exprimé: *Ce n'est point la proscription dont j'ai été victime qui m'inspire ces mémoires, mais c'est peut-être l'indignation qui me donne le courage de les publier.* Cela est bien différent; et lorsque plus bas il ajoute une phrase à peu-près semblable à celle que rapporte Mr. de Kotzebue, elle est dans une période qui la modifie et lui donne un tout autre sens. *Eh! n'est-ce point à l'indignation*, dit-il, *à révéler ce qu'une coupable reconnaissance peut engager à taire?* C'est envain que Mr. de Kotzebue trouve cette maxime monstrueuse; elle est sage dans un historien. Cela ne signifie point,

comme on veut le faire penser, que la reconnaissance est un crime ; il n'est pas question de la reconnaissance particulière de l'auteur, mais de ce sentiment en général, et que Tacite lui même annonce ne point ressentir en commençant ses annales (*) parce qu'il le juge capable d'égarer un historien autant que la haine et la vengeance. Non content de mutiler ce passage, Mr. de Kotzebue, qui dit savoir le français, se permet de le traduire infidellement. *Le ressentiment m'enhardit à parler*, ne signifie point : bloß von seinem Unwillen begeistert ; *qui n'est inspiré que par le ressentiment ou l'indignation* ; et ni l'une ni l'autre de ces phrases n'exprime que l'on est résolu de ne pas dire la verité. Au reste l'indignation n'est point une aussi mauvaise

(*) Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec benéficio, nec injuria cogniti, ... sed incorruptam fidem professus, nec amore quisquam et sine odio discendus est. *Tacit : historiarum* 1. Pref. 1.

muse que notre dramaturge voudrait le persuader. S'il avait lu Juvenal, et s'il relisait Boileau, il saurait que c'est elle que ces grands ennemis du vice et du ridicule ont invoquée, lorsqu'ils ont voulu peindre la sottise et le crime, les mœurs et les tyrans :

Si natura negat ; facit *indignatio* versum,

La *colère* suffit et vaut un Apollon.

» L'indignation même que l'on éprouve est utile, a dit depuis l'illustre *Thomas :* elle affermit dans l'heureuse habitude d'être libre et dans le besoin d'être vrai. »

Si l'homme comblé de faveurs regarde comme une obligation de ne dire que du bien de son bienfaiteur, même lorsqu'il en pense du mal, pourquoi l'homme offensé n'aurait-il pas le droit de révéler ce mal ? s'il est assez juste pour dire en même-tems le bien, certes il a plus fait que l'homme reconnaissant. Lorsque tant de flagorneurs rampent et mendient, c'est presqu'un phénomène de voir un écrivain parler avec fran-

chise et liberté. Les grands recompensent leurs panégiristes, mais l'estime publique est le prix du courage et de la verité.

Au reste Mr. de Kotzebue en impose en disant que Mr. M. a étouffé sa reconnaissance. Il n'était pas dans le cas d'en avoir, il n'a pû en ressentir. Il a prouvé dans sa vie, (et il a été quelquefois assez heureux pour le prouver par ses actions plus que par des paroles) à ceux qui ont eu l'occasion de l'obliger, combien il est fidelle à ce beau sentiment. Il en atteste ici ses bienfaiteurs, ses parens et ses amis.

Mr. de Kotzebue qui ne le connait pas et ne l'a peut-être jamais vu, saisit l'occasion de justifier Paul I. de l'avoir proscrit, *C'était*, dit-il, *un observateur bilïeux qu'il était bon d'éloigner*: mais ce n'est point comme observateur facheux, comme rédacteur d'une chronique scandaleuse qu'on le dé-

porta ; car en ce cas on aurait examiné les papiers qu'il laissa et qu'il n'eut pas le tems d'anéantir. N'est-il pas *plaisant*, pour ne pas dire plus, d'entendre soutenir que Paul I. est justifié d'avoir, sans forme et sans raison, banni un homme en 1796, puisqu'en 1799 ce même homme écrivit un livre où il reproche au même Empéreur cette même injustice.

Quant aux sorties fréquentes que l'agresseur se permet contre la France et sa prétendue cour actuelle il est facile de les expliquer. Ce n'est ni le zèle d'un Caton pour les mœurs et la république, ni la fidélité d'un chevalier pour l'honneur et la monarchie, qui l'animent. C'est un petit amour propre d'auteur qui le soulève contre la France et Bonaparte. *Mysanthropie et Repentir*, comme mille autre pièces qui ne valent guères moins et qui ont fait plus de bruit encore, est oubliée à Paris ? Les

mille et un drames du même auteur y seront à jamais inconnus et inappréciés.

Page 315. Mr. de Kotzebue dit »l'auteur avoue très naïvement que sa faible mémoire est la seule source : die einzige Quelle, dans laquelle il a puisé, puisqu'il a jeté au feu tous ses matériaux ; retablissons ce passage effrontément falsifié.

»J'avais dès longtems commencé ces notes dans le palais des Tzars et à une époque où des sentimens moins exasperés m'animaient, je rassemblais des matériaux informes que ma catastrophe m'a contraint de jeter au feu ; *il ne m'en reste que des fragmens que j'avais eu occassion de laisser en Allemagne* : la vérité ne souffrira point de cet inconvénient, mais le nombre des faits et des anecdotes en sera de beaucoup diminué, et l'ouvrage en deviendra, peut-être, moins piquant ; je ne pourrai même plus lui donner la forme régulière de mon premier plan ; car ma faible mé-

moire est la seule ressource (et non pas source) *qui me reste à cet égard.* »

Que le lecteur juge maintenant si l'auteur a dit ce que Mr. de Kotzebue lui fait dire. Il écrit dans une solitude éloignée où il n'a point de bibliothéque ; toute correspondance, toute communication lui est interdite avec la Russie ; sa faible mémoire n'est cependant par la seule source où il puise, mais sa seule ressource pour remplir certaines lacunes qu'il laissera dans son ouvrage, au risque de le rendre moins piquant, afin que la vérité n'en souffre point. Il n'a pas jeté aux feu *tous ses matériaux* puisqu'il avait laissé *quelques fragmens* en Allemagne ; on voit seulement que la perte de plusieurs notes et sa faible mémoire seront cause que son travail sera moins régulier et moins complet. Il avoue ces inconvéniens avec une franchise digne d'inspirer la confiance et son detracteur montre la plus insigne mauvaise foi.

On aura souvent occasion de relever de pareilles falsifications : elle sont de véritables impostures puisqu'elles sont préméditées, et nous mettent malheureusement dans le cas de refuter le mensonge, au lieu d'établir la question et d'éclaircir le fait. Toutes les discussions littéraires dégénéreraient sans cesse en invectives si les critiques étaient toujours aussi impudens, ou il faudrait abandonner l'arène à la calomnie. Les lecteurs s'inquièteront aussi peu si Mr. de Kotzebue dit vrai ou faux dans ses livres, que les spectateurs de ses drames, s'il a donné la pièce d'un autre pour la sienne.

S'il lui reste quelque sentiment et quelque honte, il conviendra au moins qu'il n'entend point le français ; il est vrai que cet aveu lui sera pénible après s'être vanté d'avoir écrit des Opéras en cette langue, pour *faire sa cour* à Madame Chevalier, maitresse du premier va-

let de chambre de l'Empéreur et actrice du théatre français. Qu'importe, il a donné et donne encore tous les jours l'exemple des plus courageuses rétractations, et celle-ci ne sera pas même digne d'être remarquée.

Mais laissons un instant ce nouveau Quinault pour épargner mes yeux, et reposer les votres.

LETTRE VIII.

Tableau du régne de Paul. Les paysans, le Colonel Cosaque et son fils. Le Curé de Livonie. Les Ministres, Les délateurs. Leur punition. Catastrophe de Madame Chevalier. Sensibilité de Mr. de Kotzebue.

L'INDISCRÉTION et la maladresse de Mr. de Kotzebue m'obligent, mon ami, de vous arrêter un instant, sur une question odieuse. Paul mérita-t-il l'epithète de tyran dans la stricte signification du mot?

Page 313. C'est ici que semblable à l'animal enchainé, excité par le chasseur, fier de la puissance de ses maîtres et de la foudre qui le defend; rassuré même par la main qui l'anime et le retient, notre champion ménace de mettre en pièces l'ennemi pour lequel il

serait seul si méprisable. Nous dédaignons de nous servir contre lui de nos propres armes ; il nous suffira de le confondre par lui même, en lui montrant son col, pelé par le frottement du colier qu'il porte.

La Russie, l'Europe entière ont d'ailleurs déja décidé, et Mr. de Kotzebue à confirmé leur décision. L'auteur des mémoires a peint Paul I. comme il s'est montré depuis au monde. Mr. de Kotzebue fut témoin de la mort affreuse de ce malheureux Prince, il vit les transports de joie qu'elle excita et parle avec complaisance des festins donnés à la même occasion : voici le tableau du régne de Paul I.

» Je partageais les alarmes et les inquiètudes de presque tous les habitans de Pétersbourg. . . . . Des scélerats abusant de la confiance du monarque lui faisait voir partout des fantômes qui n'existaient pas et auxquels ils ne croyaient pas eux mêmes. *Il avaient introduit le systéme*

de la terreur. Le soir je me couchais avec les plus noirs pressentimens, la nuit je tremblais au bruit de chaque voiture qui s'arrétait dans le voisinage de ma demeure et frémissais au moindre mouvement que j'entendais dans la rue. Je m'éveillais tourmenté de la nouvelle inquiétude d'éviter les malheurs qui me ménaçaient durant la journée; je sortais dans la crainte continuelle de rencontrer l'Empéreur dans les rues et de ne pas descendre assez vite de ma voiture. Je veillais avec un soin extraordinaire à toutes les pièces de mon habillement et à la manière de me vêtir, j'étais obligé de rendre hommage à des femmes de mauvaise réputation et à des hommes d'un esprit borné. Il me fallait endurer l'insolent orgueil d'un maître de ballets ignorant. A la représentation de chaque pièce nouvelle, je craignais que la police toujours vigilente ou *l'expédition secrette* n'y vinssent decouvrir quelque crime invo-

lontaire. Toutes les fois que ma femme allait se promener avec mes enfans et qu'elle retardait quelques minutes au dela du tems convenu je tremblais d'apprendre, que, n'étant pas descendue assez vite de voiture à la rencontre de l'Empereur, elle avait été trainée dans les prisons de la police comme cela était arrivé à Madame Démuth. (*) Je ne pouvais que bien rarement épancher mes chagrins dans le sein d'un ami ; *toutes les murailles avaient des oreilles et le frère ne se confiait plus à son frère.* Aucune lecture ne pouvait me distraire dans ces jours deplorables, *car tous les livres étaient défendus.* Il fallut aussi renoncer à ma plume ; je n'osais rien *me confier à moi-même* ; mon porte-feuille pouvait *être visité à chaque instant.* Une course pour mes affaires était fatale à ma santé, si elle me conduisait du coté du château ; par le tems le plus affreux ce n'était que la tête nue qu'il était permis

(*) Voyez les mémoires qui ont rapporté le fait.

fils, jeune guerrier décoré de recompenses militaires, gagnées sous le règne de Cathérine, vint solliciter l'élargissement de son malheureux père ; ne pouvant l'obtenir il demanda pour dernière grace d'être enfermé avec lui, afin de lui tenir compagnie et de le consoler. Il est aussitôt, par ordre de l'Empereur, conduit à la forteresse ; mais enfermé dans un cachot séparé, jusqu'a l'avénement d'Alexandre qui mit l'un et l'autre en liberté. Les annales de Robespierre offriront-elles un trait plus affreux ?

Celui de cet honnête et malheureux Curé de Livonie, consigné toujours par M. de Kotzebue, est aussi atroce. Il fut condamné au Knoutt et aux travaux des mines pour avoir omis dans le catalogue de ses livres celui intitulé: *la force de l'amour*; (*) les détails horribles dont Kotzebue environne ce fait, suffisent pour imprimer au monar-

(*) Ouvrage Allemand, d'Auguste Lafontaine.

que et à ses Ministres le caractère des Tibère et des Séjan. Et cet attentat fut commis sous les yeux de Paul même, par l'ordre exprès de cet Empereur, malgré les supplications de tout le clergé, de toute la capitale indignée et du puissant *Comte Pahlen.*

Mr. de Kotzebue avancera-t-il que ces banissemens arbitraires, ces détentions cruelles, ces exécutions horribles et multipliés, sous le règne de Paul, étaient l'ouvrage de ses Ministres ? Ce sera Kotzebue qui se démentira encore lui même, car il dit (*page* 136) en citant un fait ; » Voilà une preuve que les membres de cette expédition ou inquisition secrette, toute terrible qu'elle était, ne faisaient qu'*obéir à des ordres sévères* et agissaient plus humainement partout *où ils le pouvaient.* » Quel Ministre, quel fonctionnaire eut en effet osé se permettre de contrevenir aux intentions présumées d'un Prince aussi

violent et aussi jaloux de son pouvoir? Aucun n'osait même se charger en secret d'une lettre pour une femme à qui l'on enlevait son mari. » *Dans la crainte et l'angoisse, qui règne aprésent dans le cœur de tous les fonctionnaires*, dit Mr. de Kotzehue, celui-ci n'osa se charger de ma lettre et trouva plus sur de la bruler ».

Des espions, des traitres, des scélerats, signalaient, il est vrai, les victimes que l'œil soupçonneux d'un Prince timoré ne pouvait découvrir, mais ils étaient soldés, lui seul tenait le glaive. Les actes arbitraires furent d'ailleurs aussi fréquens sous le ministère de Kourakin, de Panin, de Koutschoubey, et de Pahlen, que sous l'influence de Rostoptschin et d'Obulianinow que Mr. de Kotzebue assimille et peint comme des monstres. Quelles preuves plus convainquantes, que ces attentats résultaient du caractère et des volontés expresses de l'Empereur, puisqu'ils avaient lieu sous les bons minis-

tres comme sous les Ministres méchans. D'ailleurs, Mr. de Kotzebue a pris soin de détruire le dernier doute à cet égard. — „Les Ministres, les Généraux, les soldats de Paul n'étaient que des machines „ dit-il en terme formels.

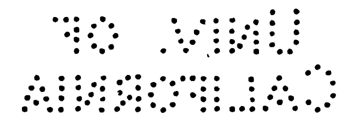
La joie que témoigne notre Président de la *fin misérable* que firent quelques uns de ces Ministres ou de ces délateurs est vraiment ridicule et puerile. Quelle punition fut donc imposé à Rostopschin ? il fut déposé et renvoyé dans ses belles terres, où il vit maintenant d'une manière qui semble accuser Mr. de Kotzebue de calomnie. Quel fut donc le supplice de ce Tumansky dénonciateur et bourreau de ce pauvre curé de Livonie, *et dont la fin miserable* console notre auteur et justifie l'Empereur; „Il fut revoqué et perdit l'emploi de censeur. . . . . Son triomphe de la catastrophe de Madame Chevalier est presque aussi ridicule. Cette Madame

Chevalier, maîtresse du valet dechambre et favorite du maître, mettait insolemment tous les habitans de Pétersbourg à contribution en leur envoyant lors de ses bénéfices des billets de loge, comme des mandats exécutoires. Elle fit donner le knoutt à un honnête homme qu'elleavait dupé, et commit plusieurs fois le crime le plus irrémiscible aux yeux de Mr. de Kotzebue . . . celui d'empêcher la représentation de ses drames allemands. Eh bien quel fut le chatiment, de tant de vexations, de scandale et d'insolence? Ecoutez: » La nuit deux officiers vinrent la trouver dans son lit et . . . . la reveillerent. » Son inquietude durant cette nuit cruelle, dit Mr. de Kotzebue, a bien vengé les souffrances que tant d'innocens ont endurées pour elle. » Ces deux officiers Russes paraissent avoir été de terribles vengeurs . . . Mais cela n'eut pas de suite; le lendemain, Mr. de Pahlen lui écrivit eun lettre fort galante au

nom du jeune Empereur et elle quitta la Russie emportant ses trésors. (*) En vérité ce Président est une bien bonne ame. » Aussi ne manqua-t-il pas de *faire sa cour* à Madame Chevalier en passant à Kœnigsberg et à Berlin. Il la trouve il est vrai plus florissante et mieux portante que jamais; mais elle paraissait s'ennuyer; preuve certaine que le remords la poursuivait . . . . . En vérité c'est un bien bon homme, que ce Président. Cela me fait tomber la plume des mains, et je commence à craindre moi même de l'avoir

---

(*) Elle a dit-on, emporté un demi million de roubles. Je ne vois aucune générosité à laisser sortir cette femme de l'Empire avec des trésors si indignement acquis, car il n'y a point de générosité, où il n'y a point de justice. Mais comment, Kotzebue a-t-il pû, s'acharner ainsi sur cette actrice, aprés en avoir reçu, comme il le raconte, tant de faveurs ? il a sans doute aussi *étouffé une coupable réconnaissance.*



trop puni. Il est au moins certain que je me suis laissé entrainer hors de mon sujet : je ne pourrai y rentrer que dans la lettre suivante.

LETTRE IX.

Dignité de l'écrivain. Conduite de Paul I. envers ses Ministres et ses Officiers. Qu'est-ce qu'un tyran ? Vertus de Paul. Digne hommage que lui rend son fils. Ses violences, ses précautions. Son Palais, ses inquiètudes. Son assassinat. indignation de l'auteur contre le silence de Kotzebue.

Vous convenez, mon ami, qu'un écrivain qui sent l'importance et la dignité de sa vocation, ne doit pas se considerer comme dépendant de l'intérêt d'un jour, ou des circonstances d'un moment. Ce qu'il écrit n'est point un son qui s'envole avec la sensation fugitive qui l'a produit. Il parle à plus d'un peuple, et quelquefois à plus d'un siècle. Son langage doit donc

être différent de celui qu'éxigent les convenances dans une société. C'est cette idée qui l'environne d'une espèce de considération et de respect, et qui empêche qu'on ne le traite comme un simple discoureur. Il s'adresse au public et à la postérité. C'est à eux seuls à le juger définitivement. Que ceux dont l'esprit n'est point pénétré de cette vérité et de ses conséquences ne touchent point à la plume sacrée de l'histoire; qu'il n'écrivent que des journaux où ils flattent l'intérêt du jour, et l'opinion qu'on veut faire dominer; qu'ils ne composent que des drames de circonstances où ils s'efforcent de saisir l'apropos du moment. C'est à ce dernier parti que Mr. de Kotzebue devait surtout, s'en tenir. (*)

(*) A peine apprit-il à Vienne l'avénement de Paul. qu'il composa *Le retour du père* et *Le cocher de Pierre III.*, flagorneries dramatiques qui ne lui évitèrent pas la Siberie, mais dont l'une occasionna cependant son rappel.

Nous l'avons réfuté par lui même pour ce qui regarde Paul I, mais ce n'est point assez pour nous. Que les choses mêmes nous justifient.

La conduite de l'Empereur envers ses Ministres et ses Généraux, les grands de l'empire et les courtisans a porté le caractère de la tyranie. Un caprice élevait un homme sur les premiers degrés du trône; un caprice le renversait dans la boue. Ignore t-on comment il traitait ses plus braves officiers, en outrageant en eux tous les sentimens d'honneur et de justice par les affronts les plus sanglans? Ignore-t-on comment il traita et comment sont morts Repnin et Souvorow? ces illustres restes du règne de cathèrine seraient tombés dans le mépris, si leur gloire n'eut pas été plus grande que la puissance de Paul. N'a-t-il pas peuplé les états voisins de bannis, d'exilés, de fugitifs, de malheureux? N'a-t-il pas fait de son palais une affreuse pri-

son, de sa cour un triste corps-de-garde ? Sa capitale, n'aguère si populeuse, si brillante et si commerçante ne se changea-t-elle pas sous son règne en un vaste désert, où règnait à la fois le silence austère de la Trappe, la géne d'une ville assiègée, et les alarmes d'un camp ? N'a-t-il pas fini par séquestrer son Empire du reste du monde, et par le fermer hermétiquement à l'Europe ? N'a-t-il pas enfin comblé tant d'imprudences en étouffant en lui même et dans les autres, les doux sentimens de l'humanité et de la sociabilité ; en se faisant adorer comme un Dieu ? Il fallait du plus loin qu'on l'appercevait se précipiter de sa voiture, ou de son cheval, pour l'attendre et se prosterner devant lui. On se mettait à génoux pour lui baiser la main ; et, comme le raconte Mr. de Kotzebue, on n'osait approcher la masse de pierre qu'il habitait, que la tête nue et dans le plus respectueux silence.

Quand nous lisons de pareils traits d'orgueil de la part des despotes les plus barbares de l'antiquité ou des contrées les moins civilisées des tems modernes, ils nous indignent et nous avilissent encore. Quel sentiment ne doit donc pas éxciter le Prince qui osa, de nos jours, renouveler en Europe ces étiquêtes absurdes au milieu des nations les plus policées? Et un écrivain n'osera l'appeler un tyran? Ah! Mr. le Président, définissez nous donc ce mot. Dans son origine il ne désignait qu'un usurpateur du pouvoir; dans votre langue, (Wütrich) il signifie un homme violent, cruel, oppresseur et barbare; dans la notre c'est un Prince, qui foule aux pieds les lois et qui abuse de son pouvoir. Dites-moi donc qu'elle épithète on peut donner à Paul I. et comment vous voulez être nommé vous même. D'après vos prétentions, j'ai bien peur qu'on ne puisse plus vous appeler par votre propre nom.

L'auteur des mémoires laissait à Paul ses vertus, car il en avait, et il serait aussi monstrueux de voir un homme sans bonnes qualités qu'il serait etonnant d'en trouver un sans défauts. Il loue dans Paul le sentiment inné de la justice, une volonté forte, pour ce qu'il prenait pour le bien, et un caractère ferme et déterminé; mais Mr. de Kotzebue veut, qu'il n'ait été que le méprisable instrument des méchans; cela est d'autant plus faux que l'Empereur, avait de l'esprit, de l'instruction, de l'activité, et son défenseur joue ici le rôle le plus indigne. En feignant de vouloir prouver que Paul I. n'était point un tyran il s'efforce de persuader qu'il n'était qu'un bourreau. Voila ce qui arrive lorsqu'on écrit en dépit de Minerve et de la verve, en dépit de la science et de la conscience. Il eut mieux fait de laisser reposer en paix les cendres de ce malheureux Prince, et de vivre tranquillement de ses bienfaits.

L'auteur des mémoires a pensé bien plus généreusement. » Aujourd'hui que Paul n'est plus dit-il dans son troisième volume, je laisse à ceux qui n'ont pas rougi de l'encenser vivant, le soin de le déchirer après sa mort. Je voudrais même effacer tout ce qui peut nourrir la malignité pour ne conserver que ce qui est véritablement utile et curieux. »

Ayant si malheureusement defendu Paul I. contre l'épithète *de tyran*; Mr. de Kotzebue en cite mille traits de vengeance et veut démontrer qu'il n'était point *vindicatif*. D'hipocrites exclamations en doivent être la preuve et détruire les faits qu'il à lui même accumulés. (*) Si Paul agit tiranique-

(*) Je remarque la même inconséquence, dans une brochure écrite à Pétersbourg, pour réfuter Kotzebue. L'auteur de cet ouvrage raconte des attrocités, des extravagances de cet Empereur puis il le comble de louanges et de bénédictions, et trouve que Kotzebue même, n'en a pas parlé avec

ment, il fut vindicatif; il se vengea non seulement du mal qu'on avait pu lui faire, mais encore de celui qu'il soupçonnait pouvoir lui être fait. Tant d'exils et de déportations sur un simple soupçon n'en sont-ils pas la démonstration évidente? Il se montra de plus irréconciliable. Quelques exemples du retour de ses bonnes graces, fournissent à peine des exceptions. Ce sont de faibles lueurs dispersées dans une nuit immense, et comme le disent les mémoires » Les traits de justice et de bonté qu'il laissait échapper paraissaient plus frappans, et faisaient regretter d'avantage les qualités naturelles qu'on semblait avoir étouffées.

Que sont en effet les individus en faveur des quels il a reconnu son injustice, en comparaison de ces armées de détenus et

---

assez de respect. Certes voilà bien l'hipocrisie politique du Nord . . . . Mais au nom du bon sens, que veulent dire ces Messieurs?

d'exilés, d'officiers dégradés et deshonorés qui n'ont dû leur délivrance et leur retablissement qu'à l'avénement d'Alexandre Pauloïde? Mr. de Kotzebue croit-il que les quatre-cent paysans, la tabatière et la pension qu'on lui a donnés, ayent reparé tant d'injustices. L'une des premières démarches du jeune Empereur fut d'ériger une commission spèciale pour examiner les affaires de tous ceux qui avaient été bannis, punis, revoqués, sans forme de procès; c'est une preuve irrécusable que Paul persistait dans ses jugemens, et Kotzebue dit lui même, que si on lui demandait justice au lieu de lui demander grace, on était sûr de ne rien obtenir. Que doit-on penser en voyant un fils dont le caractère moral est aussi pur que ses sentimens pour son père ont été respectueux et fidèles, que doit-on penser, si dans ses manifestes, osant à peine le nommer, et passant péniblement sur son règne desastreux pour s'ap-

puyer de l'exemple de Cathérine et de Pierre le Grand, il est contraint de reprimer la nature même pour rendre hommage à l'opinion et à la vérité? Quel sentence que le silence d'un bon fils sur le règne de son père! mais quel tribut plus noble peut-il rendre à sa mémoire qu'en s'efforçant de reparer les injustices qu'il a faites, et les malheurs qu'il a occasionés! c'est ainsi qu'il est beau de lui voir conciliér les devoirs d'un Empereur avec les sentimens d'un fils.

Si l'on fait réflexion que tant de violences et de précautions revoltantes ont été ordonnées par un Empereur, environné de puissance et même de préjugés conservateurs de son despotisme, qui n'avait à craindre ni révolutions ni factions contre son gouvernement, et que la conspiration contre sa personne à été le fruit de tant de mesúres odieuses pour se faire respecter, on ne pourra trop admirer cet aveuglement

de la plupart des tyrans, qui semblent les précipitér toujours sous ces bayonettes, hérissées entre eux et le peuple, pour les faire périr par les moyens mêmes, qu'ils jugeaient les plus propres à leur conservation.

Qu'on lise dans Mr. de Kotzebue la fastidieuse description de ce palais couleur de sang, que Paul s'était fait construire, non par enchantement, comme il le dit, mais par inspiration divine, ainsi qu'on l'a rapporté dans les mémoires. Il s'élévait dans un marais fangeux, entouré de fossés profonds et de remparts garnis d'une formidable artillerie. Toutes les avenues aboutissaient à un corps-degarde: dans les corridors obscurs, tournant en labirinthe, on voyait briller à la lueur des lampes lugubres le fer des sentinelles, qu'un guide était chargé de conduire à leur poste. Les galleriés et les sallons de l'intérieur étaient aussi des postes militaires dont les

ramifications s'étendaient dans toutes les allées et s'arrêtaient à toutes les portes. Quand on pense que telle fut la demeure du fils, du successeur de Cathérine, de cette Princesse qui, quelques années auparavant, au plus fort de la révolution française, ouvrait son Palais à un frère de *Marat*; quant on pense que cette forteresse s'élevait sur les ruines mêmes de la maison modeste et accessible d'où Pierre le Grand voyait se multiplier les travaux de son port et les édifices de sa ville naissante, on ne peut s'empêcher d'être indigné de ce contraste. Quelle vie devait méner dans cette prison gothique, le souverain de toutes les Russies! il avait fait construire derrière son cabinet le mieux retranché une petite cuisine, où une grosse Allemande lui apprêtait en secret ses alimens. A peine ce palais redoutable fut-il achevé que Paul devoré de crainte et de soupçons voulut y entrer pour s'y mettre en

sureté. Il s'irrita des remontrances de sa famille, de ses medécins et de ses favoris, qui lui représentaient l'insalubrité de ces murs humides, suant la chaux vive, les huiles et les vernis; il voulut s'enfermer dans son fort, et à peine y fut-il, qu'on l'y assassina. (*). On ne peut s'empêcher de songer à ce Pygmalion, dont le divin Fénélon nous a fait une peinture si effrayante et si vraie dans son Telémaque et dont Paul I. semble avoir été, à l'avarice près, une si fidelle ressemblance.

Je vois ce malheureux Prince, je le vois parcourir les detours de ce palais ténebreux, avec cette demarche brusque et inquiète dont je le vis autrefois parcourir les rians jardins de Pawlowlky; je le vois s'eveiller en sursaut à chaque mouvement

(*) Il est plaisant de voir la brochure déja citée assurer sérieusement qu'il est mort étouffé par les vapeurs de ce palais. Pourquoi toute la famille Impériale, dont Paul était le plus robuste n'a-t-elle donc pas eu le même sort? ......

des soldats dont il se croyait gardé, et je m'écrie encore :

Supplice des tyrans ! O justice suprême !
Quoi ! ce Prince terrible entouré de remparts,
De fossés, de soldats, de foudres et de chars,
Quand la nature entière autour de lui sommeille,
Gardé par un armée, il est le seul qui veille !

C'est au fond de son labyrinthe, c'est par ses gardes et ses favoris même, qu'il fut égorgé ! ici la discretion de Mr. de Kotzebue a lieu d'indigner. Quoi ! il s'élève contre un écrivain, il l'accuse, il l'outrage ; il le ménace d'un tribunal criminel parce qu'il a reproché quelques injustices à ce Prince, et il n'ose rien dire de ceux qui l'ont assassiné ! que dis-je, il vante leur générosité dans les festins qu'ils donnent à l'occasion de la mort de Paul I. ! Et il le croyait un bon Prince, et il a l'audace de se declarer son défenseur ! homme lâche et vil dont l'intérêt le plus sordide, et les sentimens les plus bas ont guidé la plume et glacé le cœur ! celui que tu ou-

trages et que Paul avait persécuté a été plus juste que toi ; il a osé élèver sa voix contre les assassins de ton bienfaiteur : lis la préface de son troisième volume et rougis, si l'auteur de Bart au front ' d'airain sait rougir encore. Telle est la difference entre un écrivain venal et un écrivain généreux. Il poursuit la tyranie et le crime, mais jamais les personnes. Si Mr. M. n'en a pas dit davantage c'est qu'il était a six cent lieues des scénes d'horreur dont tu as été le témoin et quil ne veut dire que la vérité. Elle confondra les lâches ; elle seule triomphe de toutes les opinions, de tous les intérêts et de toutes les factions, littèraires et politiques.

Pardonnez cette sortie, mon digne ami, mais garder de pareils ménagemens quand l'on ose parler de l'attentat, c'est s'en rendre complice. Le silence de Kotzebue estd'autant plus lâche qu'Alexandre Pauloïde est grand, et qu'il est innocent de la mort de son père.

LETTRE XI.

Le nom de Catherine et les Cornichons. Conduite de Paul envers sa famille. Scène d'antichambre. Faits et anecdotes concernant la belle Grande Duchesse Elisabeth Pauloïda et sa mort.

S'IL n'était pas question de *l'Année la plus remarquable* et si vous ne l'aviez pas lue, je devrais m'excuser auprès de vous d'être obligé de vous arrêter à des détails fastidieux et à des personnalités insignifiantes. Mais cette Année est composée de mois, de décades et de jours. Mr. de Kotzebue les a tous divisés en minutes et en secondes, qu'il n'a même comptées que d'après les battemens inégaux de son pouls languissant.

(Page 316,) au lieu de s'appliquer à réfuter quelques faits importans; il ne s'attache qu'à des aceessoires minutieux où il montre gauchement toute son ignorance et toute sa mauvaise foi. Il s'agit ici du nom de *Cathérine*. Chaque fois qu'il est question de l'Impératrice *Cathérine*, ou de Sainte *Cathérine*, les Russes, y ajoutant la syllable *yé*, disent YéKatarina. Ce nom vient je crois du grec *Ekatarina*, dont le russe prononce l'*e*, comme *yé*; mais il est certain qu'à l'cxception de leur Impératrice et de leur Sainte, ils nomment toutes les autres dames de ce nom simplement *Katarina*, en rétranchant toujours le *yé*. On laisse à juger si c'est par respect, ou par humilité. L'auteur des mémoires frappé de cette singularité a dit dans une nòte en parlant de cette Princesse. » Les Russes ont agrandi jusqu'à son nom. » Peut-être aurait-il parlé plus juste, en disant : les Russes ont rapetissé jusqu'à leurs noms.

devant le sien ; mais il ne soutient pas que ce *yë* veuille précisément dire *archi*, quoiqu'il soit une véritable amplification du nom, et Mr. de Kotzebue fait un mensonge d'écolier en assurant que Mr. M. reproche aux Russes de l'avoir nommée ainsi par la grande envie, qu'ils avaient de la deifier. On n'en dit pas le mot. La pitoyable explication du nom de *yëkatarina* et la plus misérable plaisanterie que fait à cette occasion Mr. de Kotzebue sur les *Concombres*, qui se nomment dit-il en Livonie *agurke* et en allemagne Gurke est bien digne de *Lang-hans*, c'est pour cela sans doute, qu'un journaliste allemand l'a admirée.

Au reste il ne devrait pas autant s'étonner de la grandeur de ce mot, il a dit lui même dans sa compilation sur la noblesse (page 44) *Ce nom sublime est trop grand pour que ma faible plume puisse l'écrire* (*)

(*) O große Catharina! deren Name für meine schwache Feder zu erhaben ist!

et voilà qu'il le compare aujourd'hui à un Cornichon !

(*Page* 316 *et* 317) Le critique demande si Mr. M. n'est pas honteux d'avoir dit » *Le tyran de son Empire l'est aussi de sa famille : il lui defend les premiers, les plus justes sentimens de la nature.* Jamais, s'écrie le champion indigné, plus abominable fausseté ne fut prononcée; et deux lignes après il ajoute : *je ne puis disconvenir que Paul ne se soit livré quelquefois envers sa famille à des emportemens de colère, qui aurait pu avoir les suites les plus sérieuses, mais seulement pour peu de tems.*. Je laisse au lecteur à sentir la justesse de cette restriction ; mais le reste ne justifie-t-il pas assez l'assertion des mémoires ? Si l'on trouve que non, Mr. de Kotzebue lui même nous fournira une phrase tout aussi forte ; il dit presque mot-à-mot la même chose. Lorsqu'il est arrêté et qu'on lui défend par l'ordre de Paul d'é-

crire à sa vieille mère ; il s'écrie, et il imprime en lettre majuscules (page 67 v. 1.) pour faire mieux ressortir dans son livre ce trait de tyranie »IL NE ME FUT PAS A MOI MÊME PERMIS DE REMPLIR ICI MES DEVOIRS DE FILS ! » (*) J'espère que Mr. de Kotzebue regarde ces devoirs comme *les premiers , les plus justes sentimens de le nature* ; mais qu'il nous dise, au nom du sens commun, qui est chez lui si rare, pourquoi avant de faire son examen des mémoires, il n'a pas relu son ouvrage ; ou pourquoi il se réfute lui même en voulant réfuter Mr. M.

Après l'avoir ainsi confondu, ce qui n'est pas difficile, et ce que je ne regarde pas comme une grande gloire, qu'on me permette un mot de discussion, pour l'intérêt de l'histoire et de la vérité. La manière brusque et despotique avec laquelle Paul I.

(*) Denn mir selbst war auch nicht erlaubt, die Pflicht des Sohnes zu erfüllen.

a traité sa famille est connue ; on sait même qu'il a mit deux fois l'Impératrice son épouse aux arrêts. (*) Il gouvernait sa famille, comme il gouvernait le reste de ses sujets, qu'il chérissait aussi très tendrement ainsi que l'assure Mr. de Kotzebue. L'auteur des mémoires n'avance nullepart que Paul n'ait point aimé ses enfans, ce serait une absurdité ; il donne même des exemples du contraire et dit qu'il fut quelquefois

(*) Paul I. était si jaloux de son pouvoir, et de sa supériorité à l'égard de l'Impératrice qu'il suffisait de témoigner quelque déference à cette Princesse pour l'irriter. Rencontrant un jour sur l'escalier un Gentil-homme du Mecklembourg, envoyé de cette cour, pour lui anoncer les couches de sa fille, la grande Duchesse Héléne, il lui dit. Eh bien, Monsieur! êtes vous pret ? Quand partez-vous ? Sire répond le Mecklembourgeois, *je n'attend plus que les lettres de l'Impératrice.* Quelqu'autre que moi, a-t-il ici quelque chose à commander, s'écria Paul en fureur ? Il fait, sur le champ-même, arrêter l'envoyé, et après deux jours de prison il est conduit aux frontières.

bon père et bon époux. L'amour et la tyrannie sont très compatibles, surtout dans un caractère bizarre et emporté : il serait aussi ridicule d'en citer des exemples que l'est Mr. de Kotzebue, en nous racontant, que » Le 11 Mars à 5 ou 6 heures après diner, Mr. le Conseiller V. appelé pour quelques affaires chez l'Impératrice, se tenait dans son antichambre : à travers la porte entre ouverte il vit l'Empereur qui donnait une paire de bas à sa femme et s'amusait à jouer et à sautiller avec ses enfans. » (*) Une scéne vue de l'antichambre à travers une porte ouverte et rapportée par un Conseiller V. est bien peu digne d'un homme qui réproche si fièrement à son adversaire d'avoir écouté des propos d'antichambre ; mais nous nous garderons bien de la revoquer en doute : il n'y a rien là que de très naturel et de très ordinaire. Mr. de Kotzebue a surement voulu faire

(*) Page (218.)

un pendant à l'exemple d'Agésilas, ou à l'anecdote de Henry IV, mais une copie de Teniers ou de Calot peut-elle figurer à coté d'un tableau de Raphael ou de David?

Le passage que relève si fortement notre champion conçerne la Grande Duchesse Élisabeth Alexeïda, aujourd'hui Impératrice. L'Europe a vu comment Paul I. se comporta à l'égard des respectables parens de cette charmante Princesse, lorsque le Margrave de Baden, pour sauver son pays, fut contraint de conclure sa paix séparée avec la France. Nous savons aussi certainement que Mr. de Kotzebue peut certainement savoir; qu'à la même époque, où le père et le jeune frère d'Élisabeth Alexeïda étaient déclarés exclus du service de Russie, (*) elle ne pouvait elle même écrire à Carlsruhe qu'avec beaucoup de géne et de précautions. Si l'auteur des

(*) L'Empereur fit lire cette exclusion à la grande parade.

mémoires l'avait jugé à propos il eut pu ajouter que l'Impératrice Marie, à été long-tems dans la même géne et que toutes les lettres qu'on lui adressait, devaient passer par les mains de l'Empereur son époux; Mr. M. était plus à même que tout autre de le savoir, puisque Madame de Benkendorff que Paul avait exilée parce qe'elle était l'amie et la confidente de Marie, lui adressa souvent ses lettres à cette Prindesse pour les lui faire parvenir directement. Il est surprenant que Mr. de Kotzebue attaque sur des particularités où il se montre si ignorant, si provincial, si peu au fait de ce qui se passait à la cour et même à la ville.

Pour repousser victorieusement le reproche que Paul intérdisait à sa famille, les plus doux sentimens de la nature, il raconte que cet Empereur embrassa plusieurs fois et en versant des larmes sa fille Alexandra Pauloïda et lui donna sa bénédic-

tion paternelle lorsqu'elle partit avec l'Archiduc Palatin son époux. Il est bien singulier que l'on veuille nous faire admirer dans un Empereur une émotion naturelle que partage avec lui le plus rustique de ses sujets. Quel père pourrait quitter sa fille pour toujours, sans l'embrasser et sans s'attendrir? On le répète, l'auteur des mémoires n'a jamais prétendu que Paul ne ressentit point les impulsions de la nature, quoique ce prince les condamna souvent dans les autres. Si Mr. M. l'a peint arrosant de ses pleurs les tristes restes de son malheureux père, et baisant le gant qu'il trouva encore dans son cercueil, il sera loin de prétendre qu'il n'ait point pleuré en se séparant de sa fille chérie: ce serait être aussi absurde que Mr. de Kotzebue, ce serait méconnaître, et forcer la nature dans les scénes de la vie, comme il la fait grimacer dans ses drames; ce serait tirer des conséquences dignes d'un homme qui

n'a point étudié le cœur humain, qui se gratte les yeux pour voir s'il pleure, ou se tate le pouls pour savoir s'il est agité.

Nous savons que la grande Duchesse Alexandra Pauloïda, dont l'auteur des mémoires a donné un portrait touchant, à éprouvé le sort de la plupart des Princesses victimes de la politique. Son mariage avec un Archiduc d'Autriche, au moment où les deux cours Impériales s'unissaient contre la France, fut l'ouvrage de cette même politique, et s'il eut été différé de quelques mois, l'Archiduc Palatin eut éprouvé à Pétersbourg le même sort que le Roi de Suède quelques années auparavant, et fut parti sans sa belle fiancée; car à peine fut-il arrivé en Hongrie avec elle, que cette politique, plus inconstante que l'amour, vint encore à changer. Toute communication entre les deux cours et même entre les deux empires cessa, la Russie fut fermée à l'Autriche, comme à la France,

et le cours des postes fut interrompu. Cette aimable Princesse qui réunit au même dégré, dans sa courte carrière, la beauté, les graces, et l'infortune, ne put en liberté continuer sa correspondance avec une mère adorée et des sœurs chéries. Toutes les lettres passaient à Berlin, par le moyen des Ministres étrangers à la cour de Vienne. Une anecdote bien digne d'être consignée, c'est que, par suite de ces mesures le courier chargé de porter directement la nouvelle de la mort précoce de cette jeune Princesse, fut arrêté aux frontières de Russie, et obligé d'aller à Berlin. Voilà pourquoi cette triste nouvelle n'arriva à Pétersbourg qu'après la mort du malheureux Empereur. De pareils faits historiques sont si forts, si éloquens que des volumes d'exclamations de la part d'un fade écrivain ne peuvent en affaiblir les causes, ni en dénaturer les conséquences.

LETTRE XII.

Des Grands en Russie. Ties de famille. Favoris. Code Russe. Théatre de Kotzebue.

La peinture que font les mémoires des grands de l'Empire, sous la fin du règne de Cathérine, est dure et sévère, il est vrai; mais elle est assez fidelle. Les personnages que Mr. de Kotzebue nomme indiscrettement à cette occasion ne font point partie de cette gallerie historique : elles en sont même, pour la plupart, nommément exceptées.

(Page 319) Mr. le Président redevenu tout-à-coup directeur du théatre, s'efforce de montrer et de reproduire toujours un ou deux bons acteurs de sa troupe et tient le reste caché dans les coulisses. Le

célèbre Romanzow vivait depuis 20 ans éloigné de la cour, sans crédit et presqu'oublié. L'auteur des mémoires le nomme avec respect et pour reprocher à Cathérine son ingratitude à l'égard de ce héros. Ses dignes fils que Mr. M. connait et honore personnellement, en particulier le Comte *Nicolas*, n'étaient point alors en Russie et n'appartenaient point à la classe des hommes puissans sous les favoris; mais seulement à celle des hommes de mérite que l'on employait, et que l'on pouvait montrer à l'étranger. Les singularités et les bizarreries de la vie domestique du vieux Feldmarechal sont d'ailleurs connues de tout le monde, mais ce qu'on en rapporte dans les mémoires n'a rien d'odieux et ne peut offenser personne: (*) si

(*) Je remarquerai à cette occasion que l'on trouve en Russie, et ordinairement dans les caractères marquans, beaucoup d'originalité et de bizarrerie. Il en est peut-être de même chez tou-

l'on ajoute que c'est Mr. M. qui rédigea lui même la lettre de recommendation dont il est parlé dans les mémoires p. 343 on aura dequoi confondre tout autre que l'auteur de Bart au front d'airain: il faut en effet l'avoir de ce métal, pour s'immiscer à parler avec tant de gaucherie, de faits, de lieux et de personnes que l'on ne connait point et que l'on n'a jamais été à même de connaitre.

Quand au Prince Repnin, ses talens

---

tes les nations qui ne sont pas encore soumises à une opinion publique uniforme, ni à l'empire des convenances sociales, du gout ou même de la mode. Pierre le Grand avait la manie d'arracher les dents; Potemkin passait des journées entières à verjeter ses brillans. Roumanzow avait des singularités et Souworow des lubies extraordinaires. Les Soltykow, les Narischkin, ont leurs tics de famille, les Dolgorouky ne peuvent souffrir ni les chats ni les pommes, et les descendans de ces grandes familles affectent quelquefois ces singularités, pour attester en eux la force du sang.

militaires et politiques, sa politesse, sa générosité, son humanité même sont loués d'autant plus noblement qu'on a blamé ses faiblesses avec la même sincèrité. Tout ce que l'on a dit de lui est suffisant, et prouve assez qu'il n'avait pas besoin que l'éponge officieuse de Mr. de Kotzebue vint l'effacer d'un tableau où il n'était point représenté.

On a dit de *Bezborodko* tout le bien que Mr. de Kotzebue essaye d'en dire avec cette différence que l'on n'employe pas des expressions aussi triviales. *C'était un bon vivant, mais une bonne tête*, dit-il; on n'a pas dit autre chose mais on l'a mieux dit.

Koutousow est un brave guerrier, qui a passé une partie de sa vie dans les camps: il ne parut à la cour que peu de tems avant la mort de Cathérine, et il n'est blamé dans une petite satyre rapportée dans les mémoires, que pour avoir ridiculisé le *bon Comte d'Anhalt* dont il avait obtenu la place

au corps des cadets. Puisque Mr. de Kotzebue se vante de l'amitié de Mr. Storch, il aurait pu s'instruire auprès de lui de mille particularités qui l'eussent mis à même de mieux dire, ou de se taire.

M. Wasiliew n'était à la même époque ni grand, ni courtisan; et il est plaisant de le voir comparé à Colbert pour la probité. Colbert n'était pas seulement Ministre des finances; il était Administrateur général du commerce, de la navigation, des manufactures etc. On a loué sa capacité, ses vues sages, politiques et lumineuses; mais jamais sa probité n'a été citée pour exemple et sa conduite envers Fouquet a flétri parmi nous sa mémoire. Mr. de Kotzebue parait bien avoir de la vocation pour flagorner, mais en vérité il n'en a aucune pour faire un éloge et je ne lui conseille pas de louer les personnes qu'il estime.

Il se moque des prophéties de l'auteur

des mémoires ; il aurait aumoins du être frappé de celle qui désigne Mr. de Markow pour le Ministre destiné à réconcilier un jour la République et la Russie.

Qui furent d'ailleurs les hommes puissans ou en crédit sous Cathérine ? Douze favoris, douze amans consécutifs de cette Princesse, choisis, non dans les familles recommandables, non parmi les hommes distingués, par leurs services ou par leur mérite, mais parmi les beaux garçons de l'Empire. Il est inconcevable qu'on feigne d'ignorer cette vérité constante, et de méconnaître les abus qui en sont les conséquences inévitables ; il est plus inconcevable encore que l'homme qui s'indigne lorsque l'on accorde du génie, ou des vertus à l'un ou deux de ces favoris, trouve mauvais que l'on parle du reste avec quelque mépris. Il est constant que Potemkin a montré de grandes qualités, et Mr. de Kotzebue fait un crime à l'auteur

des mémoires de n'en avoir pas dit assez de mal: il est connu que c'est Lanskoi qui avait les meilleures intentions, et Mr. de Kotzebue assure que *c'était une bête.* Nous le prions de s'accorder avec lui même, et de nous expliquer ce qu'il a voulu dire.

On n'a pas fait un crime à Paul d'avoir éloigné plusieurs des personnages compris dans le tableau en question: on n'a blâmé que la manière brusque et inconséquente avec laquelle il les congédia. Les hommes moralement meilleurs dont l'Empereur s'environna n'étaient point des parvenus comme l'insinue Mr. de Kotzebue. Les Princes Kourakin, les Comtes Schouwalow, les Dolgorouki, les Tolstoï, les Soltykow les Galitzin etc. n'appartiennent point à cette classe: il faut revenir de Siberie pour le croire et être *Kotzebue* pour l'écrire. Mais le valet de chambre Koutaissow, qu'il nomme toujours si respectueusement

Mr: le Comte, Arakscheieff et plusieurs autres qui réussirent à écarter leurs rivaux ne méritent pas un autre titre que celui de parvenus. Mr. de Kotzebue, qui n'a connu personne, nomme et place à la cour de Russie, tous les personnages pèle-mèle, comme il est habitué à les faire paraître et agir dans ses drames, lorsqu'il en a besoin, pour former une scéne, ou dénouer une intrigue. (*)

(Page 322.) Ici le Directeur du théatre allemand reparait en qualité de Président du tribunal bourgeois de Réval; mais c'est pour parler de codes et de lois en véritable régisseur d'opéra, quoiqu'il se cite pour

(*) Mr. de Kotzebue a une mémoire si riche, un génie si fécond, que souvent il abandonne le plan, l'intrigue et les personoages qui l'ont conduit au troisième acte de sa pièce, pour en prendre de nouveaux qui se sont présentés à son imagination, et avec lesquels il termine heureusement son drame, sans qu'il ait besoin de recourir aux anciens.

modèle de sagacité dans les causes qu'il a jugées. On est tenté de croire qu'il prononça des jugemens aussi remarquables que ceux de Salomon, ou du moins de Sancho dans l'ile *Barataria*. Sans repliquer à tout ce pathos; nous nous contenterons de remarquer que la commission érigée il y a trente ans pour rédiger des lois dans l'esprit du code de Cathérine vient d'être reformée par le jeune Empéreur; les motifs qu'il allègue dans l'oukas proûvent combien l'auteur des mémoires avait raison. Mr. le Président écrira, s'il veut, des volumes pour réfuter l'Empereur; mais il ne prouvera pas plus qu'un ramas d'ordonnances de tous les pays, de tous les siècles et de tous les souverains fait un code; qu'il ne démontrera qu'une suite de scénes décousues font une tragédie. Qu'il nous permette donc d'appeler le code Russe un recueil d'oukas détachés, et son théatre, à lui, un recueil de tableaux pour la lanterne

magique. Il n'y perdra rien de sa vogue sur les tréteaux allemands et anglais, car on sait que c'est le spectacle le plus amusant pour la populace et pour les enfans.

Je termine ici cette lettre, mon digne ami: nous allons traiter dans la suivante un sujet qui nous menera un peu loin: il s'agira des lettres et des arts, et de la protection que Cathérine leur accorda en Russie.

LETTRE XIII.

Les sciences, les lettres, les arts en Russie sous le règne de Cathérine. Savans et hommes de lettres étrangers en Russie. Port de Pétersbourg. Histoire. Politique. Littérature et théatre. Beaux arts. Decouverte merveilleuse de Mr, de Kotzebue en botanique. L'âne d'or d'Apulée.

Le passage important qui va servir de thése à cette lettre, est tronqué et falsifié par Mr. de Kotzebue; ainsi nous sommes obligés de le retablir: le voici. » Cathérine n'a point protégé efficacement les lettres DANS SES ÉTATS » Le critique traduit: *Cathérine n'a proprement point protégé les arts et les sciences ;* après cette falsification impudente, le Président assure qu'il ne faut pas répondre à une

pareille assertion, et qu'il se contente de sourire. Il sourit souvent le Président et son sourire est très éloquent. Pourquoi, dans la crainte que l'on ne comprenne pas cet aimable sourire l'explique-t-il si longuement ?

Avoir rétabli le texte des mémoires, c'est avoir réfuté la critique. On a fait le reproche à Cathérine de n'avoir pas encouragé les lettres et les talens *en Russie*, tandis qu'elle les honorait dans les pays étrangers. Ce réproche est fondé, et montre combien l'auteur rend justice aux Russes et prend intérêt à leurs progrés. Nous n'examinerons point en détail ceux que les arts et les sciences ont fait en Russie durant ce règne de 35 ans, mais à en juger par l'état où les lettres se trouvaient à la mort de l'Impératrice on sera de l'avis des mémoires, qui d'ailleurs citent les faits.

Il est certain que ces progrès ne sont pas remarquables; il est vrai aussi que le

superficiel Mr. M. est sur ce point vertement redressé par le profond Mr. de Kotzebue qui lui reproche de ne pas même connaître les titres des chefs-d'œuvres en tout genre qui ont paru en Russie, sous le règne de Cathérine. Ne dirait-on pas après cette sortie vigoureuse qu'il va nous étaler une longue suite de Russes savans et célèbres ? Point du tout ; il nomme . . . *le Grand Euler*, que les mémoires ont dit-il oublié. Euler était-il donc Russe ? Ne vint-il pas en Russie même avant Cathérine ? et n'était-il pas déja célèbre lorsqu'il y arriva ? Deplus les mémoires n'exceptent-ils pas l'histoire naturelle et les mathématiques ? En vérité je crois que Mr. de Kotzebue pense qu'Euler a fait des opéra français pour la cour, tant il est indigné de ce qu'on en n'a pas parlé. (*)

(*) Le traducteur de Paris à montré plus de sagacité. Il parait avoir pris *Euler* pour un chanteur, du moins a-t-il spirituellement traduit ce nom par *hurleur*.

Mais, Président, l'auteur des mémoires ne fait-il pas une mention honorable de l'illustre *Pallas* qu'il a personnellement connu, du savant et laborieux *Bœber* qui fut son ami, de l'élegant et loyal *Storch* qui doit être le votre, ce que j'ai peine à comprendre; du digne *Krafft*, qu'il vit si souvent chez les grands Ducs, ainsi que l'érudit Hartmann; de *Muller*, de *Bachmeister*; de *Georgi*, des productions originales de *Klinger* etc.? Mais tous ces hommes de mérite, ainsi que l'antiquaire Koehler, ne sont-ils pas allemands et de plus étrangers? Dites-moi s'il faut attribuer leur gloire et les savantes recherches de l'academie aux Russes. Comme vous êtes un si profond observateur, vous aurez été quelquefois, au printems, vous proméner au port de Pétersbourg; vous aurez remarqué, sans doute, combien de caisses de fleurs, d'arbres et d'arbrisseaux chargés de fruits, sout debarqués et étalés sur le

rivage ; ils sont achetés et deviennent l'ornement des sallons et des jardins des riches amateurs, mais il se fânent bientôt sans renaitre, et l'on ne peut les appeler des productions de la Russie.

Les mémoires avouent que les Russes, à l'aide des allemands, ont avancé les sciences naturelles et mathématiques ainsi que la géographie. On aurait dû encourager d'avantage leurs efforts. Ozeretzkowsky, Nartof, Razoumowsky se distinguent par leur zèle pour ces sciences et il est certain que Mr. de Kotzebue ne les connaitrait pas même de nom s'il n'avait pas la description de Pétersbourg par Georgi Il se trouve actuellement à Weimar dans le voisinage de trois universités célèbres et fréquentées en Allemagne ; il peut facilelent s'informer, près des savans professeurs par qui elles sont illustrées, s'ils reçoivent souvent des mémoires remarquables venant de Russie et redigés par des Russes.

Tous les médecins dans les villes, tous les chirurgiens dans les armées, tous les instituteurs particuliers et la plupart des professeurs publics, sont étrangers; il en est de même dans le département des mines, à quelques exceptions près. Est-ce là le résultat que devrait offrir un règne de trente cinq ans, durant lequel on aurait instruit, encouragé et recompensé les nationaux ? La philosophie, la morale, les sciences politiques, la jurisprudence et l'administration avec toutes les branches qui s'y rapportent n'ont pas fait un pas en Russie depuis quarante ans. L'histoire, le droit public, et la politique des états étrangers sont ignorés et même méprisés de ceux des Russes qui ne s'adonnent pas à la diplomatie, encore ne voit-on guerre un Ambassadeur et même un envoyé Russe, sans voir à sa suite des Conseillers et des Sécretaires de légation allemands. On a rassemblé les oukas, les réglemens les

journaux et les lettres de Pierre I; on a enchassé tout cela dans un récit sec et froid, sans style, sans choix, et avec toute la partialité d'une nation ignorante : voilà joint à de vieilles chroniques ce qui compose son histoire. *Lomonosow*, *Tatischew* et *Tscherébatow* sont des panégiristes et non pas des historiens. Plusieurs Russes ont, il est vrai, des manuscrits précieux; mais jusqu'ici il n'a pas été permis de publier une histoire de Russie en Russie. Celle de l'Évêque est à Pétersbourg dans les mains de tout le monde et même dans les écoles publiques. Cependant ce n'est qu'aux Russes qu'il appartient de mieux écrire l'histoire de la nation, (*) si nécessaire

(*) L'indigeste, l'incorrecte, l'inexacte et rebutante compilation du réverend Took en est une nouvelle preuve. Mais il a suffit que cette informe production fut d'un étranger et entrat dans les spéculations de quelques libraires en crédit, pour la louer dans nos journaux, au mépris de la littérature, du gout, de la vérité et du bon sens.

aux progrès des sciences et de la raison dans un état, et la seule source des leçons que puissent recevoir les Princes et le gouvernement. C'est sans doute à Alexandre Pauloïde qu'il est reservé d'accorder ces bienfaits du génie à son peuple, à lui même, et à ses successeurs.

Quand à la littérature russe proprement dite, elle n'a point flori sous le règne de Cathérine. Aucun homme du mérite de Soumorokow et de Lomonosow qui ont illustré celui d'Élisabeth, n'a paru durant cette longue époque; cela semblera plus étonnant si l'on pense que la litterature, la grammaire, et la langue Russes en sont encore à leur adolescence, à cet âge heureux de développement, qui donne l'éssor au génie et produit les chefs-d'œuvres. Cependant quelques poëtes se sont distingués, surtout dans le genre lyrique et gracieux, mais presque tous étaient inconnus ou inapréciés par l'Impératrice, qui n'aimait ni

les vers ni la musique : elle n'a paru s'intèresser à quelques poëmes d'un genre plus relevé, qui célèbraient ses trîomphes, que parce qu'elle y était toujours divinisée.

L'art dramatique est la partie de la litterature russe qui a le moins langui sous son règne. Cependant Cathérine n'allait presque jamais au théatre national si non vers la fin de sa vie, où il lui prit fantaisie d'y faire représenter quelques pièces historiques et de grands opéra de sa composition. Ce théatre national, érigé par Élisabeth, avait quelques bons acteurs. *Kniaigenin*, *Visin*, *Yefimow*, *Kopiew*, l'enrichirent de quelques pièces originales, ce qui était d'autant plus intèressant que l'on n'y avait joué jusque là que des pièces traduites du français. L'art y gagna peut-être, mais la comédie manquait son but : elle ne pouvaït corriger des mœurs et des caractères étrangers à la nation. Au reste quelques pièces

qui ont eu de la vôgue, à cause d'un intérêt de circonstances, ou de l'attrait des riches décorations, témoignent aussi peu les progrès de l'art dramatique en Russie, que celles de Mr. de Kotzebue en Allemagne, où les *Lessing*, les *Gœthe*, les *Schiller*, les *Yffland* et plusieurs autres le soutiennent. (*) L'engouement passager d'un moment ne décide point du mérite d'une production dramatique. N'a-t on pas vu déserter le *Fénélon* de Chenier pour aller à *Misanthropie et Repentir* de Kotzebue, comme jadis on désertait la *Phédre* de Racine pour courir à celle de Pradon? Mais quoique l'on se soit efforcé de naturaliser sur notre théatre cette production hétérogène en l'élaguant, en liant les scènes, en amenant les évenemens, elle est retombée dans l'oubli et effacée de nos répertoires. Son

(*) C'est comme si l'on prétendait que la foule qui coure à nos *Jocrisses*, et à nos *Cadet-Roussel*, atteste la bonté de ces pièces et le gout du public.

auteur qui vint, comme nous l'avons remarqué, piller nos spectacles, retourna en Allemagne et y fit la même fortune que ces barons-petits-maîtres qui y reportent nos modes pour les exagerer par leur mauvais gout ; mais lorsqu'il nous renvoye en France notre théatre germanisé il y parait tout aussi ridicule.

On peut assurer sans témerité que les pièces de Mr. de Kotzebue ne lui survivront point, même en Allemagne ; il a confondu tous les genres et tous les gouts ; ses pièces ne sont que des canevas et des ébauches : semblables aux opéra elles ne peuvent se soutenir qu'à la faveur des machines et des décorations.

Mais laissons Kotzebue dans les coulisses, pour remonter à Cathérine la grande et aux beaux arts. Elle envoya, il est vrai, des élèves à Rome pour s'y perfectionner, mais leurs succès furent insignifians pour la Russie. La sculpture et la

gravure obtinrent cependant quelques artistes, qu'on laissa languir daus l'oisiveté et le besoin, à leur retour. Plusieurs furent obligés de renoncer à une carrière qu'on leur avait ouverte si magnifiquement et qui les menait à la misère. Parmi les plus distingués je citerai pourtant Kaslowsky que Potemkin occupa, et que Paul fut obligé d'employer encore, lorsqu'il eut fermé hermétiquement la Russie aux arts et aux sciences. Mais à quoi bon tant d'exemples ? Pour achever la réfutation de Mr. de Kotzebue, revenons à lui même. Qu'on lise sa platte description du Palais St. Michel, qu'il nomme une masse informe et choquante, où le mauvais gout préside malgré le luxe et la magnificence. Les beaux arts sont-ils en honneur et cultivés dans un empire, où de nos jours un Prince aussi riche et aussi puissant signale son règne par une construction aussi bizarre ? Dans cet amas de tableaux, de sculptures et

d'ornemens dont ce palais est surchargé, si Kotzebue cite le travail de quelques artistes russes, c'est pour faire remarquer leur impuissance. Quoiqu'il ne soit rien moins que juge compétent dans ces matières, cela suffit pour prouver ses absurdes contradictions. D'ailleurs les statues, les tapisseries, les bronzes et les porcelaines du palais des tzars ne prouvent pas plus les progrès de la nation dans les beaux-arts que les montres et les pendules, dont le serail est décoré, ne prouvent ceux des Turcs dans la mechanique.

Nous sommes au reste fachés que Mr.

(*) Kotzebue dit à l'occasion des bibliothéques que l'on a trouvées dans les ruines d'Ablaï-Kitt : *Personne n'en a entendu parler que lui* mais le traducteur de Paris, honteux sans doute, de l'ignorance de son original dit : *Nous le savons mieux que lui*. Qu'importe ; cela ne change rien aux conclusions de ces Messieurs, le même traducteur, qui est probablement un ouvrier aux gages de *Buisson*, parle dans le même endroit du *Siège de Cathérine*

de Kotzebue n'ait jamais entendu parler d'Ablai-Kitt, (*) qu'il prend apparemment pour quelque héros dramatique.

Notre magot prit pour ce coup
Le nom d'un port, pour un nom d'homme.

Mais s'il n'a trouvé aucune ruine en passant en Kibitka sur les bords de *l'Yrtisch*, il y a en revanche apperçu » des champs entiers couverts de fleurs merveilleuses, dont chacune porte, ainsi que nos dames, une petite pelote blanche comme la neige, et un petit ridicule de réseau, lié par un ruban, qu'elles ouvrent et ferment à volonté.» Ni les Pallas, ni les Boeber, ni les Ozeretskowsky n'ont pu reconnaître cette fleur extraordinaire d'après cette description plus extraordinaire encore (page 264 I. v.) et Mr. de Kotzebue en a tiré la conclusion naturelle, que c'est une plante nouvelle dont

---

qui a duré trente cinq ans, dit-il. Quelle forteresse ce dut-être en comparaison d'Ilion que ne tint que 10 ans! Voyez, si cela en vaut la peine, cette admirable traduction. II. v. p. 13. de la prétendue réfutation.

il a enrichi la botanique, et qui devra porter son nom. *La Kotzebuana* deviendra sans doute aussi célèbre que le lotus d'Homère, car le journal de Paris a découvert de son coté, que le voyage fait par Mr. de Kotzebue. en chaise de poste de Mittau à Tobolsk, avec deux hommes dont il ignorait la langue *est un petit Odissée.*

Non loin de là, notre nouvel Ulisse a découvert encore un homme qui marchait à quatre . . . . . Ah! Président, que ne preniez vous cette allure pour brouter vos fleurs merveilleuses? Peut-être que, semblables aux roses de l'Ane d'or d'Apulée, elles vous eussent rendu à l'humanité et au sens commun.

LETTRE XIV.

Allemands à Pétersbourg. Particularité importante. Le retour du père. Mort de Potemkin et de César. Lanskoï. Les Princes. Pistor. Noms barbares. Ville et villages de toiles peintes. Placets.

Je vais, mon ami, parcourir avec vous quelques articles, seulement pour en montrer l'insignifiance et l'inanité.

Page 225. Mr. de Kotzebue parait humilié de ce que l'auteur des *Mémoires* a dit, que les Allemands, à Pétersbourg, étaient, pour la plupart, des artistes, ou d'honnêtes artisans; qu'ils mangeaient de bon appetit et qu'ils étaient polis. Mr. de Kotzebue assure au contraire, qu'ils ne mangent pas beaucoup et qu'ils ne font pas de complimens. Il mérite assurement

qu'on lui en fasse à lui même pour ce beau zèle national. Il y a, dit-il, plus de trente mille Allemands à Pétersbourg: cela est très possible. Pétersbourg est en partie une colonie allemande. Mais l'auteur des mémoires n'a parlé que des Allemands étrangers en Russie; de ceux qui viennent y chercher fortune, comme Mr. de Kotzebue.

Les deux remarques de la page 126 sont si futiles qu'on ne peut s'y arrêter. Comment un homme chargé de réfuter des mémoires remplis de faits aussi graves, a-t-il pu s'en prendre toujours à des notes, sans oser entamer le texte? En vérité ce pauvre homme se noye; il s'accroche à ce qu'il peut, et surtout à Mr. M. qu'il voudrait bien tirer à fond avec lui. Mais il est plaisant de voir Mr. de Kotzebue trouver mauvais que Mr. M. ait rectifié *dans une note de quatre lignes*, quelques erreurs sur sa personne, à l'occasion d'un

tableau de Pétersbourg, où il en est question; tandis que lui, Président, remplit autant qu'il peut, les gazettes allemandes de son individu. Tantôt il avertit l'Europe qu'il est à Berlin. Tantôt il instruit modestement le public alarmé qu'il n'ira pas à Vienne et signe de son nom ces avis importans. Dans son Année la plus remarquable il rectifie jusqu'aux erreurs qui se sont répandues sur le nombre et le produit de ses bénéfices; jusqu'à la fausse opinion qu'on a eu *dans le beau monde* du prix de sa tabatière : les feuilles publique sont annoncé qu'elle vallait 4000 roubles, dit-il, cela est faux, elle n'en vaut que deux mille. . . . Mais c'est un Alcibiade que notre Président. *Les tire-bouchons que lui a donnés sa mère*. (*) *les lavemens qu'il adminis-*

(*) „ On m'avait permis en quittant Moscou d'acheter quelques bouteilles de vin ; je choisis du bourgogne : il coutait quatre roubles la bouteille ; je me bornai à trois bouteilles, dont je ne me servais que *par principe de santé* ; j'en vidai deux à

tre à sa femme, les filles tartares qui le cajolent et qui *decouvrent Paul pour couvrir Jaques*, (*) intèressent l'univers. De grace Mr. le Président apprenez lui si vous avez un chien et si vous lui avez coupé la queue. Le public est la dessus dans une incertitude affreuse.

Allons, Mr. de Kotzebue, le frère de Mr. M. ne vous a jamais donné de tabatière, ne le flétrissez pas par vos louanges;

Tobolsk, la troisième m'accompagna à Kurgan.... aujourd'hui je l'ouvris *à l'aide d'un tire-bouchon dont ma bonne mère m'avait fait présent* A NOEL, ET DONT JE NE M'ÉTAIS PAS ENCORE SERVI. Voyez *l'Année la plus remarquable* 2 vol. p. 41. C'est un des passages importans de cet voyage qne nos journaux ont appelé un petit Odissée. Il est vrai que les traducteurs de Paris ont élagué ce passage, mais je le repéte, je traduis fidelement l'original, ou je cite la translation de Berlin, faite par Mr. de Kotzebue lui même.

(*) Expressions élégantes de Mr. de Kotzebue. page 180 du 1. v. de la même traduction.

il les apprécie, et ne les estime guères moins que vos injures.

Page 227. Le Président reproche à Mr. M. de n'avoir pas fait mention du quay de la *Moïka* construit sous le règne de Paul, mais qui ne l'était point encore lors de la publication des mémoires. Il en est de même de la maison des orphelins militaires, et cependant ces mémoires font une mention honorable de l'hopital que Paul érigea à Pawlowsky étant encore grand Duc. Nous félicitons la Russie de cet établissement et non pas Mr. de Kotzebue, car cela lui a donné l'occasion de faire un drame pitoyable: *Le retour du père.* C'est un pauvre soldat Russe fait prisonier en Italie, qui à son retour trouve ses fils élevés dans cette maison et faits officiers. Le dramaturge ignorait, ou oubliait que Paul, par un oukas avait defendu d'élever les non-nobles à ce grade. Toujours, dans ses voyages comme dans ses drames, ses

louanges sont en contradiction avec les faits, et ses caractères avec la nature.

Page 229. Il est bien singulier de voir ici Mr. de Kotzebue qui defend tout le monde, même ceux qu'on n'a point attaqués, s'indigner de ce que l'auteur des mémoires n'a point dit assez de mal de Potemkin. Nous convenons que le vuide immense laissé par la mort subite de cet homme extraordinaire qui réunissait une trentaine d'emplois importans sur sa tête, ne fut point senti dans les coulisses du théatre allemand de Réval. Mr. de Kotzebue les remplissait alors. Nous conviendrons encore que le crédit et les prétentions toujours croissantes du Prince ont pû quelquesfois indisposer Cathérine, mais il faut n'avoir vu la cour de Russie que sous le règne de Paul, et n'avoir été que le courtisan de Madame Chevalier pour prétendre que l'Impératrice ne fut pas profondément affectée de cette mort; qu'elle ne la regar-

dât pas comme un grand malheur dans les circonstances où elle se trouvait. Cependant nous laissons Mr. de Kotzebue dans le doute que Cathérine se soit évanouie trois fois, ou deux fois seulement. Le doute est le commencement de la sagesse, et il est de saison pour lui. Ce doute important me rappelle un professeur en histoire du corps de Cadets. » Oui Messieurs, s'écriait-il, les historiens rapportent que César fut percé de vingt-trois coups de poignard, au pied de la statue de Pompée. Il en est même quelques uns qui disent vingt-quatre, mais nous pouvons en douter et nous en tenir à vingt-trois ». Il avait raison ce professeur: c'est, parbleu, bien assez pour tuer un homme.

Quant aux motifs particuliers que doit avoir avoir eu l'auteur des mémoires de ménager le Prince Potemkin., qu'il n'a, cependant rien moins que flatté, Mr. de Kotzebue aurait bien dû les relever. Il ne peut attribuer ces ménagemens à la re-

connaissance, car il sait bien que Mr. M. se fait un devoir d'étouffer comme un serpent ce sentiment criminel. Ne pas dire tout le mal, et rien que le mal d'un homme qui n'est plus rien, d'un homme mort! . . . . cela parait violent à Mr. de Kotzebue; il s'y perd. Et s'il savait que Mr. M. n'a jamais approché le Prince Potemkin, cela lui semblerait plus extraordinaire encore.

Page 330. Il prétend que Lanskoï était l'homme le plus *bête de la cour*; il est vrai que vous étiez à Réval, Mr. de Kotzebue, mais cela est encore trop fort; surtout lorsque vous assurez que Catherine rougissait pour lui, toutes les fois qu'il ouvrait la bouche. Quoi! l'Impératrice Catherine, la femme la plus spirituelle, la plus instruite, elle qui avait renvoyé plusieurs de ses favoris parce qu'elle ne leur trouvait pas l'esprit assez cultivé; elle qui se faisait honneur de leur éducation, eut

aimé jusq'à la mort celui qui était précisément le plus ignorant ! Elle l'eut pleuré pendant un an et lui eut ensuite érigé un mausolée superbe, où elle allait pleurer encore ! En vérité, Président, vous voulez mystifier vos lecteurs.

Les artistes que Lanskoï a protégés et tirés de la misère, le corps des Cadets d'artillerie qui lui dut sa restauration ; la bibliothèque qu'il laissa à l'Impératrice et qui devint celle du grand Duc Alexandre, (*) le choix qu'il fit de Laharpe pour précepteur de ce jeune Prince, mille autres faits attestent encore les qualités de ce favori : elles semblent même inhérentes à quelques uns de ses parens, distingués par leur esprit.

Page 339. Mr. de Kotzebue tance l'auteur des mémoires à cause de son indécision sur la prééminence des Princes

(*) Quelques uns de ces livres conservent des notes marginales qu'on m'a assuré être de la main de Lanskoï.

de *l'Empire d'Allemagne*, *sur ceux de l'Empire de Russie*, et il finit par conclure en mauvais allemand, comme l'auteur des mémoires avait conclu en assez bon français, en disant presque mot à mot, comme lui : je ne décide point entre ces deux dignités.

Il reproche plus bas à son antagoniste d'avoir nommé le *général Pistor*, chargé d'enlever le digne Camar, nonce à la dernière diète de Pologne, au milieu de la séance, *satellité russe*. Il assure que c'est un brave général. On n'en doute pas ; il ne s'agit pas de sa bravoure, mais des ordres tyraniques et odieux dont il fut l'exécuteur.

Le Président se fâche très sérieusement de ce que Mr. M^{r}. trouve barbares les noms de *Kretschetnikow* et *Kakowsky*, spoliateurs de la malheureuse Pologne, parce que, dit-il, le nom de *Kosciusko*, son defenseur, n'est gueres plus sonore. Eh bien ! voilà

enfin une raison, Président; c'est, je crois, la première que vous donnez, aussi a-t-elle toute la grace de la nouveauté, mais si c'est un crime à un français de trouver quelquefois les noms russes un peu durs, dites-moi, vous qui êtes allemand, vous qui vous nommez *von Kotzebue*, quel droit avez vous de les trouver barbares? En parlant de votre conducteur en Siberie, dont vous faites un si joli portrait, vous nous dites. » Il se nommait *Schekatichin*, qu'on me permette d'écrire *ce nom barbare* pour la dernière fois et de le désigner desormais par son titre. » Ah Mr. *Von Kotzebue*, (*) il avait d'aussi bonnes raisons pour vous nommer Président que vous pour le nommer Conseiller.

Page 232 Aucun écrivain n'a autant ravalé Cathérine qu'on essaye ici de le faire. Quelle crédulité puérile, quel rôle pitoyable fait il jouer à cette Im-

(*) Ce beau nom se prononce *Kot-tzé-bouë*.

pératrice dans son voyage en Tauride ! Quoi, la protectrice des arts, celle qu'on vient de nous peindre comme leur ayant consacré son règne, aurait pris *des toiles, et des planches peintes, des deux cotés tout le long de sa route*, pour des *villes et des villages florissans et populeux*. Elle eut été la dupe d'un stratagème si grossier ! L'Empereur Joseph II. et le roi de Pologne, tant d'illustres voyageurs qui l'accompagnaient y eussent été trompés comme elle ! Les Ministres étrangers, entre autre le C. Ségur, aussi familiarisé alors avec les décorations de *l'hermitage* qu'il l'a été depuis avec celles du *Vaudeville* seraient tombés dans la même erreur ! (*) Les puissans ennemis de Potemkin dont l'Impératrice

(*) Il le faut bien, puisqu'il s'est affiché dans les papiers de Paris, le panégiriste des inepties de Kotzebue. A quoi nous ravalent quelquefois les anciennes liaisons de coulisses, et les grosses finesses diplomatiques !

était environnée, n'aurait pas profité de l'occasion pour précipiter un homme qui, au dire de Mr. de Kotzebue lui même, était à charge à sa souveraine! Ah! Président, vous voilà de nouveau directeur de spectacles. C'est en cette qualité qu'il vous est permis de croire à l'effet prodigieux de ces cloisons peintes, puisque vous même avez fondé tous vos succès sur celui des décorations théatrales.

On veut bien croire que Potemkin ait fait peindre quelques façades (*) et rassemblé quelques troupeaux le long du chemin; il pouvait même comme on l'assure, y avoir fait transporter de véritables villages. Cela se pratique souvent en Russie, où les maisons de bois sont portatives, pour ainsi dire; où

(*) Un village brula sur la route de Cathérine, quelques jours avant son passage; pour lui en dérober le triste aspect, on se hâta d'enlever les debris de l'incendie, et de peindre les façades des maisons detruites. Ce fait a donné lieu à ces exagérations.

le moindre seigneur a, comme vous en convenez, le droit de transférer ses paysans et leurs cabânes, là où il lui plait.

Le plaisant de tout cela est, que Mr. de Kotzebue répète ces balivernes pour confondre l'auteur des mémoires. Cet audacieux avait osé dire que jamais le Prince Potemkin n'avait fait à sa souveraine une galanterie semblable à celle du Duc de la Feuillade qui érigea une statue à Louis XIV. Mais on lui cite une décoration de planches et de toiles peintes faite dans l'intention d'en imposer à l'Impératrice, comme un monument plus galant et plus glorieux que la construction de la place *des Victoires*. Ah! vous êtes Directeur de spectacle Mr. de Kotzebue! Et vous pensez comme Mr Dimanche. Falconet n'est pas de votre avis.

Les pages de 333 à 337 ne prouvent autre chose sinon que Mr. de Kotzebue s'est trouvé dans l'antichambre, au moment où l'on apportait des placets à l'Empereur;

car enfin que veut-il dire ? Qu'ün Empereur ne peut lire toutes les pétitions qu'on lui présente ? Voilà certes une grande découverte ! Il est vrai que Frédéric second les lisait et répondait à toutes les lettres qu'on lui adressait directement, mais la marche de son gouvernement et de son administration était simple et régulière ; les cas où l'on avait à recourir au Roi étaient rares et déterminés. Il n'en est pas encore de même en Russie. D'ailleurs on ne peut exiger d'un homme ordinaire une qualité qui distinguait le grand Frédéric. Combien de petits Princes, de petits Ministres, de petits Conseillers et même de petits Commis, qui sont trop accablés de leur travail pour avoir aujourd'hui, le tems d'être, au moins, honêtes et polis, en repondant aux lettres qu'ils reçoivent !

LETTRE XV.

Fripons en France comme en Russie. Prison d'Ywan. Inspection des canaux par Mr. le Président de Kotzebue. Bassesse insigne du même. Les PROTECTIONS. *L'Astre du nord. La Sybille. Le Panégiriste jugé.*

Vous vous serez apperçu, mon ami, que l'auteur de *l'Année la plus mémorable* a parsemé son ouvrage, et surtout sa critique des mémoires de plusieurs sarcasmes, lancés contre la nation française et ses gouvernans. Les traducteurs de la traduction de Paris (*) les ont jugés sotte-

(*) Il est évident que les ouvriers traducteurs de Mr. Buisson ne savent pas l'allemand et qu'ils n'ont point consulté l'original. En voulant corriger cette traduction de Berlin, ils la gâtent quelques-

ment assez importans pour les supprimer ou les alterer: (*) je ne parlerai que de

---

fois, et disent souvent précisement le contraire de ce qu'à dit Mr. de Kotzebue ; en voici une preuve assez frappante. Il est dit : Si l'Empereur eut été vindicatif et rancunier, les annales de l'histoire, auraient à entretenir la postérité d'un horrible attentat de moins. C'est le véritable sens de l'original qui donne à entendre que Paul I n'eut point été assassiné, s'il eut sacrifié les personnes dont il avait à se plaindre et à se méfier. Les traducteurs dénaturant cette pensée disent. „Si l'Empereur eut été vindicatif, les annales de l'histoire en citeraient un exemple effrayant, pour asservir le jugement de la postérité." Qu'importe, tout cela est admiré dans nos journaux.

(*) Tet est, entre autre, le passage où il assure qu'une certaine Madame Bonœil, marchande de fleurs et de rubans, était l'agente secrette qu'entretenait Bonaparte auprès de Paul I. Le premier Consul de la République française sait employer d'autres agens que les marchandes de modes. Huit mille prisonniers Russes, qu'il renvoya sans rançon, furent ses négociateurs.

ceux qui ont un rapport directe à la critique.

Page 338, Mr. M., à qui l'on reproche partout son affection pour la France, est raillé très spirituellement d'avoir donné à entendre dans une note qu'il y avait aussi des frippons et des spoliateurs dans la République, Mr. de Kotzebue trouve qu'après cet aveu, il est très inconvenant de ne pas retracter ce qu'on a dit de ceux de l'empire de Russie. C'est puissamment raisonner! Mais Mr. M. fera mieux; il rétablira ici la note comme elle devrait être, pour prouver son impartialité:

» J'ai vu en Russie gaspiller indignement le bien de l'état et l'employé s'approprier une partie des deniers dont il était depositaire : j'ai vu l'ineptie diriger et l'ignorance endoctriner : j'ai vû les coupables enrichis braver et ridiculiser les lois, tandis que les innocens leur servaient de victimes expiatoires. Tout cela m'avait

profondement navré : j'avais peint avec force ces vices et ces abus que j'attribuais exclusivement à la barbarie et au despotisme ; javais cité des faits pour les rendre à jamais odieux. Je revois ma patrie, affranchie et régénérée, et j'efface la plupart de mes remarques ; elles n'offriraient rien de nouveau, rien de surprenant aux français ; et j'aurais peut-être la honte de voir qu'ils n'en sont point indignés comme moi. . . . »

Cette note écrite en l'an 7 est plus forte que ce qu'éxige Mr. de Kotzebue ; mais Mr. M. n'ayant jamais conclu qu'il n'y avait pas de mauvais citoyens en France, puisqu'il y avait de mauvais sujets en Russie, pourquoi devrait-il conclure aujourd'hui qu'il n'y a pas de frippons en Russie, puisqu'il y en a en France ?

Dans la même page, l'auteur s'arrête à des minuties, pour tout mutiler et tout confondre. Mr. M., dit-il, *décrit seulement*

sur oui-dire la prison du malheureux Ivan. Il n'y a pas un mot de cette description dans les mémoires. Leur auteur, voulant appeler l'attention sur le jeune et déplorable Prince, dit simplement : » Pierre III. et sa suite *le trouvèrent dans un cachot dont la fenêtre, cachée par un tas de bois, laissait à peine entrer un demi jour.* Cette peinture parait affreuse à Mr. de Kotzebue. Il prétend avoir visité le même cachot 20 ans après, *en propre personne.* » Je l'ai, dit-il, *trouvé triste et lugubre*, mais cependant *ni aussi triste, ni aussi lugubre* que le peint Mr. M. Il y avait une grande fenêtre. Il est est vrai que *le mur de la cour qui la masquait interceptait la vue du ciel.* » Je demande laquelle de ces deux descriptions est la moins affreuse. . . . . *Et c'est là une réfutation ?*

Le Baron Unger-Sternberg était, comme on le sait, Aide-de-camp de Pierre III ; il accompagna l'Empereur qui le laissa

quelques jours auprès du jeune Prince. Il savait sûrement mieux comment était la prison que Mr. de Kotzebue 20 ans après. Dans cet espace de tems, on peut avoir brulé le bois, ou élevé le mur. Il me semble d'ailleurs qu'un cachot *où l'on ne voit pas le ciel*, est tout aussi lugubre que celui *où n'entre qu'un demi-jour*. Tout ce ce que racontent les mémoires à ce sujet est sorti de la bouche de cet homme respectable. Il est mort il y a quelques années, général en chef et aide-de-camp-général de Paul I.; il fut du petit nombre de ceux qui après la disgrace de Mr. M. continuèrent à voir sa malheureuse épouse, comme son parent et comme ami de son mari; ce fut même par son moyen qu'elle obtint un passeport pour le suivre. Mais pourquoi réfuter des platitudes? On voit d'ailleurs que le Président n'a voulu attaquer ce passage que pour avoir occasion de parler encore de sa chère personne. Il faut bien que l'Europe sache

qu'il a été en personne à Schlusselbourg.
» J'y ai été MOI MÊME, dit-il, lorsqu'en 1782 je parcourus le canal jusqu'à l'embouchure du Ladoga, avec le général Baur.» Ne dirait-on pas qu'il était nommé avec ce célèbre ingénieur pour faire l'inspection des travaux? Et ses expressions ne sont-elles pas arrangées avec plus d'intention que celles sur lesquelles il a fait un commentaire si ridicule page 351?

Monsieur de Kotzebue se montre (page 340) dans le jour le plus noir, et dans toute sa bassesse. Nous croirons volontiers qu'il a trouvé au dessous de lui de mendier des graces ou des secours pour des malheureux. S'il mendie c'est pour lui, même encore a t-il à se reprocher d'en avoir une fois manqué l'occasion. (*) En ce moment

(*) Il se fait un grand merite de n'avoir pas profité d'une entrevue qu'il eut avec l'Empereur, pour lui demander de nouvelles graces. Il semblait s'y attendre, dit-il, et son regard plein

même sa plume venale se propose bien autre chose que d'obtenir quelques cent roubles pour un indigent, ou une petite place pour un infortuné. Mais il a sans doute été dans le cas de s'incliner souvent, et profondement, devant ces *hommes obscurs* qu'il reproche si vilement à Mr. M. d'avoir secouru ; car quelques uns étaient généraux et environnaient l'Empereur. L'épouse de l'Amiral Ribas, dame de 60 ans, était-elle donc une maîtresse de Paul I.? Était ce un crime de lui écrire en faveur d'un jeune français orphelin. Si même cette lettre eut été adressée à Mlle. Nélidoff, le noble motif de Mr. M. ne l'eut-il pas excusé

d'une amicale bonté semblait m'y encourager, mais ma délicatesse se révolta contre mes desirs. J'y ai perdu sans doute, mais j'espère ne pas m'en repentir. » — Que penser d'un homme comblé de biens, qui croit ne pouvoir approcher un Prince que pour lui demander? On s'étonne après cela que les souverains ne soient pas d'un accès plus difficile encore!

de cettedémarche qui devenait une bonne action? C'est un histrion, qui se vante éffrontément d'avoir été dans les bonnes graces et même admis à la table, de la maîtresse d'un affranchi, d'un valet de chambre, dont il briguait la protection pour obtenir un bénefice; c'est dis-je ce vil histrion, qui fait un crime à un honnête homme, d'avoir cherché à intèresser la sensibilité d'une femme respectable pour un orphelin. Je conjure le lecteur au nom de l'honneur, de la vérité et du malheur outragés, de lire la page 243 des mémoires, et celle 340 de Kotzebue . . . (*) Il sera saisi d'indignation.

Quant au mot *protection*, relevé par Mr. de Kotzebue, il prouve que l'auteur des mémoires s'exprime, en parlant de lui même, avec la modestie qui lui convient

(*) L'original, ou la traduction de Berlin „ Car celle de Paris a retranché l'article, qui a paru sans doute d'une trop odieuse mauvaise foi.

et que son critique ne sait pas le français. Lorsque l'on dit *mes protections*, cela veut dire *mes protecteurs* et non *ma protection*. On a lieu de s'étonner qu'un homme qui composait des opéra français, sur musique donnée, ne sache pas cela.

Si (page 341) le censeur eut rapporté la strophe entière qu'il cite comme un exemple de flagornerie, il nous eut dispensé de répondre à ses basses inculpations; cette pièce, que Mr. de Kotzebue n'a jamais lue et qui remporta le second prix proposé, contenait, ainsi que les mémoires, des louanges, et grandes et méritées, mais aussi une critique sévère et hardie qui n'était pas moins juste. Tous ceux qui auront observé Cathérine, auront sans doute remarqué, dans ce caractère extraordinaire, deux personnages bien distincts. L'un est la femme aimable, spirituelle, indulgente, bonne et éclairée, charmant sa cour, et enchantant l'Europe. L'autre,

l'Impératrice ambitieuse, politique, violente, et quelquesfois cruelle, opprimant ses faibles voisins; ensanglantant son trône et épouvantant le monde.

Ainsi, c'est fort bêtement que Mr. de Kotzebue trouve contradictoire d'appeler en vers, Cathérine, l'astre du nord, et de la nommer, en prose, *vieille furie*, ou *vieille sibyle*. Cette souveraine essayant de donner des lois à son empire, polissant les Russes, triomphant de ses ennemis, recompensant le mérite, encourageant les sciences et la philosophie, appelant les talens, secourant les malheureux et donnant un sublime exemple aux rois, ne peut-elle sans bassesse être appelée, dans un ode, *l'astre du nord*? (*) Mais un astre même a des

(*) Un Ambassadeur de France, qui admire Mr. de Kotzebue et que celui-ci doit par conséquent admirer aussi, avait donné bien auparavant la même épithète à Cathérine, dans ces vers gravés sous son portrait :

taches et elles sont quelquefois couleur de sang.

Cathérine, souillée de celui de Pierre et d'Ivan, ordonnant les massacres de Prague et d'Ismaïl, spoliant la Pologne et du sein de sa cour et des bras de ses favoris allumant partout le flambeau de la guerre, ne peut-elle pas, ne doit-elle pas être appelée une vieille sibyle; faut-il donc peindre tout en beau, ou tout en laid; ne dire que du bien, ou ne dire que du mal; faire un portrait tout blanc ou tout noir, pour contenter Mr. de Kotzebue? Malheur à ses lecteurs s'il lui prend envie d'écrire l'histoire. Ses personnages historiques ressembleront à ceux de ses drames; ils seront aussi louches, aussi fades,

---

Regardez, vers le nord, l'astre qui nous attire :
Femme aimable, grand-homme etc. etc. etc.

Je n'achève pas; il y aurait plus de métamorphoses en trois ou quatre vers, que l'auteur des mémoires ne s'en est permis en deux volumes en passant de la poësie à la prose.

aussi affectés, aussi vains, qu'il s'est peint lui même dans son année mémorable. En attendant je me contenterai de lui citer ce qu'écrit un homme d'esprit et de mérite à l'auteur des mémoires ;

» Je vous déclare que Kotzebue est jugé sans retour pour son dernier ouvrage : *c'est l'excès de la bassesse.* L'on méprise et l'on abhorre, d'après lui, l'homme dont il fait l'apologie ; tandis que lorsqu'on vous a lu, l'on estime la grande Catherine dont vous avez fait le procès historique. »

LETTRE XVII.

Marie et Alexandre.

Nous arrivons à un article qui a dû toucher vivement Mr. M. Il y est question d'une Princesse qu'il honore, de l'Impératrice mère, Marie de Wurtemberg.

C'est ici (page 342) que Mr. de Kotzebue, semblable au serpent, rampe et se replie, en tous sens, pour blesser. Chacun a lu avec plaisir dans les mémoires le portrait de cette respectable Princesse, mais le reptile malfaisant le souille de son venin qu'il s'efforce d'étendre, comme un vernis perfide, sur cet intéressant tableau.

Comblé des bienfaits de Paul sans les avoir mérité, Mr. de Kotzebue s'est cru

obligé de louer beaucoup ce Prince, pour lui témoigner sa reconnaissance; mais comme il s'en est mal acquité! En citant des traits révoltans de son bienfaiteur, il lui donne des épithètes flatteuses qui paraissent autant de derisions; il n'en a su dire que le bien que lui même en avait reçu. Il a fait un portrait hideux, puis il l'a couvert d'un voile couleur de rose et transparent.

Supposant aux autres les mêmes motifs que ceux qui l'animent: il a cru que Mr. M. ne parlait avantageusement de l'Impératrice Marie que parce qu'elle était sa bienfaitrice. Voici un raisonnement évident pour un petit esprit, pour une ame vulgaire: un tel m'a fait du bien, il n'en faut dire que du bien; un tel m'a fait du mal il n'en faut dire que du mal: c'est la logique du plat égoïsme. Il trouve le portrait de Marie dans les mémoires *beau et vrai*, (on conviendra que les pinceaux de Mr.

de Kotzebue sont incapables d'en tracer un pareil) mais il ajoute : *L'auteur comme s'il se repentait d'avoir dit du bien, accuse l'Impératrice d'obcurcir ses belles qualités par la vanité etc. etc.*

Mais Président. pensez-vous donc que cette excellente Princesse se croie aussi parfaite elle même que vous croyez l'être? que c'est un ange, une divinité, sans le moindre petit défaut? Dire qu'une Impératrice de Russie belle, et jeune encore, a un peu de vanité; voila une terrible chose. Vous savez bien, Président, que l'on a souvent de la vanité et même un sot orgueil avec bien moins de raison d'en avoir, N'est-ce donc qu'en donnant de fades épithètes que vous savez peindre? N'a-t-on pu, sans profanation, jeter sur un tableau, peut-être trop brillant, une ombre legère et fugitive? — L'azur du ciel même s'anime et s'embellit par l'accident d'un nuage passager. Et vous croyez que Mr. M. n'a pu

laisser celui-là sans étouffer sa reconnaissance? Ah! vous n'êtes pas peintre; vous n'êtes que Président. Mais apprenez, en cette qualité, qu'il ne peut être ici question ni de reconnaissance, ni d'ingratitude, et que la plume calomniatrice de Bart au front dairain peut seule en accuser Mr. M.

L'Impératrice mère a honoré quelquefois celui-ci de commissions de confiance, mais elle n'a point été sa bienfaitrice dans le sens que l'entend Mr. de Kotzebue. Il en eut convaincu son lecteur, en citant juste la note, dont il omet perfidemment l'essentiel; elle commence ainsi:

» Ce que je dis de cette Princesse, est un hommage à la vérité: *elle sait bien, et je sens mieux encore que ce n'en peut-être un à la reconnaissance.* (*) Si Mr. de

(*)Comme cela paraissait trop contradictoire avec les inculpations de Mr. de Kotzebue, ses traducteurs de Paris ont dit, en citant une contrefaçon

Kotzebue eut été capable de saisir lui même le sens profond et délicat de cette phrase, il ne l'eut point été d'accuser l'auteur des mémoires d'ingratitude.

Mr. M. se fait un honneur de consacrer ici sa reconnaissance, bien moins pour l'Impératrice mère, trop intimidée par l'Empereur, pour avoir pu donner à une famille éplorée des marques d'intéret dignes de ce beau sentiment, que pour son auguste mère feu la Duchesse de Würtemberg, née Princesse de Prusse. C'est à elle que cet hommage est dû tout entier. Elle fut de tous tems la bienfaitrice de la famille de Mr. M. Elle écrivit même plusieurs fois à l'Impératrice sa fille à son sujet. Il en a vu des réponses qui attestent ce bienfait; l'une surtout, où il est dit:

---

des mémoires: „ *Ce que j'avance est un hommage à la vérité, et peut-être à la reconnaissance.* „ En se permettant de pareilles faussetés, on se met à l'aise, pour réfuter et pour traduire.

» *Je ne puis rien faire pour M: L'empereur est tellement irrité contre lui, que je n'ose plus lui en parler; mais ni moi ni mon fils n'abandonnerons sa famille etc.*
Telles étaient les intentions de cette Princesse, mais elle n'a pu les exécuter, et tandis qu'elle donnait ces assurances à sa respectable mère, Mr. de Nicolaï son secrétaire, et se disant son interpréte, outrageait dans l'épouse de Mr. M. le malheur et la confiance.

Pardonnez ce détail, mon digne ami; l'indiscrètion de Mr. de Kotzebue le rendait necessaire. Je devais cette explication à mon respect pour Marie; je la devais à moi même, accusé publiquement d'ingratitude. S. M. l'Imperatrice mêre, m'eut-elle d'ailleurs comblé de bienfaits, je saurais trop l'honorer pour la louer sottement; je laisse aux chinois, et à Mr. de Kotzebue le soin de faire des peintures sans ombres. Mais ce sensible Kotzebue, qui veut-

être si tendre et si romanesque aurait dû se souvenir que Saint Preux s'indigne contre un peintre aussi mal-a-droit, qui avait négligé de copier une petite tache dans le portrait de Julie.

Voici une autre querelle non moins indiscrette. Tous les papiers publics ont copié et répété celui qu'ont fait les mémoires du jeune Empereur. On peut dire que c'est là qu'on prit d'abord d'Alexandre Pauloïde cette idée qu'il a si bien justifié depuis. Nous avons démontré que Mr. M. l'approcha dès l'enfance, et avait eu l'occasion de l'observer. Le portrait serait trop flatteur s'il n'était pas vrai, et serait indigne de l'original s'il n'était que flatteur. Mais il y a dans un coin du tableau une teinte obscure qui en révèle la sincérité, et Mr. de Kotzebue n'a vu que ce petit coin. Il apelle à grands cris l'indignation sur une ombre fugitive dans

l'auteur des mémoires. Celui de lui *dire la Vérite*. Si cet article excitait jamais l'attention la plus legère d'Alexander I., s'il se disait en le lisant un jour: *On verra qu'il se trompe*! le but le plus sacré qu'un écrivain puisse se proposer serait atteint. Déja le jeune Empereur, a justifié toutes les esperances de l'auteur. Puisse-t-il continuer à dementir ses craintes! Un Prince n'est point un Dieu; peut-il jamais etre trop mis en garde contre les courtisans et contre lui même? Ne faut-il pas ètre le plus grossier flagorneur, pour s'imaginer que donner à un Prince les qualités et les défauts du divin Télémaque, dont le caractere idéal fut l'empreinte de l'ame de Fenelon, ce ne soit pas le peìndre d'une manière assez flatteuse?

Mr. de Kotzebue insinue faussement dans le commencement que Mr. M. s'est vanté d'avoir été dans les bonnes graces du jeune Prince. Il lui a été trop peu de tems

attaché pour avoir pu les mériter, mais si ce Prince pense encore à lui, ce ne peut être qu'avec l'estime due à un honnête homme, qui eut ambitionné de s'en rendre digne, et qui fera toujours des vœux pour sa gloire, et le bonheur de son Empire.

J'espère, mon ami, que vous serez content de cette lettre: J'y parle d'Alexandre et de Marie; vous partagez à leur égard mes sentimens et l'opinion de l'Europe entière.

LETTRE XVII.

Le Comte Nicolas Soltykow. Devoirs et services d'un Gouverneur. Comparaisons. Recompense. Les Officiers aux gardes.

L'AUTEUR de Bart au front d'airain, ne pouvant trouver prise, en attaquant celui des mémoires sur ses mœurs et sur ses actions, à taché de le frapper encore à l'endroit faible et sensible. Il s'est efforcé de représenter Mr. M. comme ayant calomnié les personnes qu'il respecte, parce qu'il ne les a pas louées plattement; on voudrait maintenant insinuer aux lecteurs que c'est un ingrat, qui se déchaine contre ses bienfaiteurs, ou qui refuse d'en dire le bien qu'il en sait par une méchanceté atroce.

Mr. M., dit-il page 343, n'a pu étouf-

fer sa reconnaissance pour le comte Nicolas Soltykow, puisqu'il n'en dit rien. Cette remarque mal adroite et maligne renferme deux erreurs; que l'auteur des mémoires devait beaucoup de reconnaissance au comte Soltykow, et qu'il n'avait que du mal à en dire: il suffit à Mr. M. de savoir que le comte Soltykow et surtout ses dignes fils ne partagent pas la première. Il a scrupuleusement rempli envers eux les devoirs que des rélations chères et respectées, qu'une amitié sincère lui prescrivait. Quant à la seconde, ceux qui connaissent le comte Nicolas Soltykow savent que ses mœurs, sa probité, la rectitude de son esprit et son zèle pour sa patrie sont des qualités rares qui le distinguent; peu de grands Seigneurs Russes sont moins fastueux, et aucun ministre n'a moins abusé de son crédit. S'il n'eut été asservi par quelques préjugés et surtout par des entraves domestiques, son ministère eut encore illustré le

règne de Cathérine. Il emportera cependant la gloire d'avoir puissamment contribué au bonheur de la Russie. C'est à lui que fut confié l'enfance d'Alexandre I.

Mais il importe à Mr. M. de se laver du crime d'ingratitude qu'on ose lui reprocher encore. Avant de descendre à quelques explications nécessaires, on fera une question à Mr. de Kotzebüe.

Dites, Mr. le Président, quand vous éclairez l'Allemagne du flambeau de votre génie, ou quand vous enchantez le public sur ses théâtres, êtes vous assez modeste pour penser que c'est vous qui devez de la reconnaissance ?

Une comparaison plus simple. Quand vous cédez à un libraire le fruit de votre travail; quand vous lui vendez les fleurs de votre esprit et plus souvent de l'esprit des autres: pensez vous humblement être l'obligé du libraire dont vous recevez quel-

ques miserables ducats en échange d'une production sublime ?

Descendons encore, et tachons d'arriver sans chute du génie de Mr. de Kotzebue aux services qu'a pu rendre Mr. M. Pour resoudre la question adressons nous à l'honnête lecteur. L'homme qui consacre plusieurs années consécutives de sa vie à remplir pour un autre les devoirs de père et d'instituteur ; celui qui s'étudie à inspirer à de jeunes gens dont le cœur et l'esprit lui sont confiés, des sentimens généreux, le gout des sciences, l'amour de la vérité, le désir de la gloire et par dessus tout les sentimens de justice et d'humanité, si nécessaires à leur bonheur et à celui de tant de milliers d'hommes qui doivent leur être subordonnés un jour : celui qui pendant huit ans ne s'instruisit que pour les instruire, et qui toujours dans leur société intime, ne leur donna que des leçons d'honneur et des exemples de modération, par sa con-

duite et par ses discours; cet homme ne s'est-il pas acquitté envers le père qui lui a confié ce dépôt précieux? Quant aux fils ce serait leur faire une injure de proposer cette question.

Voici en deux mots les rélations qu'a eu Mr. M. avec le comte Soltykow. Il fut comme on l'a vu, tiré du corps des Cadets pour être son aide-de-camp, son secrétaire, et le mentor de ses fils. Répugnant a tout engagement domestique et à l'envie de tirer un avantage lucratif de ce triple emploi (*) chez un

---

(*) L'homme, qui en sut tirer un véritable parti, fut comme je me le rappelle un tapissier de la cour. Ce trait mérite d'être cité pour montrer, comment l'on gaspillait. Mr. M. ayant long-tems demandé qu'on lui meublat sa chambre du palais, comme c'était l'usage, s'en plaignit enfin au comte, celui-ci en parla au Président de la commission des meubles qui soutint avoir fait donner les choses nécessaires d'après la liste du tapissier; on produisit cette liste qui portait un ameublemet pour la chambre de l'aide-de-camp, un pour celle du secrétaire

Ministre très riche et très puissant, Mr. M., encore fort jeune et trop désintéressé, se contenta de demander les mêmes appointemens qu'il avait au corps d'artillerie, comme officier, et où son traitement était double à cause des leçons qu'il donnait aux Cadets; mais il reçut la promesse que le comte userait de son crédit et de son influence pour le placer ensuite avantageusement auprès du grand Duc Alexandre. Il a pendant huit ans, rempli les mêmes fonctions, avec le même zèle, le même traitement, soutenu seulement par les mêmes espérances. Il reçut plusieurs fois du Ministre des preuves de confiance, mais il ne sollicita jamais ni grace ni avancement ni augmentation, quoiqu'il se trouva à la source des faveurs et qu'il vit ses anciens camarades du corps

---

et un pour celle du gouverneur. C'était la même chambre et le même personnage; et il n'avait pas même reçu l'un de ces ameublemens.

d'artillerie le dévancer en grade. Le comte Soltykow avait le défaut de ne rien accorder qu'à l'obsession et à l'importunité ; Mr. M., celui de ne vouloir rien leur devoir. Il jouissait de l'amitié, de la reconnaissance de ses élèves : leur esprit supérieur et précoce les avait bientôt mis au niveau de leur gouverneur qui ne fut plus que leur ami. Les circonstances ayant peu à-peu changé, il se trouva que le Ministre n'avait plus besoin de lui et que lui avait encore tout à attendre du Ministre. Mais il se confiait dans ses promesses et sa probité. Les services réels ne sont jamais oubliés tout-à-fait, même chez les grands. Le mérite des jeunes comtes était trop brillant, pour ne pas réfléchir un peu sur leur cidevant gouverneur. Il fut avancé ; on saisit l'occasion de le produire, en lui donnant quelques commissions importantes, et le comte crut s'acquitter enfin en le plaçant auprès du grand

Duc lors du mariage de ce Prince. Nous avons vu quelle en fut la suite, et nous demandons aujourd'hui où sont les bienfaits dont Mr. M. a été comblé?

Il resulte de ces détails qu'il n'a eu pour des services longs, génans et assidus que les bonnes et tardives intentions du Ministre; qu'il a finalement perdu les belles années qu'il lui consacra, à moins qu'il ne regarde comme la plus douce compensation le plaisir d'avoir fait son devoir, et la satisfaction d'avoir aidé heureusement au dévéloppement des qualités morales de deux hommes de mérite.

Cette simple narration que l'on devait à l'estime publique, suffira pour flétrir du mépris des lecteurs honnêtes, les intentions doublement perfides de Mr. de Kotzebüe. On le ferait rougir de s'immiscer dans des relations domestiques, que l'auteur des mémoires a respectées, et qu'il veut envain le forcer à réveler pour se défendre; mais

Mr. M. rend trop de justice au comte Soltykow, il est encore trop attaché à ses fils, pour se croire au dessus des considérations qui retiendront toujours sa plume.

Pour répondre à la page 345, nous dirons que les mesures de Paul envers les gardes sont des faits racontés : mais Mr. de Kotzebue souille et corrompt tout ce qu'il touche. Il est vrai que la conduite de l'Empereur est considerée comme brusque et impolitique. Sa mort l'a trop prouvé. Il eut été facile de rayer de la liste des gardes quelques milliers d'enfans, qui n'en faisaient pas partie essentielle, sans humilier cet ancien et respectable corps. Mais le vaniteux Président ne s'arrête ici, que pour nous apprendre, que *son fils aussi* a été inscrit dans les gardes. Il veut dire apparemment l'un des fils de sa femme ; nous avons vu qu'elle était mère de trois enfans lorsqu'il l'épousa ; à l'égard de ses enfans, comme à l'égard de ses livres,

Mr. le Président est l'un des plus ardens pères putatifs que l'on connaisse.

Au reste ce n'est point des coulisses du théatre de Réval, qu'il a pu assez observer les officiers aux gardes, pour assurer que tous ménaient une vie oisive et scandaleuse. Il est plaisant qu'il fasse un crime à ces jeunes militaires, la plupart riches et bien élevés, d'avoir *donné le ton aux spectacles*: Je crains bien qu'ils n'aient sifflé quelquefois les chef-d'œuvres de notre dramaturge, et ne se soient ainsi attiré son courroux.

LETTRE XVIII.

Mr. de Rastoptschin. Procès immortel. Le portrait de Kotzebue pendant de celui d'Alexandre. Chanson. Fable. Nicolaï.

Je passerai, mon ami, l'article concernant *Rastoptschin*, Mr. de Kotzebue semble faché que l'auteur des mémoires ait accordé à ce Ministre de l'esprit et de la capacité; il raconte sa disgrace pour faire le pendant de sa faveur, et profite de cette occasion pour donner le coup de pied de l'âne d'un coté et trainer la queue du renard de l'autre. Si comme il le prétend, Mr. de Rastoptschin est un monstre, s'il a commis, envers le comte Panin, la perfidie dont il est accusé, comment peut-on louer l'Empereur d'avoir puni une semblable faus-

seté par une simple démission. Le Ministre qui en eut été convaincu l'eut sans doute été facilement des crimes les plus graves. Mr. de Kotzebue qui a été Président, et qui est encore assesseur de collège titulaire, à de singulières notions de la justice distributive. Je ne m'étonne plus qu'il regarde un pays où un procès contre des orphelines dure depuis 20 ans et plus (*) comme ayant les meilleurs lois et les meilleurs juges possibles.

La page 351 fournit un de ces traits jésuitiques familiers à notre auteur. L'on

(*) C'est le cas du procès entre les héritiers de la fameuse Duchesse de Kingston, qui avait acheté des terres en Russie, et les Baronnes de Rosen; les héritiers étant en possession, et ayant cause gagnée aussi long-tems qu'elle n'est point jugée, ont quelquefois, pour un incident, cité un témoin en Siberie; un an après arrive la nouvelle, qu'on ne l'y a pas trouvé, mais qu'il est en Crimée; on le cite encore, les années s'écoulent, et sans l'intervention du monarque le procès s'éternise.

a vu que Mr. M. ne fut placé auprès du grand Duc qu'après le mariage de ce Prince qui n'avait plus alors besoin de précepteur. L'auteur prétendu des mémoires n'a donc pu succéder au Colonel Laharpe, et il n'en dit pas le mot. Laharpe et M. furent amis, et le sont encore, à moins que maître Kotzebue n'ait par ses hommages changé l'aigle en corbeau. Comment donc, Président, vous qui venez de faire graver, dans votre ouvrage, votre portrait à coté de celui d'Alexandre I. comme le seul pendant qui lui convienne, vous trouvez mauvais que le nom de Masson se trouve associé à celui de Laharpe! Apprenez pour votre honte, qu'au moment ou M. publiait ces témoignages d'estime à son illustre ami, celui-ci ne se trouvait ni à la tête d'une République, ni dans la faveur d'un Empereur puissant. Il était alors errant et fugitif sur les cimes du Jura, poursuivi par des factieux, et

calomnié par des hommes qui vous ressemblent, et qui l'avaient, comme vous, maître Kotzebue, encensé pour un fromage. Vous le louez en ce moment que vous le savez en Russie, et peut-être après avoir lu dans les feuilles de Hambourg, qu'Alexandre I. lui rendait des visites amicales. En eussiez vous dit autant quelques années auparavant? Que faisiez-vous alors? Des chansons contre lui. Vous aviez donc oublié celle que vous rapportez avec complaisance dans votre premier volume, que vous avez, dites vous, dans votre porte-feuille, écrite de votre propre main. Vous la citez comme une preuve de vos sentimens, comme une pièce justificative auprès de Paul I. Voici le refrein de cette chanson, digne de votre muse, adressée à l'arbre de la liberté helvétique : . . . . .

Puisses-tu servir de gibet
Au Directoire!

C'est à vous qu'il appartient, de louer l'ex-

Directeur Laharpe dans le même ouvrage, où vous avez consigné ce vœu charmant. Votre chanson fut faite à Vienne au moment où l'armée victorieuse de l'Archiduc pénétrait en Suisse, et pour l'exciter à réaliser ce doux refrein!

Que les louanges de cet homme sont viles! jamais la brave nation germanique n'enfanta un écrivain aussi bas, aussi méprisable, que l'est ce disciple de *Haschka*!

Mr. M. au reste a prouvé que rendu à sa patrie et à une nation généreuse et éclairée, il n'avait besoin ni d'un nom ni d'une aile étrangère pour se relever, même après la chute la plus cruelle. Quant à votre fable nouvelle de l'Aîgle et du Roitelet; on vous conseille de la placer dans l'un de vós drames. En reconnaissance, je dois vous en citer une autre que je viens de lire. Il y est aussi question d'un Aigle et d'un petit animal dont vous connaissez les inclinations. Écoutez, Président, écoutez:

Sur la cime d'un arbre un limaçon grimpé
Fut par un Aigle apperçu d'aventure :
Comment à ce haut poste, oubliant ta nature,
As tu pu t'élever, dit l'oiseau ? — J'ai rampé.

Mr. de Kotzebue ment grossièrement à son lecteur (page 349.) L'auteur des mémoires a bien reproché à Mr. de Nicolaï de la morgue politique, et, à l'égard de ses paysans, des propos qui ne conviennent point à un homme éclairé, à un poëte, à un philosophe ; mais il ne l'a point nommé tyran. Mr. de Kotzebue fait ici un éloge pompeux du Baron Nicolaï, loue ses mœurs, son esprit, ses vertus domestiques ; il entre dans le plus grand détail ; mais de crainte que cet éloge avilissant, (d'une telle plume ils le sont tous) ne paraisse partial, il le termine en assurant *qu'il n'a point l'honneur de connaître cet homme respectable*. Il est unique, ce cher Président.

Nous avons vu que son collègue, le Président de Pétersbourg, avait outragé le

malheur dans l'épouse de Mr. M. Cette femme intéressante, mariée depuis peu ayant quelquefois entendu son mari parler du Baron Nicolaï, crut qu'il était de ses amis, et dans sa détresse elle eut recours à lui. Mais, *amicus certus in re incerta cernitur.* Cet homme fut assez lâche pour vouloir humilier une femme respectable au lieu de la consoler. On l'a ménagé dans les mémoires, par vénération pour l'Impératrice, mais puisque Mr. de Kotzebue ne le connait point, il aurait dû, avant d'entreprendre son panégirique, recueillir dans Pétersbourg quelques renseignemens honorables Le Baron y a des parens qui auraient pu fournir des notes très intéressantes sur sa bienfaisance et son humanité.

Il fit par exemple venir en 1790 l'un de ses cousins nommé Mr. Treitlinger, pour être Sous-precepteur de ces mêmes jeunes comtes Soltykow dont Mr. M. était alors Gouverneur. Ce Mr. Treitlinger

n'ayant pas répondu à ce que l'on attendait de lui, obtint son congé et tomba bientôt dans la plus profonde misère, car il avait femme et enfans; il eut envain recours à son parent, qui lui ferma sa porte au lieu de le secourir, comme il le pouvait. Ce malheureux ne vécut long-tems que des bienfaits des jeunes comtes Soltykow, et par l'intercession, quelquefois importune, de Mr. M. qui le tira de prison et l'empêcha de se précipiter dans la Néva; qui lui donna un azile dans sa chambre lorsque ses créanciers le poursuivaient, et qui voulut envain intéresser ls Baron en sa faveur. On conviendra qu'en dépit de quelques belles connaissances, les mœurs de Treitlinger n'inspiraient guères d'intérêt, mais il ne s'agissait pas de recompenser le mérite, il fallait secourir en lui l'humanité, et c'était le devoir du parent qui l'avait fait venir en Russie. Ce trait devoile le caractère de Mr. de Nicolaï; bien

digne d'avoir Mr. de Kotzebue pour panégiriste.

Mon digne ami, vous pensez comme moi, qu'il n'est pas inutile de parler des mœurs lorsqu'il est question de ces écrivains dont on nous vante sans cesse des vertus et une sensibilité que l'on ne trouve que dans leurs écrits. Que sont les talens sans les mœurs ? des armes perfides dans la main des méchans. Dans la jeunesse ils s'en servent pour embellir les passions innocentes ; mais bientôt c'est pour tromper ou corrompre d'après leurs intérêts, sur lesquels se forment toujours leurs principes.

LETTRE XIX.

Rectification. Des Russes et de la révolution. Vœu raisonnable. Idées liberales du jeune Empereur. Sentimens de l'auteur. Sectaires dans la littérature. Le frère obscurantin. Le petit chien.

A la page 352, le Président revenant tout à coup à la préface des mémoires, reproche à leur auteur d'avoir manqué à son engagement, en devoilant des scénes de familles. Nous venons de voir que le critique seul par des imputations indiscrettes et perfides, nous a contraint d'entrer dans quelques détails domestiques. Des traits caratèristiques, des portraits historiques d'hommes en place ne sont point des scénes de famille. De quoi se compose

ou doit se composer la reputation d'un fonctionnaire public, sinon de ses actions, et de ses mœurs? Mr. M. n'a pas tout dit, ce qu'il pouvait, ce qu'il devait peut-être dire, il faut lui en tenir compte. Ceux qui ont lu les mémoires sans prévention savent s'il a déchiré le voile qui couvre les familles en citant quelques atrocités; s'il a calomnié des particuliers paisibles, en leur supposant des lumières; et s'il a denigré les Russes en peignant leur caractère national. Ce n'est pas avec la plume que l'on peut répondre ici à Mr. de Kotzebue, il pousse trop loin le mensonge et la noirceur. Mr. M. en s'abaissant à se justifier sur certains reproches se rendrait véritablement coupable, il vaut mieux les mepriser, et même en être la victime. On se contentera de remarquer que le trait satirique contre le comte S. et sa femme, est dans une pièce que l'auteur a simplement insérée dans les mémoires, et d'ailleurs *relata refero.*

Les mémoires disent précisément le contraire de ce que l'auteur de Bart au front d'airain leur fait dire page 354. Pour s'en convaincre on peut lire le texte, qu'il est fatiguant de transcrire toujours afin de confondre le falsificateur. Loin d'exciter les Russes à une revolution *à la française*, Mr. M. assure qu'ils ne voudraient pas même la liberté si on la leur offrait; il dit, et son adversaire a la mal-adresse de le répeter » *Le Russe ne pourra retourner à la liberté que graduellement et par des chemins longs et difficiles.* » Et ailleurs: » La grande révolution dont on le croit deja succeptible ne peut être que le dernier terme de la civilisation, et le retour vers les idées simples et primitives, après avoir parcouru le cercle immense des erreurs et des follies humaines. *La liberté et l'égalité ne feront le bonheur des hommes, que lorsque les idées saines seront devenues les préjugés du peuple.*

Comment l'homme qui, en 1797 consignait des maximes si moderées, et peut-être si profondes, peut-il en 1802 être accusé d'exciter les Russes à une révolution? Il est vrai qu'il exprime le vœu de voir la noblesse, comme la classe la plus éclairée, allèger et modifier le joug qui l'humilie, en écrasant toute la nation. Il est certain qu'il n'existe en Russie aucune famille considérable, aucun homme éclairé qui, sous le règne de Paul I., n'ait pas formé le même vœu. Il n'y a que les Kotzebue dans le nord, les Reichard en Saxe, les Haschka à Vienne et les Goeffroi à Paris, qui puissent accuser ceux qui le font d'être des agitateurs révolutionnaires.

Le tems et les événemens ont d'ailleurs démontré que l'auteur des mémoires n'était pas un si mauvais politique. Les premiers pages de son second volume en sont une preuve bien convaincante, il semble y avoir prevu tout ce qui est arrivé. Le sceptre

de plomb qui avilissait les Russes, a été brisé; la Russie a un jeune monarque dont les premières démarches semblent exactement les mêmes que celles provoquées dans les mémoires. En rendant par un oukas formel la considération antique nécessaire au sénat, il a sû consolider son pouvoir en le restreignant sagement. Loin de se placer au dessus des lois, comme l'affectaient ses prèdécesseurs, il a déclaré devoir leur être soumis le premier. Les paysans de la couronne ne sont plus distribués comme de vils troupeaux aux courtisans avides, et Mr. de Kotzebue doit se féliciter d'avoir reçu les siens avant ce règne fortuné. Le jeune Empereur défend desormais la vente individuelle de ces malheureux, comme une offense à l'humanité; il prouve enfin, par ses sentimens liberaux et par ses démarches politiques, combien l'auteur le connaissait et combien il a eu raison de dire:

» Une espérance qui doit sourire à la Russie, c'est de voir bientôt sur le trône un Empereur assez sage, assez grand pour lui donner des lois, auxquelles il se soumettra lui même; un prince assez magnanime pour se trouver humilié de règner sans gloire sur un peuple sans droit, et qui sache établir du haut de son trône une rampe douce pour arriver sans chute à la liberté. Voilà ce qu'un ami des Russes et de la liberté doit souhaiter. »

Est-ce depuis le règne d'Alexandre que ce passage est écrit; est-ce par un sage partisan de la monarchie Russe? Non; c'est sous le règne tyrannique de Paul; c'est par l'écrivain que Mr. de Kotzebue appelle un révolutionnaire et qu'il accuse d'après ces mêmes expressions de soulever les Russes contre leur monarque et de les exciter *à une révolution à la française.*

Mr. M. absent de sa patrie dès l'enfance, éloigné au moment de l'explosion

politique n'a partagé ni l'honneur d'avoir cooperé à ces grands événemens, ni la honte d'avoir été complice des crimes qui les ont souillés ; il a vu la vive lumière de la révolution sans en voir la fumée et les debris. Il rentra en France avec les sentimens d'une ame simple et ardente. Il cherit d'autant plus les principes de la liberté, qu'il a vu combien ceux de l'esclavage avilissent les hommes. Il n'appartient à aucun parti, et n'a point répondu aux injures que lui ont prodiguées ceux dont le sentiment litteraire est toujours attaché à une opinion politique. Il voit avec mépris les sectaires dans la République des lettres se cacher derrière Racine et Boileau, pour dire une absurdité, comme un hypocrite derrière l'image d'un saint, pour faire une sottise. Cette ligue contre le bon sens et la raison, s'étend du maître autel de St. Roch aux coulisses de Mr. de Kotzebue et s'efforce d'abrutir encore le monde civilisé.

Qu'on lise l'endroit, falsifié par le frère obscurantin à sa page 356. L'auteur des mémoires ne cite point un usage, mais un fait atroce qui a eu lieu. Il s'agit d'un gentilhomme esthonien, qui a forcé l'une de ses esclaves, à alaiter de petits chiens dont la mère était morte. Le Président veut qu'on lui dénonce le coupable, sans doute afin de le punir. Il n'a qu'à interroger sa femme; par un hasard bien singulier il se trouve que c'est dans la terre de son père, lorsqu'elle appartenait encore au marechal de cour Delvig, que de pareilles scénes se sont passées. Mr. de Kotzebue avouera au moins que si c'est une calomnie, elle vient de bonne source. Au reste de pareils traits, ou leurs équivalens, n'étaient pas absolument rares en Esthonie surtout parmi les amateurs de chiens de chasse; il est vrai qu'on ne violentait pas toujours la nourrice, et qu'on lui permettait d'alaiter son enfant pourvu que les

levriers anglais n'en souffrissent pas trop. Cela est encore révoltant sans doute, mais très vraisemblable dans un pays, où l'on posséde des hommes comme en Esthonie et à Surinam, ou à la Jamaïque. Je conseille à Mr. de Kotzebue, d'en faire le sujet d'un drame politique, le petit chien ne sera pas un des personnages les moins intéressans de son théatre.

LETTRE XX.

Inclination au vol de quelques peuples, imputée à quelques sectes. On vole Mr. de Kotzebue. Hospitalité. Soldats Russes. Mr. Schlêgel. Mellin ou Merlin. Les Dames Russes et leur chevalier. Question importante. La Princesse indigne du nom de femme. Fausse conclusion. Le champion de Dieu et des Dames.

Le penchant pour le vol dont il est question à la page 35 a été cité et reproché tant de fois par les voyageurs qu'il serait superflu de refuter ici la prétendue réfutation. Il n'y a là rien de bien extraordinaire ni de bien offensant pour le peuple Russe. Les insulaires de la mer du sud ont le même défaut. Le peuple Juif, le peuple élu de Dieu, l'a sanctifié à l'égard

des infidèles. Les spartiates en faisaient une vertu nationale, et Mr. de Kotzebue assure que les français ont volé d'avantage que les Russes; ainsi voilà ces derniers en très bonne compagnie. Pourquoi le Président se défend-il comme un coupable, en se récriant avec tant de force contre une inculpation générale? Il est vrai qu'on reproche aux Russes d'enlever quelquefois des porte-feuilles, et que sur cet article Mr. de Kotzebue ne sent pas sa conscience, qu'il porte en poche, bien tranquille.

Il trouve que c'est une absurdité et un sacrilège d'imputer ce penchant du peuple russe pour *le vol* et *le dol* à la religion grecque. Il ne se montre là, ni théologien, ni moraliste. Les fripponneries des grecs modernes ont passé en proverbe comme la mauvaise foi des anciens grecs. Plusieurs réligions ont ordonné, ou du moins permis le vol; d'autres le favorisent indirectement, comme *elles font florir*

la faineantise et la mendicité. (*) Le vol est plus commun, par exemple, dans les sectes de la réligion chrétienne, où la confession, les messes et la pénitence sont admises en expiation, que dans les autres, et cela est naturel. On vole quand on a besoin, dans l'espérance de restituer et d'être absout par le prêtre; cette conséquence n'est pas une absurdité pour le vulgaire. Mr. M. a avancé que les peuples de l'Empire de Russie d'une autre réligion que la grecque, n'avaient pas le même défaut, mais on lui repond qu'ils sont tous également voleurs: voilà une plaisante réfutation. (**)

(*) Expressions de Dupati dans ses lettres sur l'Italie.

(**) Une brochure intéressante que j'ai en ce moment sous les yeux confirme cette assertion par des faits:

„ Le nombre des crimes dans les pays catholiques et les pays protestans, est comme de 4. et même de 6 à 1. Cette disproportion est aussi frappante dans les villes où les deux réligions se trouvent mélées. A Augsbourg, par exp. sur 946 cri-

» Les Esthoniens, dit Mr. de Kotzebue, ne le cèdent aux Russes, ni pour le vol, ni pour l'ivrognerie, et l'on m'a assuré qu'il en était de même pour les Tartares. » Certes, voilà le peuple Russe bien disculpé ! Avez vous donc oublié entièrement votre logique, mon cher Président ? Si je vous disais : vous êtes un mauvais écrivain ; et que vous me repondissiez ; *cela est faux, car vous écrivez aussi mal que moi* ; croiriez vous avoir prouvé que vos drames sont des chef-d'œuvres ?

Mais il n'est pas vrai que tous les peuples de l'Empire de Russie soient également voleurs. Personne ne reproche ce vice aux Tartares, et les Esthoniens ne volent quelquefois leurs maîtres que par un sentiment de la tyranie qui les oppresse :

minels qui passèrent par les mains de la justice dans l'espace de dix ans, il ne s'y trouva que 184 protestans. » *Coup d'œil sur les quatre nouveaux Départemens*, par Rebmann. page 17.

le bien de leur maître *est*, DISENT-ILS, *leur sang et leur sueur.* (*) Mais Mr. de Kotzebue a juré d'être partout en contradiction avec lui même, et de fournir toujours la pierre qui doit l'achever. Il nous raconte qu'il est conduit en Siberie par deux Russes, dont l'un est Courrier du Sénat, et l'autre Conseiller de cour; Eh bien! il accuse l'un de lui avoir volé son argent, et l'autre, ses bottes et sa capotte pendant son voyage. Encore un coup, Président, vous n'avez pas relu votre année mémorable avant de réfuter les mémoires. Vous y avez laissé un arsenal terrible que l'on n'a qu'à tourner contre vous pour vous pulvériser.

(*) Voici leur proverbe, Esthonien; *Saxtè ricus on talupockane ramon ia vëri. Le bien du maître est le sang et la sueur de l'esclave.*

A la page 358, l'endroit où il est parlé de l'hospitalité des Russes est encore falsifié. Les mémoires rendent justice aux bonnes qualités de ce grand peuple. Chercher les causes morales d'une vertu, ce n'est pas la nier. Les philosophes qui ont prétendu que toutes les idées viennent des sens ne diront pas que le Président soit une bête proprement dite; et Laroche-foucault qui a trouvé dans l'intérêt personnel la source de nos bonnes actions, ne dira pas non plus tout crûment qu'il est un frippon, parce qu'il écrit des mensonges pour de l'argent. Vous n'avez point de logique vous dit-on, tachez d'avoir, ou d'entendre au moins le sens commun. Au reste, il faut avoir voyagé comme vous, ou n'avoir lu que vos drames pour trouver contradiction entre les vertus hospitalieres d'un peuple et son penchant au vol. Les Arabes et la plupart des peuples nomades offrent l'exemple de ces qualités opposées.

Quant aux soldats Russes, on leur a dans les mémoires, et surtout dans le troisième volume, érigé un monument qui ne ressemble pas aux lieux-communs d'une plume vénale, mais que l'on trouvera plus digne de leur éclatante valeur.

Il reproche à Mr. M. d'appartemir à l'école de *Schlegel;* comme cet écrivain a jugé notre dramaturge avec beaucoup d'esprit et de vérité, cela me fait soupçonner que son école est celle du bon gout. (*)

Nous voulons donner un échantillon complet de la manière dont Mr. de Kotzebue réfute les mémoires. Il ont dit: » Une Dame *Mellin* commandait le régiment de Tobolsk, dont son mari etait

(*) Mr. Schlegel a publié une brochure intitulée *Arc de triomphe*, où le marivaudage germanique de Kotzebue est persiflé.

Colonel. » *Cela n'est pas vrai*, *dit le Président*, (page 359) *cela n'est pas vrai et ne saurait être vrai*, car jamais ce régiment n'eut de Colonel nommé *Mellin*. C'est un nommé *Merlin* qui le commandait. » — Voilà une victoire bien digne d'énorgueillir notre champion. Quelle erreur, quel crime! une *L* au lieu d'une *R* dans un nom! (*) Mais son ami Sellin qui servait alors dans ce régiment, pouvait lui certifier que Madame Merlin a souvent reçu les rapports des officiers à sa toilette. Je ne conseille pas au Président, de leur dire qu'ils s'abaissaient par cette galanterie chévaleresque, ni de paraitre douter que cette amazone n'ait pas fort bien mené le régiment; sans quoi elle pourrait faire elle-même distri-

(*) Et voilà ce qui s'appelle une réfutation! Et voilà, ce, qu'une autre critique des mémoires, intitulée *Examen des trois ouvrages sur la Russie*, appelle même une démonstration, que l'anecdote est fausse?

buer à notre Président, pour me servir de l'expression de son ami *Schlégel*, *une cinquantaine de sensations désagréables sur l'epine du dos.*

Pour le reste de cet article, je renvoye le lecteur au texte des mémoires. Mr. de Kotzebue prétend que Mr. M. aurait dû se garder de rien dire des femmes Russes, puisque les françaises exercent une plus grande influence encore. Nous voyons qu'il est incorrigible dans ses conclusions le Président. Mais gardons-nous plutôt d'entrer en lice contre ce Domquichotte des Dames. On pourrait croire qu'elles ont été attaquées et qu'elles ont besoin de son bras vengeur. Laissons-le rompre sa lance en l'honneur de sa *Maritorne*, contre quelques moulins à vent.

Page 360, Le Président établit une question digne de lui. Quel est, dit-il, de

MOI ou de Mr. M. celui qui a fréquenté plus de bonnes maisons en Russie? . . . . Ah! Monsieur, il vous cède l'avantage. Il était dans les écuries, lorsque les gazettes de Hambourg annonçaient votre arrivée à Pétersbourg, et que les Princes, les Comtes, les Généraux, les Conseillers, et les Présidens vos confrères, s'empressaient de vous accueillir. Ne dites-vous pas aussi que depuis vous avez eu l'entrée et la table chez Madame Chevalier, grace qu'elle n'accordait pas à tout le monde, et que vous payez d'ingratitude? Ne dites-vous pas encore, que vous avez été reçu partout avec la distinction que l'on doit à un homme d'importance, que les femmes tartares accourraient sur votre passage, et que voulant, par coquetterie, vous dérober leurs appas, *elles découvraient Paul, pour couvrir Jacques*? Ne dites-vous pas que vous diniez environné de *belles Dames, seul à table, comme un Roi d'Espagne*,

et que le beau tire-bouchon que vous a donné votre mère, ne vous a jamais servi qu'une fois? Nous savons que vous êtes un petit Sultan, Président, et ce n'est pas pour rien que vous avez fait graver votre portrait à coté de celui du plus jeune, du plus beau, et du plus puissant monarque du monde. Il lui fallait un pendant, et vous l'avez fourni.

Les mémoires parlent d'une Princesse K . . . . ky dont les emportemens et les débauches sont connus dans Moscou et dans Pétersbourg entier. Son nom importait peu à l'étranger, et l'initiale suffisait pour la signaler à ceux qui connaissent ses lubies. Mais le Président fait un crime à Mr. M. de cette reserve. Il prétend que ce ménagement ne peut venir que d'une tendre sympathie, et somme l'auteur de déclarer les raisons pourquoi ce nom n'est pas écrit en toutes lettres. Président, pourquoi n'avez vous

pas écrrit vous même en toutes lettres le nom de Mr. M. qui est pour vous tout aussi abominable que celui de la princesse K . . . . ky? Vous nous apprenez, dans une note, que c'est par égard pour son respectable frère. . . . . Eh! vous qui êtes si pénétrant n'auriez vous pû imaginer que cette Dame aussi pouvait avoir un frère, ou une sœur respectable? Convenez que vous avez la tête bien dure pour un Président. Il faut toujours vous expliquer ce que disent les autres, par ce que vous avez dit vous-même; sans quoi vous auriez compris une restriction délicate, qui prouve combien l'auteur des mémoires respecte le sexe. *J'ai donné à ce monstre, dit-il, le titre de Princesse; n'osant lui donnnr celui de femme.* (*)

(*) Comme on somme, cependant de donner son adresse, promise dans les mémoires, il est juste de conteuter la louable curiosité de ces critiques. C'est la Princesse *Alexandra Wladimirowna Kaslowsky.*

C'est la même chose concernant la Dame qui enfermait son perruquier dans une cage, comme un peigne dans son étui. Le fait est assez connu de ceux qu'il intéresse et même de ceux qu'il a pû blesser. En verité vous prouvez bien que vous arrivez de Siberie, et que vous ne vous êtes occupé en voyage que de votre personne et des hommages qu'on lui rendait; mais vous arrachant à de si douces préoccupations vous vous écriez: qu'il faut-être fou pour conclure de ces deux exemples que toutes les Dames Russes sont de semblables furies! . . . . Allons Président, l'auteur des mémoires a dit cela mieux que vous: voici ses paroles: » Je le repète, je ne cite point ces infamies comme des traits caractèristiques et généraux que l'on doive attribuer aux Dames Russes: *Ce sont les crimes de deux femmes.* » Il a donc rapporté ces faits, non pour calomnier les Dames Russes, qu'il honore plus

que vous, et parmi lesquelles il s'est choisi même une femme; mais pour donner un exemple des égaremens où le sexe le plus doux peut se livrer dans un pays où les hommes sont esclaves. Ne serait-il pas ridicule de vous accuser d'avoir calomnié les dames françaises en peignant Mad. Chevalier comme vous le faites ? il est vrai qu'elle n'est qu'une Princesse de théatre, et voilà toute la différence.

Ne remarquez vous pas, mon ami, avec quel fade empressement Mr. de Kotzebue veut à toute force être le champion des Dames. Il sait bien qu'il n'y a point de danger à les défendre, surtout lorsqu'on ne les outrage pas. Il se met toujours, en politique, commme en littérature et en galanterie du coté des forts; il imite un peu cet écrivain qui vient parmi nous de se déclarer courageusement le défenseur du bon Dieu.

LETTRE XXI.

L'amour et l'esclavage. Éducation domestique. Les deux Dames M. et Christel. *Fausse modestie. Crimes supposés.*

La remarque (page 362) est curieuse. L'auteur des mémoires avait osé dire que le pays de l'esclavage n'est ni celui des romans ni celui des belles passions. Voilà le Président qui s'élève contre cette assertion audacieuse. Il a joué *lui même* dans le nord les rôles les plus beaux et les plus passionnés, il y a fait des drames et des romans ; à la bonne heure, mais pourquoi trouve-t il contradictoire, ce que dit ensuite Mr. M. que les chansons populaires des Russes respirent une mélancolie touchante et une sensibilité exquise ? où est

la contradiction? Le peuple russe chante de vieilles chansons, faites, pour la plupart, avant son esclavage, qui ne date pas de deux siècles, pas même de cinquante ans pour quelques provinces, dont les habitans ont été attachés à la glèbe sous le règne de Cathérine, comme les cosaques et les ukrainiens gais, sensibles, et galans. Ne chantons-nous pas nous-mêmes, tous les jours, des romances de chevaliers et de troubadours, qui ne sont plus dans nos mœurs? Il est certain que ce caractère aimable des Russes acheverait de s'altérer s'ils demeuraient longtems esclaves; leurs chansons populaires deviendraient ce que sont déja celles des Esthoniens; de lamentables complaintes. (*)

(*) Voici l'himne que les Esthoniens chantent en chœurs dans leur *Talkus* ou fête des moissons, en s'adressant à leur maître. „ *Seigneur couronné d'or, monte sur ta chaise, et regarde comme on opprime tes*

Ce que disent les mémoirres des instituteurs en Russie est aussi vrai qu'intéressant pour les lecteurs. Mr. M. n'aurait pas plus à rougir d'avoir commencé sa carrière par cet état respectable que Mr. le Président d'avoir été écrivain dans la chancellerie du général Baur : il s'honore au contraire de plusieurs années de service au corps des Cadets d'artillerie, en qualité d'officier et d'instituteur. Il a revu avec attendrissement après la bataille de Zurich plusieurs de ses élèves qui lui témoignaient leur reconnaissance de l'instruction qu'ils lui devaient en partie et qui leur devenait si utile dans la captivité. Mr. M. se glorifie également d'avoir été gouverneur des comtes Soltykow, et ils ne rougiront pas non plus de leur maître ; il espère exerçer encore

---

malheureux esclaves : on accable de travaux les plus forts, et l'on n'épargne pas même les plus petits. »
L'original dit élegamment ; ceux qui ne sont pas plus gros que le doigt.

cette profession, que tant d'hommes célèbres ont honorée en s'illustrant eux mêmes, dès que son propre fils en aura besoin. N'est-il pas plaisant de voir un instituteur de théatre mépriser les instituteurs de la jeunesse? et s'imaginer qu'il y a bien plus de gloire à exercer un comédien Allemand qu'à former un homme de mérite, ou à amuser le public, qu'à instruire ses propres enfans? Aussi Mr. de Kotzebue nous apprend-il qu'il a mis ses fils au corps des Cadets, pour y être élèvés gratis et en gentils'hommes. Pourquoi ne pas les envoyer dans les academies de Réval, ou de Mittau, dont il nous relève la célèbrité merveilleuse? Il prétend que les jeunes Livoniens et Courlandais y aquièrent des connaissances qui font l'admiration des universités d'Allemagne. Cela est faux: si quelques uns de ces jeunes gens s'y distinguent avantageusement, ils le doivent à cette éducation domestique, à ces insti-

tuteurs sur lesquels le Président de Réval, s'efforce de jeter au mépris qui retombe sur lui même. (*)

Mr. de Kotzebue nous révèle page 365 qu'il est l'auteur de la Sommation inserée dans la Minerva, à l'occasion de la disgrace et de la déportation de Mr. Mr. M. Il y racontait leur avanture avec assez d'intérêt, quoiqu'il n'en ait su que ce qui s'en était divulgué dans le public. Il raille aujourd'hui l'auteur des mémoires d'avoir rapporté ce panégirique où se trouve quelques phrases honêtes. Le Président ne rougit pas de faire sentir que ses éloges ne sont pas honorables, et qu'il est mal-à-droit de s'en prévaloir. Rien ne peint

---

(*) Tel était ce jeune et brave *Knoring* cousin de l'épouse de Mr. M. qui s'était distiugué à notre armée d'Italie, et qui vient d'intéresser tout Paris par sa mort funeste.

mieux la duplicité et l'impudeur du personnage que ce trait lâche et bas. Le bien qu'il a dit, ou celui qu'il a voulu faire, lui pèse sur le cœur comme un poids étranger.: mais puisqu'à ses yeux l'un des frères est encore estimable, et que l'injustice qu'ils ont soufferte leur est commune, pourquoi rire sordoniquement du sort de l'un et l'autre? Je croyais le cadet innocent, dit il, mais ses mémoires ont justifié l'Empereur. L'ainé n'a point publié de mémoires, comment est-il donc devenu coupable? S'applaudissant de ce que l'auteur à pû penser que cette note venait des parens, au nom desquels elle est redigée, le Président s'écrie: Voilà Mr. M. bien attrapé, c'est moi qui l'ai défendu; qui l'ai loué! Vraiment c'est un vilain tour, Président; heureusement que vous vous retractez; mais ne vous repentez pas de vos bonnes intentions. Votre sommation a produit un très mauvais effet

pour Mrs. M. qui se refusèrent dans le tems à y répondre. Par quelle fatalité, même quand vous prétendez faire du bien, faites vour encore du mal ? (*)

Ces illustres parens de sa femme, s'écrie-t-il encore d'un air triomphant ; ne se sont souciés ni d'elle ni de lui. Il est vrai qu'on le leur reproche dans les mémoires ; mais pourquoi cela donne-t-il une si douce satisfaction à Mr. de Kotzebue ? Pourquoi se plait-il à navrer gratuitement une femme compatriote de la sienne, qui par son carac-

(*) L'histoire du Pasteur de Livonie en est une nouvelle preuve. Mr. de Kotzebue veut rendre hommage à l'humanité du Prince Zoubow, qui célébrait la mort de Paul, par un grand festin, et voici ce qu'il raconte :

„ Quelques jours après la mort de Paul I. le Prince Zoubow donna dans une maison publique, un diner où il avait invité 400 personnes. On assure qu'il payait le traiteur à 25 roubles par tête, sans compter la boisson, ni 400 bouteilles de champagne à 5 roubles. Au son des verres, on se

tère et ses malheurs devait l'intèresser ? Parmi ces parens de Mad. M. dont l'abandon procure au tendre Président une si amère jouissance, il se trouve cependant une tante à qui il a dédié plusieurs ouvrages et qu'il nomme sa bienfaitrice, sa seconde mère,

Nous avons déja remarqué qu'il ne dit pas vrai sur le bien retenu à Mad. M. Il est également faux que l'épouse du frère ainé ait emporté tout ce qu'elle possédait. Ne dirait-on pas que Mr. de Kotzebue

---

rappella le malheureux pasteur Sieder. On fit sur le champ, en sa faveur, une quête, qui produisit la somme considérable de 10,000 roubles. »

Qui pourrait après ces détails où il est question du prix et du nombre de bouteilles vuidées par les convives, qui pourrait, dis-je, douter de la veracité de ce recit ? Eh bien ! ce même pasteur vient de le dementir publiquement dans les gazettes de Hambourg, en assurant que tout ce qui est dit de lui dans le livre de Kotzebue, est très inexact, et que ce dernier trait est faux. Il se plaint amèrement

est son homme d'affaires. Quel plaisir atroce trouve-t-il donc, lui qui veut à toute force passer pour le champion et le favori du beau sexe, à s'acharner contre deux Dames, deux épouses, dont les malheurs ont tant de rapport avec ceux qu'a soufferts la sienne ? Leur sort fut plus cruel encore, car elles furent vingt jours dans l'incertitude de celui de leurs maris. On leur refusa, avec toute la barbarie dont la commission secrette était capable, de leur donner des éclaircissemens la-dessus. Elles furent enfin obligées de vendre à la hate tout leur mobilier, d'abandonner leurs biens, leurs affaires, leur patrie, leurs amis et leurs domestiques pour suivre, avec leurs

---

de ce que les bonnes intentions qui l'ont dicté lui ont été très préjudiciables, en ce qu'elles ont tari les secours qu'il avait lieu d'esperer. Heureusement que l'Empereur, qui n'a point donné de festin à la mort du bienfaiteur de Mr. de Kotzebue, vient d'indemniser le malheureux Curé.

enfans, leurs maris exilés, jetés sans ressources dans une terre étrangère. . . . Le sort de ces infortunées errantes avec leur famille, n'excite qu'un sourire malin de ce même homme qui met tout en usage dans deux volumes, pour attendrir le public sur lui même et sur sa *Christel*, (*) qui nous rend temoin de chaque baiser qu'il lui donne, de chaque évanouissement qui la gagne, de chaque verre d'eau qu'on lui apporte, de chaque poudre calmante qu'elle est obligée de prendre! etc. etc.

Pour ce qui est du reproche fait à l'auteur des mémoires, de s'être loué lui même personne n'a moins que Mr. de Kotzebue le droit de le lui adresser. Dans la phrase dont il est question Mr. M. parle aussi de son frère: il était digne de son antagoniste de

(*) L'un des galans traducteurs de Paris à tranformé le doux et tendre nom de *Christel*, que celui de Berlin ne s'était pas même permis de traduire par *Christine*, en celui de la *belle Émilie!*

lui faire un crime de cet hommage fraternel, parce qu'il n'est pas expressément déclaré en note que le cadet ne mérite pas tout à fait les mèmes louanges. . . . . Au reste toutes les fois qu'il s'agira de mœurs d'intégrité, d'intentions droites ; Mr. M. aura le courage, en depit des hipocrites, de se rendre justice à lui même.

Page 366. Mr. le Président lui fait encore un reproche grave d'avoir dans une note cherché à deviner quel crime supposé pouvait lui avoir vallu la vengeance de Paul I. Il est bien naturel que dans son incertitude il ait fait quelques supposition. Il était dans le même cas que les accusés devant l'inquisition. C'était à lui même à inventer son crime. Mr. de Kotzebue qui s'est trouvé dans une position semblable, se met bien l'esprit à la torture et remplit un demi volume de ses réflexions, de ses doutes, de ses craintes. Il ouvre son porte-feuille, il étale le catalogue rai-

sonné de ses ouvrages, le journal de ses pensées et de ses actions, qu'il appelle son almanach de conscience; car il nous apprend qu'il porte sa conscience dans sa poche, cela est plus comode. Ah! Président, notez y je vous prie votre conduite déloyale, envers une famille qui ne vous a point offensé et qui a plus souffert que vous. Quant à l'auteur des mémoires il vous pardonne vos malices, en faveur de vos sottises, et l'intention en faveur du fait.

LETTRE XXII.

Dernière question. Explication. Justification. Reconciliation. Jugement rendu par le Président Public, contre le Président Kotzebue.

POURQUOI Mr. de Kotzebue a-t-il donc entrepris un ouvrage au dessus de ses moyens, en contradiction avec sa conscience et son honneur litteraire ?

Voilà, mon ami, la dernière question qu'il nous reste à résoudre. Comme jusqu'ici le Président nous a preté gratuitement le fouet pour lui donner les étrivières, il voudra bien encore lui même nous fournir cette explication.

Elle se trouve en effet dans son année la plus remarquable, page 300 du premier

volume. Là le Président se faisant un mérite auprès de Paul I. d'avoir publié en 1792 un livre qui doit prouver la loyauté de ses opinions politiques, a consigné cette note, plus singulière encore que l'ouvrage. (*)

» Je le sais mieux que mes censeurs; ce livre ne vaut rien; et je voudrais ne l'avoir jamais écrit; mais je cedai aux

---

(*) Il est question de son traité sur la noblesse dont nous avons deja parlé, et qu'il composa pour se laver du soupçon de quelques idées liberales. Voici un échantillon de sa manière d'y défendre les prérogatives du sang:

„ Il en est de la noblesse des hommes, comme de la noblesse des chiens et des chevaux. Les généalogies des étalons arabes remontent quelquefois jusqu'au treisième siècle. Et ce n'est qu'en présence des autorités et des temoins que les nobles cavales sont couvertes et qu'elles mettent bas. . . . Il est indifférent que le scrutateur de la vérité fasse ses observations sur les hommes ou sur les bêtes; les résultats sont les mêmes. *Vom Adel, vom Président von Kotzebue*, page 137.

insinuations pressantes que me fit un personnage très important, avec l'agrément et la participation de la *Souveraine*. Les circonstances où je me trouvais me forcèrent d'entreprendre cet ouvrage auquel je n'eusse d'ailleurs jamais dû penser. Que les jugemens peu charitables que l'on porte des auteurs seraient différens, si l'on était instruit des motif puissans, qui leur commandent leurs actions! »

On voit que l'esprit le plus malveillant et le plus malicieux n'aurait pu fournir une explication plus claire, et plus avilissante pour le Président, que celle qu'il nous livre lui même de sa conduite et de ses écrits. Nous remarquerons à cette occasion, comme les illustres rédacteurs de la Décade philosophique, que des motifs puissans peuvent bien engager quelquefois un homme d'honneur à se taire, mais qu'il n'en est point qui puissent l'engager à par-

ler, et surtout à écrire, contre ses sentimens et contre sa conscience.

Si Mr. de Kotzebue n'est plus capable de rougir pour une lâcheté, nous croyons qu'il doit encore être susceptible de honte d'avoir produit un si misérable ouvrage; en verité il est même au dessous de ce qu'on pouvait attendre de lui; et je confesse que, même après la lecture de *Bart au front d'airain*, de *Lang-Hans*, et de tant d'autres productions de ce mérite, je ne le croyais pas capable d'écrire si bétement. Cette rapsodie est aussi mortelle à l'honneur litteraire qui lui reste, qu'humiliante pour son caractère et sa moralité. Toutes les retractations signées *Auguste de Kotzebue*, qui se succèdent dans les papiers allemands ne font qu'attester d'avantage sa duplicité et sa mauvaise foi.

En le livrant au mépris public, nous achevons notre pénible tâche. Nous devons le remercier encore de nous avoir fourni lui

même les armes dont nous nous sommes servis pour le combatre. Un lâche mérite d'être percé par sa propre lame, pour ne point souiller celle d'un brave. Mais, pauvre Président, la charité que vous invoquez nous parle encore; elle ne veut pas la mort du pécheur; qu'il vive et qu'il se repente. Pour ne pas vous laisser mourir dans le désespoir, l'on conviendra que votre article sur les paysans esthoniens est assez raisonnable pour un possesseur de 400 ames; je vous félicite toutefois de les avoir reçues avant le règne liberal d'Alexandre sans quoi vous risqueriez de n'avoir que la votre, et vous ne seriez pas riche. . . . . Allons relevez-vous, et sans rancune. Par pénitence, allez écrire un joli drame, où vous vous peindrez vous même. Consultez pour cela ce miroir de toilette qui vous gagnait le cœur des Dames tartares; cet almanach de conscience que vous portez dans la poche, et ces lettres amicales que

mon ami de Leipsig vous prétera. Si la pièce réussit, vous viendrez boire avec moi, une bouteille de vin de Rhin, mais n'oubliez pas d'apporter *le beau tire-bouchon que vous a donné votre bonne mère à noël et dont vous ne vous êtes encore servi qu'une fois.*

En attendant cette fête, Mr. M. espère que son ami et vous, ou pour parler votre langage modeste, le public et l'Europe lui doivent tenir compte de la peine qu'il a pris de vous corriger; quoiqu'à dire vrai, il aurait bien dû leur supposer assez d'esprit pour vous apprécier Mais que voulez-vous? il y a parmi les lecteurs des dupes, comme parmi les auteurs des Kotzebues, et vous savez, que ce Public est un personnage important devant lequel chacun aime bien à conter ses petites raisons. Il préside un tribunal presqu'aussi rédoutable aux auteurs que celui de Réval

l'est aux créanciers, quoiqu'il ne vous vaille pas, à beaucoup près.

L'un de nos poëtes, à qui vous avez volé quelques scènes, en les estropiant pour les rendre méconnaissables, a dit en parlant de vous peut-être:

De votre tribunal, Président éternel,
Le public Président du tribunal d'appel,
Par de nouveaux arrêts pourra casser les vôtres.
Et l'on vous jugera, vous qui jugez les autres (*)

Vous voyez, que cet illustre poëte français a l'honneur de vous connaître; mais c'est bien hardi, de donner au public le même titre qu'à vous; il n'est tout-au-plus que l'un de vos assesseurs bénévoles.

(*) Les nouveaux Saints.

UN MOT

A l'auteur de L'EXAMEN DE TROIS OUVRAGES *sur la Russie.*

Je terminais ces lettres, Monsieur, lorsque je lus un analyse de votre examen, qui m'en donna l'idée la moins favorable, par l'esprit de parti et la malveillance qui semblaient l'avoir dictée. Je commence par vous demander excuse de l'idée que j'avais conçue de vous, d'après cet extrait infidelle qui, comme tant d'autres, inséré dans les journaux, paraît fait par un homme qui a cru vous flatter, mais qui n'a point lu les ouvrages dont il est question. J'ai trouvé votre critique beaucoup plus honnête, et beaucoup moins intéressée que celle de Mr. de Kotzebue. Il serai donc très déplacé de ne pas vous répondre après avoir eu cette attention pour un écrivain, qui m'a,

comme vous le remarquez vous-même, *traité un peu brutalement.*

Ce n'est pas, Monsieur, que je prétend entrer en discussion avec vous sur tous les points. Les lettres précédentes servent de réponse à ceux de quelque importance que vous pouvez avoir touchés, et vous conviendrez que le reste de votre examen n'est qu'une dispute d'opinions déja discutées, mieux que nous ne pouvons le faire, mais il m'a paru très plaisant de voir un homme du fond de son cabinet, réfuter, à son aise, trois ouvrages différens, pour avoir occasion d'en faire un quatrième.

Je vous abandonne Mr. Chantreau; vous savez ce que j'en pense: j'ajouterai seulement que je me souviens avoir lu une détestable brochure allemande, écrite par un hollandais, d'où Mr. Ch. semble effectivement avoir traduit tout ce qu'il n'a pas extrait de Coox. Je certifie ce fait à sa décharge, car moins il aura mis du sien dans son prétendu voyage moins il aura de compte à rendre devant le tribunal de la raison, du bon sens et du bon goût, où vous serez cités l'un et l'autre.

Quant à l'ouvrage de Rhulière, je vous trouve admirable de prétendre, 40 ans après une révolution dont il fut témoin et dont il décrit les causes et les détails avec l'esprit, la sagacité, et les connaissances locales indispensables, de prétendre, dis-je, être mieux instruit que lui. Vous traitez même cet envoyé de France, le Roi de Suéde et le Sénat comme des imposteurs, ou des gens qui ne savent pas ce qui est arrivé en Russie. A qui ferez-vous croire que vous le savez mieux pour y avoir passé incognito en 1790, et avoir diné chez Mr. Narischkin et quelques autres seigneurs Russes? On n'ignore pas que ce n'est point à ces diners que l'on parlait alors de la révolution de 1762. Vos remarques sur Rhulière sont d'ailleurs de la plus parfaite insignifiance, de la plus profonde inanité. On en jugera par la seule qui intéresse l'auteur des mémoires secrets, et que je me permettrai de relever

Vous dites „ qu'il est très plaisant de voir cét auteur prôner l'exactitude de Rhulière, en ne disant pas comme lui, puisqu'il en dif-

fère sur un point essentiel : le nom des meurtriers de Pierre III. „

Vous auriez dû dire, *le nom de l'un des meurtriers*, mon cher Monsieur ; de grace, pourquoi cette infidélité ? Eh ! que fait d'ailleurs à l'autenticité de cette horrible exécution le nom de l'un des bourreaux ? C'est du crime dont il sagit.

Vous prétendez que Cathérine n'est point la meurtrière de son mari. Si vous entendez par là, que ce n'est point elle qui l'a étranglé de ses propres mains, je suis de votre sentiment, mais si, comme il le paraît, vous voulez insinuer qu'une Impératrice qui ordonne ou permet un meurtre n'en est point coupable, vous vous trompez assurément, et il est aussi lâche que punissable d'établir de pareilles maximes. Il est édifiant de voir avec quel zèle on s'empresse de disculper les grands et les puissans, quand le faible opprimé ne trouve pas un défenséur.

Je dirai plus en faveur de Cathérine : je vous avouerai que je pense qu'elle n'a pas même conseillé ce meurtre, et qu'on lui a fait une espèce de violence pour arracher son consentement ;

mais, eût-il été tacite, cela ne m'empêcherait pas de l'accuser encore.

Puisque nous voilà sur ce point odieux, je consignerai ici une anecdote qui vient de Madame de M. alors Dlle. de chambre (*) de l'Impératrice.

L'infortuné Pierre III. était prisonnier à Robscha : il avait lâchement signé son abdication, (**) mais il conservait encore un puissant parti. Un mouvement de repentir pouvait lui ramener les gardes, et Cathérine risquait d'être la victime de son hardi complot. Elle sentait que la mort de l'Empereur pouvait seule assurer sa propre vie. Elle ne pouvait cependant se résoudre à ordonner le meurtre de son époux et vivait dans les transes et les larmes. La nuit le bruit se répandit qu'on avait enlevé Cathérine ; ses gardes accoururent et demandèrent à la voir ; Orlow la conjura de se montrer, elle descendit dans la cour, toute tremblante, en pantoufles et en robe de chambre ; remercia ses fidelles soldats de leur zèle, et leur pré-

---

(*) *Kammer-Fræulein.*

(**) Paul I. a mieux aimé périr, que de signer un pareil acte qui ne l'eut point sauvé.

senta à tous la main à baiser. Cette allarme donna plus de poids aux propositions sanguinaires des principaux conspirateurs. Si vous croyez, leur dit-elle, que cela soit absolument nécessaire au bien de l'Empire et à notre sûreté, *faite tout pour le mieux*. Elle prit alors Orlow, le baisa au front, en lui faisant plusieurs signes de croix sur la tête. (Les parens en Russie bénissent ainsi leurs enfans quand ils s'en séparent.) *Praschai, droug moï, Bog stoboiou !* Adieu, mon ami, lui dit-elle, Dieu soit-avec toi ! Les scélérats montèrent en voiture, en se signant et en se recommandant à Dieu. Au bout de quelques heures, Pierre n'éxista plus.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai à vous dire sur cet article. Quant à ce qui regarde les Mémoires secrets, votre critique, comme je viens de le dire, porte sur des opinions et non sur les choses.

Vous croyez, par exemple que la révolution est avenue par ce que l'on ne mettait plus une épée et une bourse pour aller à la cour, ou traverser les Tuilleries ; Soit : il en sera plus facile de se précautionner pour l'avenir. Mais vous citez l'ex-

emple de Gustave III. qui aimait l'étiquette et que vous avez, plus haut, déclaré ignorant ou menteur, pour prouver combien elle est utile à la sûreté des rois. Que ne citiez-vous Paul I, que ne citiez-vous également le grand Turc, et tous ces despotes invisibles qui ne sont guères montrés à leur peuple que lorsqu'ils ont été assassinés par les favoris, seuls en droit de les approcher?

Vous pensez, d'ailleurs, qu'il est plus sage et plus édifiant qu'un pareil despote soit égorgé dans son lit, ou étranglé dans sa prison, que d'être déposé par un tribunal compétent, lorsqu'il serait barbare, ou quand il deviendrait incapable. A vous permis d'émettre cette opinion: j'espère que ni vous ni moi ne serons jamais dans le cas de cette cruelle alternative.

Vous prétendez que la suspension du droit *d'habeas Corpus* et toutes les vexations qui s'en sont suivies en Angleterre, ont mis les anglais dans le cas de se glorifier davantage de leur liberté et de leur patrie, et vous faites un crime à un français d'avoir, sur cela, une opinion différente de la votre, mais conforme à celle d'une patrie du parlement d'Angleterre. . . . Je le féli-

cite de ne pas vous compter parmi ses pairs; ce qui nous evite une plus longue discussion.

Vous assurez que je me suis trompé en avançant que Moscou est presque sous le même degré que Londres, quisqu'il y a une différence de 52 à 56. Ceci est un fait, et je vous promets de le vérifier, quand je ferai une géographie; mais, en attendant, avouez que cette différence est nulle pour la chose en question, ou soutenez que Paris ne peut avoir le même gouvernement que Lyon.

Vous assurez encore que si l'auteur des mémoiree eut été autocrate de Russie, il en eut agi comme Paul envers la France, et, par conséquent, plus prudemment que les rois de Prusse et d'Espagne qui ont eu l'étourderie de faire la paix avec la République, paix qu'elle ne pouvait tenir *et qu'apparemment elle n'a pas tenue.* Ce que Paul I a gagné en faisant laguerre et ce que la Prusse a perdu en faisant la paix, prouvent, il est vrai, en faveur de votre système. La Suède et le Danemarck dont vous remarquez la sagesse ont sans doute fourni l'exemple du danger qu'il y avait eu à se confier à la France et à rester neutre? Ah, Monsieur! retournez au nord de

l'Europe, et profitez mieux de vos voyages.

Vous déclarez que celui *qui écrit des invectives et des contre-vérités* est *Jacobin*. Vous avez oublié de nous apprendre ce qu'est celui qui écrit des sottises.

Vous vous récriez contre cette phrase ; „ un jugement fut-il injuste, est pourtant un hommage à la justice „. Toutes vos réflections là-dessus seraient assez raisonnables si vous y aviez joint celle qui se présente la première. C'est qu'un jugement peut être injuste sans que le juge soit criminel ou inique ; ou bien déclarez nos tribunaux infaillibles comme les papes, et abolissez l'appel et les cassations. Encore dirai-je, toujours que les formes d'un jugement, fut-il injuste, sont un hommage à la justice, comme on a dit que l'hipocrisie était un hommage à la vertu.

Vous dites „ que vous mettez une grande différence entre la valeur du Français et celle du Russe, que celui-ci est le meilleur soldat qui existe „. Ainsi vous n'accordez pas même le second rang au Français en convenant pourtant qu'il est brave aussi? Cela est à la vérité trés honnête à vous. Cependant il semble que

la bataille de Zurich, et les combats du Helder avaient décidé la chose contre votre opinion, puisqu'au moins ces jours là, les français furent meilleurs soldats que les russes. Je dirai davantage, tous les peuples ont été tour à tour les meilleurs soldats, car:

Tous ont vaincu, tous ont été défaits.

Vous assurez de plus que les russes sont mal commandés ; mais y pensez-vous ? en flattant les soldats qui ne vous liront point, vous insultez les généraux qui seront dans le cas de vous apprécier. Cela n'est ni convenable ni poli à un homme qui a reproché aux mémoires de faire de ces généraux des portraits si sévères.

Vous démontrez, car tous vos raisonnemens ont la force de la démonstration, que les Grecs, les Romains et les Français sont des bêtes, d'avoir combattu et triomphé par un autre sentiment que l'espoir d'obtenir la croix de St. Louis ; que pour vous, vous ne vous contentez pas de feuilles de chêne. . . . Patience, patience, on rétablira, peut-être, l'ordre du chardon ; mais en attendant, dites-moi, si nos

guerriers avaient des habits blancs, des rubans rouges, des drapeaux mouillés d'eau bénite, et des généraux bariolés de cordons, lorsqu'ils ont tant de fois vaincu ceux qui jouissaient de ces avantages ?

Ne faisons pas les hommes meilleurs qu'ils ne sont, vous écriez vous. Eh de grace, pourquoi pas ? N'est-ce pas là le but des bonnes lois et des bonnes institutions ? vous ressemblez, Messieurs, à ces marguilliers qui, lorsqu'ils ont vu l'orage, courent en procession demander la pluyè, pour en faire honneur à leur Saint.

Vous trouvez très mauvais que les mémoires osent avancer ; qu'*on* peut *dire du soldat russe qu'il est brave à force de lâcheté*. On lit dans l'édition originale des mémoires *on pourrait*. Pourquoi effacer cette nuance qui modifie l'expression, et donner vous-même à l'ouvrage le ton tranchant qui vous déplait ? Et d'ailleurs, vous et vos amis, n'avez-vous pas dit et répété mille fois la même chose des républicains ? Relisez *vos pamphlets*, vous verrez que les Français n'ont été braves à Fleurus et à Lodi que par ce qu'ils avaient peur du canon et des guillotines qu'on trainait derrière eux.

Vous démontrez encore que les femmes Russes ne sont pas à plaindre *d'être esclaves d'autres esclaves, parce que leur sort tient à la nature du gouvernement.* Voilà certes une belle consolation, et très politique !

Vous prouvez que les règnes des Impératrices ont été exempts de calamité. . . mais vous n'avez pas lû l'histoire, pas même celle de l'Evêque.

Vous dites que les puissans ne peuvent atteindre un homme à 500 lieues, tandis que de misérables ont fait poignarder des souverains jusque sur leur trône : vous esperez que les tabatières d'or arrivent de plus loin que les poignards et c'est pour cela que vour écrivez si courageusement.

Vous soutenez qu'un homme qui a des connaissances et des talens ne va point en Russie. Pourquoi donc y avez vous été ? Pour dénoncer aux Russes les honnêtes français qui les instruisent. . . . Ah ! *Monsieur*, convenez que votre mission n'a pas été plus honorable que celle dont vous chargez le *Citoyen* Chantreau en Espagne.

Vos discussions sur les mots *Souverain et tyran* sont très amusantes. Vous oubliez qu'un peupte aussi peut être *Souverain* et que le mot *inviolable* ne lui conviendrait pas. Vous ou-

bliez, en accusant d'absurdité sur l'emploi *de tyran*, la véritable signification de ce mot. Il designe *un homme qui usurpe le pouvoir ou qui en abuse, en se mettant au dessus des lois*. Niez-vous que cet homme puisse avoir du génie, des talens et des vertus ? En ce cas on conviendra avoir dit une balourdise.

Vous concluez indignement que le gouvernement français a fait lui-même assassiner ses Ministres de paix à Rastadt ; et votre preuve convaincante, c'est que Jean Debry n'est pas mort de quelques coups de sabre, portés pendant la nuit, et qu'il a mieux aimé faire panser ses légères blessures à Strasbourg, qu'au milieu de ses assassins. Et vous qui ne croyez pas au miracle, en voyez un dans sa conservation ! . . . . . Mais tout cela est trop lâche, trop méchant, trop absurde, passons.

Passons aussi les reproches d'une autre nature faits au Prince Charles. Les mémoires ne disent pas qu'il ne quitta la Suisse que parce qu'il fut choqué du ton de Korsakow; ils disent: *le Prince Charles n'attendait que les Russes pour quitter l'Helvétie*, et ils ne cherchent point à flétrir sa conduite.

Après avoir remarqué une petite partie des observations inutiles et erronées de votre critique, nous rendrons justice à la seule qui soit fondée et motivée. C'est à tort que les mémoires disent que Cathérine n'avait été proclamée que Tutrice et régente ; ils devaient dire, *n'aurait dû être proclamée*, etc ect.

J'aurais voulu, Monsieur, trouver en parcourant votre critique, plus d'occasion, d'en profiter ; quoique moins grossière que celle de Kotzebue, (*) elle a aussi le défaut de n'entamer rien d'essentiel relativemeet à l'histoire, si ce n'est la petite inadvertance dont nous venons de parler.

Au reste, il paraît que votre dessein n'a été que de faire une brochure, qui puisse se débiter à la suite des mémoires, et vous devez me savoir gré d'avoir, par cette réponse, secondé votre projet, autant qu'il est en mon pouvoir.

Ce Kotzebue annonce dans les gazettes allemandes qu'il réfute déja cet ouvrage-ci au moment où il est encore sous presse. C'est le moyen de le réfuter avec succès. Son nouvel ouvrage d'ailleurs doit être si rempli d'injures que le titre même en est une très grossière. *Réponse à un indigne Libelliste qui ne mérite point de Réponse etc.* C'est me dispenser de la lire, et surtout d'y répliquer.

DÉPORTATION ET EXIL

DE

L'AUTEUR.

AVERTISSEMENT

CETTE rélation historique devait servir d'introduction aux *Mémoires secrets sur la Russie :* Des raisons et des convenances faciles à sentir, autant que la répugnance naturelle d'entretenir le public de soi-même, m'engagèrent à la retirer des mains de l'éditeur, ainsi qu'on a pu le voir dans la préface des *Mémoires.*

Les circonstances ont changé. Je dois aujourd'hui cette justification à l'estime de mes concitoyens, à mes amis, à mes simples connaissances; je la dois au public et à moi-même, après les invectives que Mr. de Kotzebue m'a prodiguées dans *l'Année la plus mémorable de sa vie;* qui n'en est pas la moins deshonorante.

Ce n'est ni la crainte, ni la honte, qui m'avaient engagé à me tenir caché. Mr. de K. veut, dit-il, soulever le voile qui me couvre: Eh-bien! je le déchire; et c'est à lui seul à rougir.

Je dédie ce fragment de ma vie à ma famille, à mes enfans. Si quelques uns des ouvrages où je suis calomnié leur tombent un jour entre les mains, ils sauront les apprécier: ils sauront que l'injuste proscription et l'indigne traitement que mon frère et moi avons soufferts n'ont pû nous deshonorer, et ne peuvent les humilier.

Notre attachement à des opinions liberales que les hommes éclairés de tous les siècles ont fait gloire de professer; notre amour pour la France; notre admiration pour ses sages et pour ses hérós, sentimens plus vifs et plus doux quand on est éloigné de sa patrie, furent tout notre crime: cependant ils ne nous avaient jamais entrainés à aucune démarche, à aucun propos, en

contradiction avec nos devoirs, comme officiers au service de Russie.

Notre proscription eut lieu à une époque, où la méfiance et la terreur tenaient les rênes des gouvernemens, où une inquisition politique, plus rédoutable cent fois que ne le fut jamais la religieuse, règnait sur l'Europe entière et veillait au pied du trône des Rois.

J'atteste les amis que j'avais, et les connaissances que j'ai laissées en Russie, de la vérité de ce recit; j'en atteste les personnes illustres que j'ai été obligé de nommer; celles qui ont eu part à ma catastrophe et même celles que j'ai été forcé d'en accuser.

DÉPORTATION ET EXIL
DE L'AUTEUR.

Catherine la grande venait de descendre au tombeau. Son empire immense était encore en pleurs et sa cour brillante déja dispersée. Les cris du commandement militaire, le mouvement inquiètant des troupes, et le spectacle de la grande parade animaient seuls le palais des tzars. Les maisons hospitalières se fermaient à l'étranger, le soupçon planait sur toutes les têtes, la méfiance resserrait tous les cœurs, l'inquisition secrette dispersait les familles. . . . . Paul règnait. Des enlevemens nocturnes, des exécutions arbitraires, des disparutions subites de personnages connus, des disgraces éclatantes et des faveurs innattendues, surprenaient tous les jours le public. Une métamorphose complette s'était opérée dans l'uniforme des troupes et dans le costume des habitans. Pétersbourg, cette ville n'a guères si heureuse était dans le deuil et les

alarmes ; chacun s'éloignait peu à peu de ce séjour d'ennui, de gène et d'oppression.

Je me trouvais à cette même époque dans une position embarassante que je dois exposer au lecteur avant de l'instruire de la catastrophe qui en fut la suite.

Après avoir été, huit ans, attaché à l'état major du comte Nïcolas Soltykow, (général en chef, Ministre de la guerre et Gouverneur des Grands Ducs de Russie) Il m'avait fait nommer secrétaire des commandemens du Grand-Duc *Alexandre Pauloïde*, actuellement Empereur, au moment où l'Impératrice Cathérine formait la maison de ce Prince. Comme j'étais au service militaire, pour pouvoir rester à la suite du Prince, je passai avec le grade de premier Major dans le régiment d'Ekatérinoslaw dont il avait été nommé chef.

Quoique mon poste fut assez insignifiant pour le moment, il m'offrait une heureuse perspective dans l'avenir et j'avais eu beaucoup de peine à l'obtenir. Ma qualité d'étranger, de français, qu'un séjour et un service de dix ans, et mon mariage avec une Russe n'avaient point effacé, et quelques autres circonstances m'avaient opposé de grandes difficultés.

Les préventions du Grand Duc Paul Petroïde à

mon égard avaient été la plus difficile à vaincre, et je savais déja que son agrément pour cette place pouvait seul me l'assurer. J'avais d'abord encouru le malheur d'attirer son attention par des liaisons qui tenaient à mon pays, à ma famille et à la Grande Duchesse Marie de Wirtemberg, son épouse. La bienvieillance de cette Princesse, et même de simples recommandations auprès d'elle furent souvent un titre d'exclusion et de méfiance auprès du Grand Duc avant son avénement au trône. Il avait brusquement éloigné Madame de Benkendorff, seule Dame qui ait suivi la Grande Duchesse de Montbèliard en Russie, et sa seule confidente. Il savait que javais des rélations avec cette Dame, et il en avait même fait un espèce de reproche à mon chef. Effectivement Madame de Benkendorff depuis son exil de la cour, m'avait quelquefois adressé des lettres sous le couvert de la Grande Duchesse, et quelquefois aussi, elle m'avait envoyé sous enveloppe des billets pour cette Princesse, par ce que ma position m'offrait les moyens de les lui faire tenir sûrement. A cette époque Paul interceptait les lettres de son épouse, ou il voulait qu'on les remit à lui même, pour les faire ouvrir en sa présence. (*)

(*) Voyez les mémoires. J'ignore ce que Madame de Benkendorff écrivait à la Princesse, mais je puis attester

La reconnaissance que je dois à ceux qui m'ont protégé et à mes amis ; des égards pour des liaisons innocentes et respectées, m'empêcheront de trop sonder les sinuosités du caractère de Paul I. pour y découvrir les premiers motifs de son animadversion ; mais il est certain qu'il m'a fait trop d'honneur. J'étais trop petit pour lui sembler dangereux ; je n'avais ni l'intrigue d'un Lestoc, ni le caractère d'un conspirateur. Voici la première preuve de malveillance qu'il me donna directement.

Suivant depuis cinq ans le Ministre et la cour à Tzarskoe-Celo, j'avais toujours, pendant l'été, logé à Pawlowsky qui en est éloigné de cinq *verstes* ou cinq quarts de lieue. C'était la résidence de Paul I. Le gout de la Grande Duchesse pour la campagne et les jardins, la situation pittoresque de ce joli palais, en faisait un séjour charmant avant que Paul y eut établi la police militaire qui en fit un séjour d'ennui, et de contrainte. En 1794 mon logement m'y fut assigné comme

que les lettres dont elles m'honoraît ne concernaient que des sollicitations auprès du ministre, dont elle me chargeait, et qui regardaient le plus souvent quelques officiers à l'avancement desquels elle s'intéressait.

à l'ordinaire, dans une maison isolée, assez éloignée du Palais. Le jour de mon arrivée, après avoir rempli mes devoirs chez le Ministre dont la maison de campagne était dans le voisinage, j'entrai chez moi à onze heures du soir et me couchai aussitôt, accablé de fatigue. Je dormais déja lorsque mon domestique m'éveilla, d'un air effaré. — Il y a, me dit-il, un officier du Grand Duc qui veut vous parler. — Il entre, et me déclare qu'il est envoyé de la part de *son Altesse Impériale*, pour me signifier de quitter sur le champ *Pawlowky*, où je ne pouvais pas demeurer. Je répondit que le Ministre m'y avait assigné mon logement, mais que je lui ferais part des ordres de *son Altesse Impériale* et que j'y obéirais dès le lendemain. L'officier partit : *La volonté du Grand Duc, que je vous signifie, est que vous ne passiez pas la nuit à Pawlowky. J'ai, ajouta-t-il, exécuté ses ordres, le reste est votre affaire.* A l'heure qu'il était, il m'éut fallu attendre le jour à la belle étoile et j'étais trop fatigué pour prendre ce parti. Me reposant d'ailleurs sur les ordres que j'avais du comte, à qui Paul, dont il était encore grand-maître, se trouvait pour ainsi dire subordonné, je pensai qu'il serait plus raisonnable de me recoucher et de m'endormir.

Je me hatai le lendemain matin de rapporter à

mon chef la sommation nocturne que j'avais reçue. — Il faut que votre nom français l'épouvante, ou qu'il vous regarde toujours comme attaché à Mad. de Benkendorff — Peut-être aussi n'a-t-il voulu que me mortifier, car il est très mécontent de moi en ce moment.

Le Grand Duc était effectivement outré contre le Ministre, parce que ce dernier avait reçu l'ordre de l'Impératrice de lui oter quelques bataillons de la petite armée, qu'il rassemblait tous les étés autour de lui, et qu'il se hâtait de recruter aux dépends de la discipline des régimens campés dans les environs, dont il faisait déserter les plus beaux hommes, pour les recevoir sous ses drapeaux. Cela durait jusqu'à ce qu'il donnat quelques nouveaux sujets d'allarmes et de mécontentement à sa mère; le Ministre recevait aussitôt l'ordre de diminuer sa petite armée. Souvent aussi l'Impératrice mettait le comte Soltykow dans le cas de mortifier involontairement le Grand Duc, à l'égard de ses enfans sur lesquels il n'exercait aucune autorité paternelle, et qui étaient directement confiés à la conduite du comte, dont Paul devait souvent solliciter jusqu'à la permission de voir ses fils.

Quelle que fut la raison de l'humeur, ou de la méfiance de ce Prinec, elle fut cause qu'il me fallut occuper une misérable cabane de paysans ingriens

dans un hameau du voisinage, jusqu'à ce qu'il me fut donné un logement dans les jardins du Grand Duc Alexandre.

Quelque tems après les jeunes comtes Soltikow ayant commencé à faire leur service de gentilhommes de la chambre auprès de Paul Pétroïde ; il daigna attribuer à l'influence que j'avais eu sur leur éducation un tour d'esprit saillant, et un mérite qu'un Prince moins soupçonneux n'eut point méconnu. Il trouva, entre autre, que l'aîné lui faisait des réponses *trop spirituelles et trop philosophiques*, qu'il ne s'inclinait pas assez profondement devant lui. Il s'en plaignit même au père en lui disant que son fils paraissait le saluer à regret. Une autre fois il dit assez plaisamment : on voit bien que le jeune comte Soltykow est fait de *Massonnerie*. Ce n'est point que ce jeune seigneur eut rien de roide et de géné ; c'était une allusion à mon nom, un calambourg dans le genre de Paul.

Je rapporte ces détails, par ce qu'il peignent assez le caractêre et le tour d'esprit de ce Prince. Il parut cependant revenir de ses préventions contre moi et ne s'opposa point à ce que je fus envoyé en Allemagne anoncer la naissance d'une Grande Duchesse aux cours parentes ; mais à mon retour il me prouva de nouveau sa repugnance à me voir.

Etant dans le cabinet de Madame la Grande Duchesse, où je m'aquittais en particulier de quelques commissions de sa famille, je voulus laisser à cette Princesse une lettre que j'avais aussi pour le Grand Duc, jugeant d'avance qu'il ne me recevrait pas, et me retirer, parceque l'on vint avertir qu'il était l'heure de diner : non, non, me dit-elle, je veux que vous remettiez cette lettre vous même; je vais parler au Grand Duc; attendez, vous resterez avec nous. Elle se leva, passa chez le Prince, et rentra bientôt d'un air ému et deconcerté, comme si elle avait eu une petite altereation. — Eh bien! dit elle, en se rasseyant; donnez-moi la lettre, je ne puis vous retenir, et je ne pourrai plus vous parler que les lundis (*) à *Tzarskoé-Celo*.

Je partis très mortifié que cette Princesse eut éprouvé quelque desagrément à mon sujet; mais soit que Paul ait ensuite cédé aux sollicitations de son épouse et de son fis, soit qu'il ait pensé qu'il ne pouvait s'opposer à l'Impératrice à qui le comte m'avait proposé pour secrétaire d'Alexandre Pauloïde, il m'accorda son agrément lorsqu'il fut question de cette place; et je crus qu'il était revenu de ses préventions defavorables.

(*) Jour où elle y venait seule pour voir ses enfans.

Depuis, je n'eus, aucune occasion de m'approcher de lui. Le mécontentement et la méfiance augmentaient chaque jour entre lui et sa mère : il voyait très rarement ses fils ; il commença même par ne plus paraitre à la cour que dans les jours extraordinaires, encore feignait il souvent, pour s'en dispenser, d'être malade ; il se mit enfin sur le pied de passer les hivers à son palais de Gatschina. La mort subite de Catherine vint m'éclairer et me prouva qu'il se souvenait de moi.

Un de ses premiers soins à son avénement fut d'entourer le Grand Duc Alexandre de personnes affidées, et de lui former un nouvel état-major. J'étais le seul officier de ce grade auprès de lui, j'y étais de l'agrément de Paul I., et je ne me trouvai pas compris dans le nouvel état. Il ota même à son fils le commandement du régiment où j'étais attaché, et je me trouvai, par le fait, conpris dans l'injonction générale, faite à tous les militaires de réjoindre incessamment leur corps.

Outre la perte d'un poste honorable, à l'instant même où il devenait interessant, cette disgrace était pour moi un véritable malheur. J'avais pour passer chez le Grand Duc quitté mon poste chez le comte Soltykow, et le régiment où j'étais dès long tems incorporé, dont le colonel était mon ami,

les autres officiers mes anciennes connaissances, et les cantonnemens dans le voisinage. Je devais perdre tous ces avantages et aller comme major surnuméraire, joindre mon nouveau régiment, à trois mille verstes, dans un pays perdu, car le régiment était en marche vers l'armée de Perse. Pour comble d'embarras je venais d'unir mon sort que j'avais cru desormais stable, à une femme en ce moment en couche, et dont la succession dépendait d'un procès ruineux qui exigeait impérieusement ma présence à St. Pétersbourg.

Dans mon embarras, je m'adressais au Grand Duc Alexandre. Cet aimable Prince me répondit qu'il n'osait rien dire et rien faire. Par des bontés particulières il me rendit plus sensible le malheur de le quitter et celui qui me menaçait. Je me rendis chez le Ministre ; il m'assura qu'on ne pouvait faire aucune représentation ; que tout ce qui lui était possible, était de differer à mon égard l'exécution des ordres de l'Empereur. Mais que le plus sûr pour moi était de partir bientôt pour mon régiment, si je ne voulais pas demander mon congé, et m'eloigner de la cour en attendant que le Grand Duc et lui pussent faire quelque chose de mieux.

J'allais suivre ces conseils, lorque le 13 Décembre au matin, à l'instant où je sortais pour me ren-

dre chez le Grand Duc, un officier entra chez moi, et m'invita à le suivre sur le champ, chez Archarow Directeur-général de Police. (*) N'ayant jusque là aucun ordre à recevoir que du Grand Duc, j'hésitais de me rendre à cette invitation; mais l'officier m'assura que c'était un ordre direct de l'Empereur. Je me réndis en conséquence chez Archarow au lieu de monter au palais d'hiver. On me dit que le général était en ce moment chez sa Majesté, et l'on m'introduisit dans un vaste sallon, où je ne trouvai qu'une ancienne connaissance qui portait le même nom que moi. Cette rencontre me frappa, surtout lorsque ce Mr. Masson m'eut assuré qu'il ignorait le motif pour lequel il était appelé et qu'il en était très inquiet. Notre étonnement commun augmenta lorsque nous vimes entrer mon frère, qu'un officier amenait également.

Nous raisonnames beaucoup sur les causes de cette réunion imprévue, et nous en plaisantames. Je m'imaginai enfin que dans le bouleversement général des personnes et des choses, il ne s'agissait que de quelques renseignemens que l'on avait à demander. Cependant Mr. Archarow ne reve-

(*) Ce titre équivaut à celui de Ministre de la Police générale. Mais le poste de Gouverneur général de la capitale y était alors attaché.

nant point et l'heure où je devais me trouver chez le Grand Duc s'ecoulant, je voulus sortir pour me rendre au palais; mais l'un des officiers d'ordonnance s'y opposant m'anonça qu'il avait ordre de nous retenir. Notre étonnement fut extrême; on ne nous avait point demandé nos épées, et nous ne nous croyions pas arrètés. Comme j'étais à contester sur ces particularités, Archarow arriva. Je commencai par me plaindre des procédés de ses officiers et lui demandai s'il avait quelque chose à m'ordonner où si j'étais effectivement en arrestation. Que voulez vous faire, repondit-il ambigument, ils avaient mes ordres, et j'ai ceux de l'empereur. Pour le moment vous pouvez partir, mais rendez vous chez moi à sept heures du soir, je ne puis vous en dire d'avantage. Il était presque nuit, et nous avions été depuis neuf heures du matin à attendre cette belle sentence, qui ne nous apprenait rien. Nous sortimes mon frère et moi, très indignés, et très intrigués de cette affaire: nous ne savions que supposer. Quelque erreur, quelque mesentendu, quelque délation secrette, quelque lettre interceptée où nous étions peut-être compromis, ou nommés par hazard. Voila, surquoi roulaient nos soupçons. Je me rappelai que trois mois auparavant j'avais déja manqué de me trouver impliqué dans une af-

faire de haute-police, très innocemment, et voici de quelle manière.

Un Émigré français se trouvant à l'armée, en Pologne, sous les ordres du Général Apraxin, eut avec son chef un démèlé, dont la première cause était une affaire de femme. Le Général maltraita l'émigré, qui s'emporta enfin jusqu'à le menacer et à le défier. Le comte Apraxin pour s'en défaire, l'accusa du crime bannal *de jacobinisme* et le denonça à la commission secrette. Au moment où l'on arrêta le malheureux on trouva deux lettres sur sa table : l'une au général Mélissino, et l'autre, qui renfermait une pétition à l'Impératrice, était à mon adresse. Ces lettres furent envoyées à Zoubow et montrées à Cathérine ; on les communiqua au comte Soltykow mon chef, et l'on fit à mon insçu des perquisitions, pour savoir si j'avais entretenu quelques liaisons avec cet officier. Il est bien certain que si je n'avais pas été connu et protégé, j'eusse disparu alors avec l'émigré. Je ne le connaissais pas même de nom, toutes ses liaisons avec moi étaient, que sachant mon adresse, me connaissant pour être de sa nation et me jugeant en état de lui rendre service, il m'envoyait et me recommandait sa lettre à l'Imperatrice, où il la supliait de lui faire payer ses appointemens qu'on lui retenait.

Voilà ce que m'assurèrent les secrétaires qui avaient eu connaissance de ces lettres et mon chef lui même. Si dans celle à mon adresse il s'était trouvé la moindre phrase équivoque, il n'est point douteux que c'en eut été fait de ma liberté. Le poste que j'occupais ne m'eut rendu que plus suspect.

C'est ainsi que l'on se trouvait à la merci de quiconque voulait écrire à quelqu'un et même le nommer dans ses lettres. Ces réflexions dont j'entretenais mon frère nous alarmaient, et l'on verra que nos craintes étaient assez fondées.

Autant par curiosité que par devoir nous fumes ponctuels au rendez-vous que nous avait donné le redoutable Archarow. Bientôt nous vimes arriver encore notre compagnon de détention, le vieux Mr. Masson, qui n'avait d'autre affinite avec nous que celle de ce nom. (*) Tout ce que nous devinions c'est que ce malheureux nom était suspect et compromis. (**) Il n'est point douteux que s'il se fut trou-

(*) Son vrai nom était de Mougeot. Il était en Russie depuis trente ans, où je ne sais par quelle raison il avait changé son nom pour le notre.

(** Le nom de Masson est odieux aux Russes fanatiques et ignorans ; il pensent qu'il signifie athée et sorcier, à cause des francs-maçons qu'ils ont en horreur. Une vieille attachée à l'Imperatrice crachait, et faisait des signes de croix, toutes les fois qu'elle me rencontrait, ou qu'elle m'entendait nommer.

vé à Petersbourg cinquante personnes qui l'eussent porté, toutes eussent été arrêtées en même tems.

Arkharow revint de chez l'empereur et en passant, pour entrer dans son cabinet, il nous dit sèchement. Ah! vous voila; attendez un instant. Il expédia plusieurs messages que nous jugeames nous concerner, et nous vimes bientôt arriver le maître de police (*lieutenant de police*) Mr. Tschoulkow qui nous salua très froidement en entrant. La chose commençait à nous paraître sérieuse; nous perdions patience et nous nous perdions nous mêmes dans nos suppositions lorsqu'il entra un homme de notre connaissance, propre à nous expliquer ce pénible énigme.

C'était un petit italien attaché au corps des Cadets d'artillerie, qui s'y faisait nommer *le comte de Plaisance.* Il était pâle, effaré, hors d'haleine. Il fut à peine dans le sallon que n'en pouvant plus, il vint se jeter sur un fauteuil à coté de moi. Pendant que l'officier qui l'avait amené courrait lui chercher un verre d'eau, qu'il demandait en suffoquant, je me panchai vers lui et lui parlant italien, pour n'être pas entendu des ordonnances qui nous environnaient; qu'est ce donc qui vous amène ici Mr. le comte? lui dis-je, sauriez-vous pourquoi nous y sommes? — — Oh! dit-il, en propos entre-cou-

pés, — ardon ! mon cher Mr. M. ! pardon, — mon dieu ! C'est moi, — oui, c'est moi qui en suis la cause. La police vient de me citer; je sais ce que c'est. J'ai écrit à Mr. Bœber, notre ancien inspecteur : je lui ai dit les nouvelles du jour, et que le chargé d'affaires de Turin venait d'être déporté pour avoir plaisanté sur l'oukas des chapeaux ronds : j'ai ajouté *qu'il pourrait bien en arriver autant à Mr.* M., *votre frère.* "

Apeine avait-il eu le tems et la respiration nécessaire pour me donner cet éclaircissement et boire son verre d'eau, qu'il fut introduit dans le cabinet du Grand Inquisiteur Arkharow. J'instruisis aussitôt mon frère de la découverte fortuite que je venais de faire. Nous ne savions si nous devions rire ou nous alarmer de nous voir traduits pour une phrase aussi insignifiante. Nous connaissions à peine le Chevalier de Bossi, chargé des affaires de Sardaigne. (*) Quant au comte de Plaisance, piémontois d'origine, c'était un personnage assez méprisble et assez dangereux : un petit intriguant qui cherchait à se produire, à s'avancer et pour qui tous les moyens étaient bons. Il était instituteur au

(*) Le comte de Plaisance et le public étaient d'ailleurs dans l'erreur sur la principale cause de l'avanie qui fut faite au Chevalier de Bossi. Voyez les mémoires II. vol.

corps dés Cadets avec le grade d'officier. Nous y avions servi ensemble, et mon frère, en qualité d'Inspecteur de ce corps, avait quelquefois été dans le cas d'humilier la vanité du personnage, que le général Mélissino appelait par dérision le comte de la Plaisanterie, *ou le comte Mirlifiche.* Malgré ses bassesses, il était poli, prévenant et serviable; il m'avait toujours témoigné de l'attachement, surtout depuis que j'étais placé à la cour, et je ne lui avais jamais supposé l'intention de me nuire. Son air consterné semblait me prouver, qu'il était coupable d'une imprudence plutôt que d'une délation, et qu'il en redoutait les suites plus que nous.

Mon frère fut appelé dans le cabinet pour être confronté au délateur: la frayeur de celui-ci le rendait incapable de proférer une parole. Il fallut qu'Arkharow le rassurat en l'encourageant à s'expliquer. Il le somma de parler, au nom de l'Empereur, et la lettre à la main (*) il lui demanda, pourquoi, il avait prétendu que Mr. M. dut être traité comme l'envoyé de Sardaigue?

(*) On voit par ce trait que Paul dès son avénement faisait ouvrir leslettres adressées dans l'intérieur de l'empire. Celle-ci l'était à Moscou, où il se disposait à se faire couronner, et dont il voulait, sans doute, sonder l'opinion à son égard.

Le comte de Plaisance répondit enfin en balbutant : *C'est qu'en lisant les gazettes, chez le général Mélissino, Mr. M. prenait toujours le parti des français ; il soutenait qu'ils étaient bons soldats et qu'ils avaient battu les Impériaux et les Italiens. Il a même, à un diner, fait le pagénirique de Bonaparte, et déclaré que c'était un grand général.*

Mon frère interpellé de se justifier sur d'aussi graves inculpations répondit qu'il n'avait parlé des français et de leur général, que sous le rapport militaire, sans s'immiscer dans les querelles politiques ; Arkharow répliqua, avec emportement, qu'il *était indigne d'un officier Russe de parler avec éloge, sous quelque rapport que ce soit, d'une armée de brigands et de son chef.* Mon frère ayant observé que le dénonciateur altérait ses propos ' qu'il ne savait pas l'allemand et que la conversation avait eu lieu en cette langue, le comte de Plaisance répondit, j'ai pourtant bien compris les mots *révolution et Bonaparte ;* j'ai bien entendu qu'il s'agissait de guerre et de politique. Arkharow déclara être assez instruit et termina ce bel interrogatoire.

J'attendais mon tour avec mon camarade de nom ; mais le maître de police sortit et vint nous apprendre, que la chose ne nous regardait plus et que nous étions libres de nous en retourner. Je voulus

attendre mon frère, mais l'autre se hâta de profiter de la permission pour aller tranquilliser sa famille en alarmes, et me demanda mon traineau : il était d'un quartier éloigné et avait la Néva à traverser. Je rapporte cette particularité parce qu'elle eut un grand inconvénient pour moi, et fut cause que je ne revis plus le Grand-Duc.

Le sallon était encore rempli d'autres personnes qui étaient citées, ou qui venaient prier le Directeur général de police de leur donner des nouvelles de quelques parens enlevés par ses ordres. J'y reconnus, entre autre, le Conseiller Euler, dont le père est si célèbre ; il sollicitait la permission de parler encore à son fils âgé de seize ans, qui venait de lui être arraché. Qu'on s'imagine par ces traits, quels actes de violences signalerent les premiers mois du règne de Paul I.

Au lieu de mon frère que j'attendais, je vis sortir le Directeur général, qui distribuant à droite et à gauche quelques coups de canne à ses domestiques, parce qu'ils ne s'étaient pas rangés assez vite sur son passage : me trouvant dans le sallon il s'arrêta devant moi et me demanda en Russe fort grossièrement, pourquoi j'étais encore là ? j'attends mon frère, lui dis-je. Allez, allez, que votre frère ne vous embarasse pas. Vous

n'avez, pour ce moment, rien à faire ici. Il se fit donner sa pelisse, ordonna qu'on avançat sa voiture, et se rendit au palais.

Cette démarche, après dix heures du soir, tems où Paul se retirait ordinairement, m'allarma extrèmement pour mon frère, il fallait que la chose prit une tournure bien grave et bien importante ; j'ignorais encore les détails de l'interrogatoire qui venait d'avoir lieu et j'étais très inquièt de son résultat. Je jugeai que je ferais mieux d'agir pour lui que de l'attendre, et je sortis précipitamment. Mon équipage n'était pas de retour de sa course, et je fus obligé de courrir au palais à pied, et dans la neige, car il n'y avait plus de fiacres dans les rues; ce contretems fut cause que je ne pus arriver qu'après le coucher du Grand Duc. Très mortifié, je montai chez le comte Soltikow. Il m'attendait et parut instruit de mon aventure. Il voulut d'abord me la faire envisager comme très sérieuse pour moi. Je voulus à mon tour lui apprendre qu'elle ne me regardait plus personnellement, que mon frère seul se trouvait impliqué pour une bagatelle.

Ne vous y trompez pas, me dit-il, j'ai été appelé ce soir deux fois chez l'Empereur à cause de vous; il vous croit un homme dangereux et l'affaire de

vôtre frère ne change rien à la votre ; ni à l'opinion de l'Empereur. Je lui répondis que si S. M. était juste, j'étais innocent, et que je n'avais rien à craindre. J'en attestai ma conduite et mes actions ; seules choses dont on pouvait me demander compte ; je le sommai avec feu de me rendre en cette occasion le témoignage qu'il me devait, puisqu'il me connaissait si particulièrement depuis huit à neuf ans. — Je ne puis rien, l'Empereur n'écoute rien, me dit-il, c'est avec peine que j'ai adouci les premiers coups. — Quel est donc mon crime ? De quoi m'accuse-t-on ? — Il suffit que l'Empereur vous soupçonne et se méfie de vous ; je ne puis d'ailleurs repondre de vos opinions politiques. . . . . Présentez-moi dès demain votre démission (*) et éloignez vous de la cour en attendant qu'il se calme et que cela s'arrange. — — Enfin le Ministre me convainquit que l'on voulait me perdre ; le prétexte de la lettre et de quelques

(*) Il était en ce moment très dangereux de demander sa demission. L'Empereur outré de ce, que quelques centaines d'officiers de tout grade avaient pris la leur, venait de donner un oukas qui déclarait indignes et incapables de servir à l'avenir, même dans le civil, tous ceux qui demanderaient dorenavant leur congé. Il leur était deplus ordonné de quitter la capitale dans 24 heures.

propos indiscrets ne pouvait m'être appliqués, puisque le délateur les avait attribués à mon frère seul, quoique je les eusse partagés avec lui, je pensai bien qu'on trouverait d'autres raisons, et d'ailleurs l'Empereur en avait-il besoin ? Mais indigné de sa haine, et de la tiédeur d'un homme que j'avais si long-tems et si essentiellement servi, dans ce moment décisif, je lui dis avec un espèce d'enthousiasme que m'inspirait la pureté de mes intentions : Votre excellence sait que je suis un homme d'honneur et de probité; j'ai été fidelle à mes engagemens en entrant au service de Russie ; j'ai été fidelle à la confiance dont vous m'avez honoré ; je n'ai donné aucune prise sur moi, ni par le fait, ni par les paroles. Rien ne peut m'intimider. L'Empereur n'a qu'à disposer de ma vie, elle est en son pouvoir. Mais personne n'a le droit de fouiller dans les replis de mon cœur pour y juger mes sentimens et mes opinions : ni la puissanse de l'Empereur, ni la crainte de la mort ou des fers, ne peuvent les changer par ce que je les crois honnêtes et innocentes. Le comte ricana sans me répondre, je le quittai et montai chez ses fils.

Je les trouvai plus alarmés que moi même sur ma position. Ils avaient été informés des

allées et des venues du grand inquisiteur chez leur père, et de leur père chez l'Empereur. Ils avaient pendant ma détention, envoyé chez ma femme; mais le messager, homme étourdi et brouillon, voulant témoigner plus de zèle qu'on n'en desirait de lui, l'avait invitée brusquement de leur part, à leur renvoyer toutes les lettres et papiers que j'avais d'eux. Cet imprudent avait ainsi jeté l'alarme dans ma famille à qui j'avais fait dire que des affaires extraordinaires me retenaient chez le Ministre de la police. Ce message en persuadant à ma femme que j'étais arrêté, lui fit penser que je pouvais avoir quelques papiers suspects te dans sa détresse, elle cacha tous ceux qui étaient sur mon bureau.

J'instruisis, les jeunes comtes Soltykow de l'état des choses, et les consultai sur ce qu'il y aurait à faire pour tirer mon frère des mains de l'inquisition. Le résultat fut que je devais me rendre promptement chez Araktscheieff, aide-de-camp général de l'Empereur, dévenu tout à coup son favori. Il était mon ancien camarade du corps des Cadets; il avait été précepteur des jeunes comtes et avait servi sous les ordres de mon frère pour qui il conservait de l'estime. Je savaisqu'il méprisait l'intriguant Italien et qu'il venait de livrer à la risée de ses amis une lettre qu'il en avait reçue. Il m'avait

toujours montré de l'amitié ; les témoignages de la mienne lui avaient été favorables. C'est moi qui l'avait recommandé au Ministre, pour donner à ses fils des leçons dans l'architecture militaire, ce qui fut la première cause de son avancement rapide.

Je me rendis en diligence chez lui ; je le trouvai encore levé et environné d'officiers de toutes les armes, qui l'avaient suivi après le coucher de l'Empereur. Il me fit passer dans son cabinet ; mais malgré mes sollicitations, il ne voulut point se charger de parler en faveur de mon frère. Il me repéta plusieurs fois, qu'ayant resolu de ne se mêler absolument que de ses fonctions militaires, il ne pouvait s'immiscer dans rien de ce qui concernait la cour et la politique. La dessus se plaignant de la fatigue, et du sommeil qui l'accablait, il entra dans son alcove pour se coucher en me disant bon soir. Je m'éloignai faisant des reflexions sur les amis, et sur le changement subit qui s'opérait dans un homme qui trois jours auparavant m'aurait obsédé de démonstrations d'attachement.

Désesperant de pouvoir changer pour cette nuit le sort de mon frère, je me rendis chez lui pour consoler sa femme et tranquiliser la mienne que je jugeai dans les plus cruelles alarmes Ma joie

égala ma surprise de le trouver déja rendu lui même au sein de sa famille, racontant notre aventure, et commençant à s'inquièter de mon retard. Ce fut alors qu'il m'apprit les détails de l'interrogatoire curieux que j'ai rapporté plus haut. Arkharow à son retour du palais lui avait dit qu'il pouvait se retirer, en lui enjoignant de se représenter le lendemain matin. Il est probable qu'Arkharow n'avait plus trouvé l'Empereur, et qu'il n'osait rien décider sans ses ordres. Nous crumes que le sommeil calmerait Paul I. et que cette affaire n'aurait pas de suites plus desagréables. Mais cette injonction de reparaître, jointe à ce que m'avait dit mon chef; la connaissance que j'avais du caractère de Paul et de ses préventions ne laissait pas de m'inquieter encore. Je me rendis chez moi avec ma femme; mais après l'avoir tranquilisée, ne l'étant pas moi-même, je me livrai à mes réflexions.

On a vu que je n'avais pas assez approché l'Empereur pour avoir pu l'offenser personnellement, ou même lui déplaire. Je ne lui paraissais donc suspect et dangereux que par les rapports de la malveillance; et l'intention particulière dont il m'honorait en ce moment, annonçait qu'on avait réveillé ses anciennes préventions. Je ne savais ni

sur qui ni sur quoi arrêter mes pensées pour m'expliquer cette animadversion. Le rôle que je jouais n'était pas assez important pour attirer sur moi les yeux, et moins encore l'envie. Mes sentimens et mes opinions étaient celles d'un français nourri dans les montagnes de la Suisse et persécuté dès l'enfance par le fanatisme réligieux. Je pensais sur la révolution comme les hommes droits et éclairés, qui voyaient dans les causes de ce grand événement d'heureux changemens pour l'humanité, l'amour de la liberté et la véritable gloire de sa nation : mais dans les sociétés où j'étais forcé de m'observer, j'avais toujours été très réservé. Je me contentai de ne pas applaudir à ce que je condamnais intérieurement. J'avais bien appris à la cour à ne pas dire ma pensée, quoique je n'eusse jamais pu gagner sur moi de parler contre elle. Ainsi l'on n'avait que des preuves négatives pour m'accuser d'hérésie politique. Je dirai à cette occasion que rien n'est si pénible pour un homme qui a des principes, qu'une position semblable à la mienne à l'époque de la révolution.

Je ne me connaissais point d'ennemis, et je ne soupçonnais que deux personnes en état de me vouloir assez de mal pour chercher à me perdre par

la calomnie ou la délation. L'une était une Dame de la cour, qui m'aurait dû de l'estime et davantage même, si, comme mère, elle eut été capable d'apprécier mes services et ma conduite. Elle me détestait, par ignorance, et par préjugé bien plus que par aucun autre motif. Elle était ennemie de quiconque se melait de penser, et de toute instruction; mais comme ses singularités et ses lubies l'avaient ridiculisée dans le monde, qu'elle ne s'euvironnait que de bouffons, de nains, de fous et de gens superstitieux, ou fanatiques; comme ses persécutions et sa haine valaient une recommandation auprès des gens raisonnables, et que l'Empereur même l'avait parfaitement appréciée; je croiais n'en avoir rien à craindre. Malgré l'ascendant quelle exerçait sur son mari, j'estimais trop ce dernier pour le croire capable de faire aucune démarche sérieuse à son instigation.

L'autre personnage était une espèce de laquais devenu officier, sans avoir quitté, ni l'esprit, ni les fonctions de son premier état. Le nommer serait peindre d'un mot ce qu'il y a de plus méprisable, mais ce ne serait rien dire à ceux qui ne le connaissent pas. C'était une manière de fou, grossier et turbulent, de ces mouchards que l'on chasse, mais qui reviennent toujours; de ces hommes que

l'on ne peut humilier, parce qu'ils se rient du mépris; l'un de ces êtres enfin dont l'on se sert quelquefois chez les grands pour faire les commissions honteuses; qui n'ont rien d'humain que les oreilles pour écouter aux portes, les pieds pour s'enfuir, et les mains pour fouiller dans les poches. Celui-ci était si bête, que l'on ne conçoit pas comment il pouvait être aussi méchant, il avait des inclinations si basses, que l'on était confondu de lui trouver de l'ambition. En bonne justice l'on eut été embarassé de savoir, si on devait le lier comme imbécile, ou le prendre comme coquin.

Tel était le roquet que depuis dix ans, et sans savoir pourquoi, je trouvais partout ayant aboyé, ou aboyant contre moi, et contre mon frère. Je n'en soupçonne d'autres raisons qu'une certaine jalousie, que les ames viles et basses ressentent chez l'étranger contre leurs compatriotes, car je dois avouer à ma honte, qu'il était le mien. Il avait servi à épousseter la bibliothèque de Paul I. sous les ordres de Nicolaï. A force de sottises et d'effronterie il s'était fait chasser, et Paul de sa propre main l'avait souffleté en lui donnant, à la lettre, du pied dans le derrière. Il avait été depuis, et en diverses conditions, honoré du même congé; mais il s'était, par habitude, mis au dessus de ces

bagatelles ; elles ne suffisaient plus pour le faire déguerpir Il s'était ancré au palais, à la suite d'un homme puissant, et la Dame dont j'ai parlé le protégeait. De l'antichambre de cette Dame il furetait continuellement toutes celles où il pouvait avoir accès, au risque de se cacher à l'aspect des maîtres, car on ne le souffrait nulle part et Paul lui avait expressement défendu, de se présenter devant lui. J'ignore si, de laquais en laquais, jusqu'au valet de chambre, ses propos aurait pu être rapportés à l'Empereur. Cela est possible dans un moment où l'on réorganisait l'espionage.

Une troisième personne, quoique moins méprisable, éveillait encore mes soupçons. Je ne la nommerai pas de crainte de nuire à quelque parent honnête qu'elle peut avoir à Genève. C'était un officier major, qui après avoir été attaché à Paul, avait encouru sa disgrace : me jugeant à cette époque en état de le servir auprès du Ministre de la guerre, il me rechercha et je fus entrainé par les circonstances et les localités à le voir souvent. Ses rélations avec le Prince de Nassau qu'il suivit dans l'expedition en Champagne ; celles qu'il conserva avec Esterhazy, et surtout ses procédés avec Laharpe et le jeune Roland, son compatriote. (*)

(*) Il avait denoncé au Grand Duc cet intéressant jeune

le rendaient cependant peu estimable. Ses propos fades et jesuitiques, son air toujours misterieux, et les sentimens politiques dont il se targuait m'étaient d'autant plus suspects qu'ils ne pouvaient être chez lui que la preuve de sa duplicité. Les paroles ironiques dont l'Empereur se servait, disait-il, en parlant de Laharpe et de moi, témoignaient au moins, qu'il en avait été souvent question entre l'Empereur et lui durant sa faveur. Il aurait bien pu alors me peindre sous des couleurs odieuses, et sa conduite semble avoir depuis justifié mes soupçons.

Voilà les seules personnes dont je me méfiais et voici les seules choses qui pouvaient donner prise sur moi.

1) Durant mon voyage en Allemagne, impatient, après une absence de 10 ans de revoir ces français, devenus si célèbres et si intéressants, je commis une espèce d'imprudence. J'engageai un jeune officier aux gardes de l'Impératrice que je trouvai à Bareuth d'aller voir avec moi, à quelques lieues de là, les prisonniers français à Culmbach; nous dinames avec les officiers, et nous fimes quelques largesses aux soldats que nous visitames dans le fort. Le jeune Russe eut l'in-

homme; officier dans les bataillons, pour avoir manifesté des idées liberales. Roland avait sur le champ été expulsé.

discretion, à son rétour, de raconter les détails de ce petit voyage au Grand-Duc Paul.

2) L'opinion de ce Prince sur la *société philadelphique*, formée par le général Mélissino, m'inquiétait, quoique cette société ne fut qu'un badinage, comme on le voit dans les mémoires.

3) Obligé de lire un jour devant les jeunes Grands-Ducs et plusieurs courtisans, une rélation pompeuse d'une prétendue victoire remportée sur les français, je fis remarquer que le lieu de la date de ce rapport était à plusieurs lieues en arrière du champ de bataille: quelqu'un releva cette remarque, comme une preuve très frappante de ma partialité pour les français, et de mes sentimens républicains.

Voilà une confession générale et sincère de mes péchés politiques, et le résultat de mes souvenirs et de mes réflexions. Elles m'inquiétèrent au point que je me levai en sursaut pour fouiller dans mes papiers, et anéantir tous ceux qui auraient pu, en nourissant des soupçons, me nuire ainsi qu'à mes amis. J'ai dit que ma femme, déja alarmée par le message des comtes Soltikow avait eu la précaution de cacher mes papiers, entre autre un cahier, où elle me voyait souvent écrire et revenant de la cour. C'était un espèce de journal que je dechirai alors,

avec des notes et des détails assez curieux, dont sa perte j'ai depuis beaucoup regretté. Il est à considerer que les petits évenemeus journaliers qui nous paraissent insignifians lorsque nous en sommes témoins, deviennent très importans dans la suite, et que ces détails locaux et caractèristiques donnent la vie, et l'intérêt aux mémoires historiques. On y joint à mesure qu'on les jette sur le papier, des réflexions qui conservent l'empreinte du moment, et qui sont d'autant plus vrayes qu'elles ont été inspirées par les choses mêmes à mesure qu'elles se passaient. Je déchirai aussi plusieurs fragmens de mon poëme des Helvétiens, et ne pouvant me résoudre à en détruire d'autres que je ne savais pas par cœur, je les fourrai dans un poële pour les reprendre ensuite; mais comme je n'y penssi plus; ils y ont probablement été brulés.

Après avoir pris ces provides arrangemens, et voyant que le jour ne paraissait point encore, j'allais me recoucher, lorsque l'on frappa tout-à-coup à ma porte. — — On venait me chercher, pour reparaitre encore chez Arkharow. . . . . Je m'habillai à la hate, en uniforme et en écharpe, comme devant me rendre chez un général. Je tranquilisai ma femme, autant que je le pus, en l'assurant que je ne faisais qu'accompagner mon frère,

et je partis, plus ému et plus alarmé de cette seconde citation que je n'eusse désiré le paraitre.

Je trouvai mon frère rendu avant moi au même ordre. Il n'était pas jour encore, et le Directeur général de police était déja chez l'Empereur. Nous nous promenions en l'attendant dans un vaste sallon, où l'on nous avait introduits seuls. Il ne s'y trouvait que deux officiers d'ordonnance, qui nous observaient: nous étions gardés. Enfin un major arrive du palais et nous annonce qu'il lui est ordonné de nous conduire chez le *maître de police*. Cette transfération chez un fonctionnaire inférieur, nous annonçait que notre sort venait d'être décidé par un mot de l'Empereur, et que nous étions livrés au bras exécutif. . . . Frémissez de surprise et d'indignation, o vous qui habitez un pays où il y a des lois dont le gouvernement n'est que le fidèle exécuteur! J'étais jugé et je n'avais point été accusé, pas même interrogé: j'ignorais la cause de ma détention et l'on a vu que j'étais obligé de chercher moi même mon crime dans les démarches les plus innocentes, ou de le supposer dans les préventions bizarres de l'Empereur. Etais-je la victime de ses soupçons politiques à l'égard de son fils; ou d'un simple caprice? C'est ce que j'ignorais, et ce que je ne sais point encore.

Mon frère, au moins, avait été confronté avec un prétendu délateur. Son nom s'était trouvé dans une lettre, à coté de celui d'un envoyé étranger, qui devait avoir plaisanté sur la proscription des chapeaux ronds; il avait avoué, qu'il regardait Bonaparte comme un grand général, et qu'il croyait les français bons soldats. Voilà au moins des faits, des raisons; on les trouvera sans doutes bien futiles pour traiter en criminel un officier, qui avait fait avec distinction les campagnes contre les turcs, qui avait obtenu une croix militaire, et un sabre d'honneur de la part de Catherine, qui était comme moi marié à une Russe, et possessionné en Russie. Il est probable que son plus grand tort fut d'être mon frère, et que les propos qu'on lui reprochait ne servirent que de prétexte à cette funeste catastrophe.

Nous nous rendimes, sous la garde de deux officiers, qui nous suivaient dans un autre traineau, chez le maitre de Police. Il était tout fier et tout épanoui encore d'avoir reçu la veille le cordon de St. Anne, pour avoir bravement repoussé les flots du peuple badaut qui s'empressait d'admirer la grande parade. On nous consigna dans une chambre pour l'attendre. Il arriva, et nous dit, assez poliment, en russe: *je suis faché de vous apprendre,*

que la volonté du maitre (Gossoudar) est que vous soyez desuite conduits à votre . . . . Le mot *Mesta* qu'il employa ici signifie, *lieu*, *place*, *destination*! Ainsi notre imagination avait le choix, entre la frontière, la Siberie, quelques bastilles ou l'échaffaut. Mr. Tschoulkow, ne put, ou ne voulut point s'expliqner plus clairement. Je m'efforcai d'interprêter cette sentence le plus favorablement; mais nous démandames à voir encore nos femmes et nos enfans avant de nous en séparer. Le maitre de Police fit des objections; nous le pressames, il eut enfin la complaisance de remonter sur le champ en voiture, pour aller, dit-il, solliciter cette faveur. A son retour, il nous apprit qu'ils nous avait obtenu, avec peine, deux heures de tems pour arranger nos affaires et nous procurer l'argent necessaire *pour faire un long voyage*. Il est à croire que nous dûmes à ce dernier motif la grace que l'on nous accordait; car les prisonniers d'état, sont et doivent être transportés aux frais de l'état, mais les agens de la police vexent impunément ceux qui lui sont livrés. J'observai, qu'il n'était pas facile de se procurer en si peu de tems une forte somme, et je demandai avec indignation ce que l'on ferait dans le cas, où nous ne la possederions pas. Le maitre de police parut déconcerté et se tut

en regardant son secretaire, mais celui-ci, d'une phisionomie très fourbe et très cruelle, nous repondit en ricanant: si vous n'avez pas de quoi payer votre voyage par la poste, vous serez conduits *comme les autres criminels* de village en village, jusqu'à *votre destination.* Par un hazard heureux j'avais sur mois trois-cent roubles, reçus la veille, et je ne jugeai pas à propos de repliquer; mais cette réponse insolente me fit craindre que nous ne fussions conduits en Siberie.

Mr. Tschoulkow appelant alors deux officiers, remit chacun de nous, à chacun deux, en nous interpelant par nos noms et qualités avec emphâse; puis il tira sa montre et leur dit sur le même ton: il est une heure en ce moment; vous repondez sur votre tete de ces Messieurs; qu'à trois heures précises, ils soient rendus ici. L'un de ces officiers, qui paraissait humain et sensible lui avant remontré, que ce tems était bien court, que les traineaux, les chevaux, et les dépéches nécessaires pour le départ ne seraient pas prèts de si tot: il repondit d'un air furieux: *Sais-tu au nom de qui je t'ai parlé? Es tu ici pour m'obéir, ou pour me donner des conseils? Je te débarasserai, en un moment, de la peine de servir l'empereur, si l'obèissance ne t'accomode pas; je t'en débarasserai sur le champ,*

m'entends-tu ? L'officier, qui était major, baissa la tete, et nous dit d'une voix altérée; allons, Messieurs, allons. (*)

Nos domestiques nous voyant retenus si long'tems à la maison de police, étaient allés en avertir nos femmes. Elles acoururent éplorées; nous les rencontrames dans la rue. L'une s'évanouit à notre aspect et l'autre fondait en pleurs. Leur traineau était entouré d'une foule que la curiosité et la compassion rassemblaient. Ce spectacle ébranla notre courage, et l'indignation qui jusque là m'avait fait supporter mes humiliations avec un sang froid insultant fit place à l'attendrissement. . . . . Je montai auprès de ma malheureuse amie et me rendis chez moi, suivi de l'officier. Elle était persuadée qu'on allait me conduire à la mort, ou qu'elle ne me reverrait jamais. L'explosion de ma propre douleur m'empêcha d'abord de lui parler et son agitation et son effroi l'empéchèrent long-tems de m'entendre. Je fus obligé d'employer à la rassurer, et à la

(*) Ce fut lui qui accompagna mon frère chez lui. Ma belle-sœur touchée de l'interet qu'il avait manifesté et de ses procédés honnètes, ouvrit tout en larmes, une cassette, et lui donna une boète d'or, qu'il fallut le presser d'accepter

rappeler à la raison la plus grande partie du tems précieux qui m'était accordé pour arranger mes affaires. Je réussis enfin à lui donner quelque espérance. Bientôt reprenant tout son courage, elle se montra digne de la cause pour laquelle je souffrais. Elle même aida à faire mon porte-manteau, pendant que je mettais ordre à mes papiers, et que j'écrivais quelques lettres pour la recommander à mes protecteurs et à mes amis . . . Peine inutile, je n'en avais déja plus! L'officier qui m'avait suivi jusque dans mon cabinet, me laissait prendre, déchirer, et écrire ce que je voulais (*) mais il refusa de me laisser aller au palais sur ma parole, ou de m'y accompagner. Il m'était si douloureux de me séparer de ma femme, que j'aurais tout tenté pour engager le Grand-Duc à fléchir l'Empereur.

(*) Les extrémites se touchent, se confondent et se ressemblent. Le despotisme qui est l'abus du pouvoir n'est qu'une licence aussi bien que l'abus de la liberté, et il est sans cesse en contradiction avec lui-même. On me laissa disposer de mes papiers et emporter ce que je voulus, même emmener un domestique sans passeport, chose qui ne se fait jamais; si j'avais voulu sortir de l'Empire volontairement, il n'y a sorte d'entraves que l'on n'eut mis à mon départ: il m'eut fallut le faire publier trois fois: j'aurais été arrêté, visité, à chaque poste

L'officier tira sa montre ; il me montra les deux heures écoulées : il fallait m'arracher pour jamais des bras de mon amie, que je laissais dans la plus horrible situation. Pendant nos adieux déchirans et les provides conseils que je lui donnais, ma fille *Lolinka*, âgée de six semaines, dormait tranquillement au milieu de la famille éplorée. Quelques larmes muettes que je laissai tomber sur son berceau, en la regardant tristement, furent les seuls adieux que je fis à l'innocente. . . . . Enfin je m'arrachai des bras de ma femme desespérée et de mes domestiques en pleurs. L'officier touché de cette scène, me dit en s'attendrissant lui-même : *On voit bien que du moins vous n'êtes pas un méchant maître* L'attachement que me témoigna en cette occasion un soldat russe qui était mon *Denschik* (*) me pénétra. Il demanda à me suivre partout où l'on me conduirait ; le maître de police me refusa

militaire, à chaque bureau de douane : mais je n'ai éprouvé aucun de ces desagrémens. . . . Un moyen fort heureux d'échapper de Russie pour un étranger peu scrupuleux, ou pour un banqueroutier, serait de se faire mettre aux frontières, par la commission secrette ; mais il faudrait mesurer tellement son crime, qu'il n'en put arriver, ni plus ni moins. Sous le règne de Paul cela eut été facile.

(*) On nomme ainsi les soldats donnés aux officiers pour les servir.

qu'il ne pouvait accorder cette faveur, mais il me permit d'emmener un domestique étranger, et le russe inconsolable me suivit bien loin hors de la ville, dans un petit traineau. . . . . Passons sur ces tristes détails, qui n'intéressent que mon cœur et qui le déchirent encore.

Les mêmes scènes à peu près, avaient eu lieu chez mon frère, que j'allai prendre: nous nous rendîmes ensemble chez l'exécuteur des volontés de Paul, ignorant encore ce que nous allions devenir. Pendant notre absence, on avait acheté deux traineaux couverts que l'on nous fit payer; mais avant de partir il fallut prendre de nouvelles instructions, et Mr. Tschoulkow nous laissa long-tems l'attendre dans une chambre gardée. . . . . Ah! pourquoi ne nous fut-il pas permis de passer encore ces heures perdues dans les bras de nos épouses? Nous fumes arrachés à nos tristes réflexions par un bruit qui nous attira aux fenêtres. C'était l'Empereur qui passait en traineau avec l'Impératrice. Si ma voix avait pu l'atteindre, et le confondre, comme celle qui terrassa jadis l'apôtre de son nom, je lui eusse crié aussi: *Paule! Paule! quid me persequeris?* Il passait avec la rapidité d'un trait; les cris des malheureux et les coups des désesperés ne pouvaient l'atteindre.

Enfin, Mr. de Tschoulkow arriva. Nous montames, mon frère et moi, chacun dans un petit traineau couvert, qui devait être notre prison ambulante, et escortés par un officier et un bas-officier qui avaient ordre de nous conduire ainsi séparés. Mon frère demanda encore où nous allions. Pour toute réponse l'officier ne fut pas plutot assis dans le traineau, qu'il tira mystérieusement de sa ceinture de courrier, une lettre munie du sceau impérial, et dont il montra l'adresse : *Au Comte Pahl n* NOTRE *Gouverneur-général à Mittau.* Ce procédé de l'officier nous tira de la plus cruelle inquiètude. J'appelai mon denschik qui me suivait encore. Retourne-t-en mon cher *Dànila*, lui dis-je, en lui prenant la main et en l'embrassant : dis à *Maria Iwanowna* (*) que nous prenons le chemin de Mittau.

Nous fumes à peine à quelques *verstes* de Pétersbourg, que notre officier nous traita avec des égards et des politesses pleines d'humanité. Il nous réunit dans un même traineau, pour nous y laisser en liberté avec notre domestique, et alla occuper le second avec son sergent; de manière que notre voyage forcé, qui se faisait très rapidement, n'a-

(*) Nom de ma femme en russe.

vait d'autres desagrémens que la douleur et l'indignation que nous emportions avec nous, jointes à la crainte et à l'incertitude des traitemens et du sort qui nous etaient encor reservés. Je suivais cette même route de Livonie que j'avais faite si souvent, et quelquefois avec mon frère dans des momens si interessans, tantot pour aller à ses noces, qui s'y étaient célébrées quelques années auparavant, tantot pour y aller voir celle qui devint mon épouse, car nos deux femmes étaient de cette province, et nous traversions des campagnes peuplées de connaissances, d'amis, et de parens. J'avais même, pour amuser le général Melissino, écrit la rélation de l'un de ces heureux voyages, et je me rappelais alors douloureusement les plaisanteries dont je l'avais égayé, en revoyant les lieux qui me les avaient inspirées. Helas! je ne pouvais plus rien m'appliquer de ce badinage que les vers suivans par lesquels je terminais quelques railleries, et qui se réalisaient :

L'auteur me parait si méchant
En faisant un petit voyage,
Qu'il faudra pour le rendre sage,
Le forcer d'en faire un plus grand.

Quoique l'officier, comme nous l'avons vu, fut très honnête, il nous conduisait, comme des pri-

sonniers dont il avait à repondre, et conçut quelque inquietude, en voyant le grand nombre de connaissances que nous rencontrions sur la route, parmi lesquelles se trouvaient presque tous les maitres de poste. Celui de *Fockenhoff*, *ou Tschoudley* ancienne terre du père de ma femme vendue à la Duchesse de Kingston était justement le fermier de ma belle sœur, dont la campagne était dans le voisinage. Il donna surtout des marques de surprise et d'intéret, en nous voyant ainsi escortés, et mon frère à qui il remettait quelque argent, trouva le moyen de lui glissser un billet pour ça femme. Notre homme s'en apperçut, et depuis il eut toujours la précaution de descendre avant nous dans les maisons de poste, pour déclarer que nous étions prisonniers d'état, avec défense de nous parler en particulier, et de recevoir aucun papier de nous. Dès lors on nous regardait partout avec beaucoup de réserve et de crainte; à peine pouvions nous obtenir une reponse aux questions indifferentes que nous faisions, en changeant de chevaux ou en prenant nos repas à la hâte. Nous courrions jour et nuit, payant les frais du voyage et nourissant notre escorte. Pour nous convaincre de sa probité l'officier nous prouva par son *podoroge*, *ou ordre de route* qu'il n'était défrayé de son voyage que pour le retour.

Nous arivames à Riga trois jours après notre départ; nous nous y arrétames pour y diner et pour y échanger nos monnaies et nos assignats russes qui n'avaient point cours en Courlande. Je mandai un négociant suisse de mes amis, qui metamorphosa tout ce que nous avions en Ducats de Hollande et nous rendit les services qui dependaient de lui dans les tristes circonstances où il me revoyait. L'une de nos mortifications dans ce voyage était de rencontrer souvent des connaissances que la vue de notre escorte éloignait, ou dont la curiosité et l'interèt même était une espèce d'humiliation pour nous, dans notre position. C'est ainsi que nous rencontrames entre Riga et Mittau le général Lammsdorff ancien cavalier des Grands Ducs. Nous nous croisames, plus loin, avec le général Van Suchteln, avec qui nous avions été très liés et qui revenait de Pologne; mais une rencontre plus particulière fut celle de Græwenitz, notre ancien camarade, élève de l'accademie militaire de Stoutgard, et envoyé en ce moment en Russie par le Duc de Virtemberg. Il dejeunait dans une maison de poste où nous ne fimes que relayer nos chevaux. Nous tenant dans le fond de notre *Kibitka* nous ne le vimes point; mais il nous reconnut, au moment où nous passions, et à son

arrivée à Petersbourg il fit verser bien des pleurs à nos malheureuses femmes, en leur disant qu'il nous avait rencontré, que nous avions voulu nous arrêter et lui parler, mais que notre escorte nous avait brutalement repoussé au fond du traineau et fait partir à toute bride. Le fait est aussi faux, qu'il était mortifiant pour nos femmes, grossier de la part de Græwenitz et injuste à l'égard de l'officier russe dont la politesse et même les attentions ne se sont pas démenties. Le sergent s'empressait de nous rendre à l'envi de notre domestique tous les services possibles, et jamais on ne s'est permis de mettre la main sur nous. J'ai déja remarque, qu'on ne nous avait pas même pris nos épées et que nous étions en uniforme. Celui de nos gardiens prouvait seul notre detention.

Nous n'avons qu'une chose à reprocher à cet honnête capitaine; c'est qu'en nous séparant il se chargea de lettres ouvertes, pour nos femmes, qu'il nous promit religieusement de leur remettre; elles ne les reçurent pourtant point, et lors qu'après beaucoup de perquisitions elles apprirent le retour et la demeure de cet officier, il nia de nous avoir accompagnés, et d'avoir rien reçu pour elles. Ce trait seul fait sentir quel horrible mystère l'on met dans les opérations de cette police secrette plus odieuse par ses formes que l'inquisition. Nous

sumes depuis que les lettres avaient été rendues à Arkharow : un de ses anciens amis qui s'intéressait à nos femmes (*) le sollicita même en vain de les leur envoyer. J'ignore si cette conduite attroce lui était prescrite par l'Empereur, mais retenir des lettres uniquement destinées à tranquiliser deux épouses désolées, à les assurer que leurs maris vivent encore, et refuser de leur apprendre où on les a conduit, c'est une barbarie si basse, une précaution si inutile, que l'on est forcé de croire au plaisir qu'éprouvent les tyrans en tourmentant leurs victimes.

Arrivés le soir à Mittau nous fumes conduits directement dans la cour du palais des Ducs de Courlande, habité présentement par le gouverneur russe. C'était le Baron von der Pahlen dont nous étions connus, homme, d'une politesse et d'une urbanité dont l'on sent tout le prix dans le cas ou nous nous trouvions. Il était absent, et l'on nous introduisit dans une grande salle du château pour l'y attendre, je m'y livrai aux plus mélancoliques reflexions. Une sœur chérie, ma bonne Gabrielle, gouvernante des Princesses de Courlande, l'avait habité, et ne l'avait quitté que depuis peu. . . . Que de rapprochemens, que de souvenirs tendres et douloureux cette situation me retraçait !

(Le brave général Zaitzow.

Mr Von der Pahlen arriva bientot : il nous reconnut d'abord, et parut étonné de notre catastrophe. L'officier lui remit sa dépèche, et nous attendions notre sort avec inquietude. Messieurs, dit le général, après avoir lu : vous savez ce que c'est que le service, je suis bien fâché d'être obligé d'exécuter de pareils ordres de l'Empereur. Ils sont de vous faire escorter jusqu'aux frontières et rien autre chôse. Cette déclaration franche nous ôta le poids terrible de notre incertitude. On nous avait souvent raconté que des étrangers déportés avaient été exposés à des traitemens avilissans, à des avanies dont l'idée nous faisait frémir d'indignation. Nous nous attendions à quelques procédés semblables, mais Mr Von der Pahlen ne se contenta pas de nous communiquer les ordres de l'Empereur, il se fit encore un plaisir de leur ôter toutes les formes acerbes, que plusieurs à sa place, auraient données à leur exécution. Il nous fit servir du thé, et nous adressa plusieurs questions. Ignorant de quoi nous étions accusés, et voulant nous dissimuler cette ignorance, il nous engagea à satisfaire sa curiosité en prolongeant la conservation. Il nous dit, que la mission de notre escorte étant finie, il allait nous confier à un officier dont nous aurions lieu d'être content, pour le reste du

voyage. Cet officier parut bientot. C'était un Livonien nommé Mr de *Kelchen*, lié et même obligé à mon frère, pour quelques légers services. L'espéce de reconnaissance qui se fit alors, et la joie que nous en témoignames devant le Gouverneur ne lui fit point changer de résolution. Au contraire, il parut étonné que nous ayons jusque là supporté les frais du voyage, et fit remettre à l'officier les fonds nécessaires pour l'achever aux dépends de l'état. Nous le quittames, pénétrés de ses procédés honnétes, pour nous rendre à la poste, suivis de notre escorte (*) C'est alors que l'officier de Pétersbourg vint avec son sergent prendre congé de nous. Nous leur fimes à l'un et à l'autre un present en argent, en reconnaissance de leurs bons procédés : l'officier nous promit encore d'aller voir nos femmes, et

(*) Par un hazard singulier le général Pahlen m'a obligé à mon entrée en Russie, comme à ma sortie de cet empire. Me rendant à Pétersbourg en 1786, je le rencontrai avec quelques officiers à une maison de poste. Il me vit étranger et ignorer la langue du pays, il eut pour moi, durant toute la route que je fis de compagnie avec lui, toutes sortes de bontés et de politesses, dans les postes où nous nous arrétions. Je ne prévoyais pas que le même homme qui se declarait ainsi mon introducteur en Russie serait, onze ans après, chargé de m'en faire sortir. Il est, peut être, aujourdhui destiné, à faire reparer une injustice dont il fut le témoin, et en partie, l'instrument.

de leur remettre les lettres dont il se chargeait ; mais, comme je l'ai dit, il ne tint pas sa parole.

Mr de Kelchen, occupé des préparatifs de son depart précipité, fut obligé de sortir pour ses arrangemens, en attendant le souper que nous faisions préparer. Il nous laissa donc dans l'auberge aprés nous avoir representé pathètiquement qu'étant confiés à sa garde, nous ne pouvions lui refuser notre parole d'honneur de ne point chercher à nous évader, durant sa courte absence. Cela donna lieu à une alarme assez plaisante.

A peine fut-il parti que la chambre où nous nous trouvions se remplit de fumée, à un tel point qu'on ne pouvait plus y tenir. L'hotesse nous proposa d'aller en occuper une autre, où elle fit dresser la table, et où nous la suivimes, pour nous chauffer. Kelchen revint, impatient de rejoindre ses prisonniers et de s'assurer s'ils avaient été fidelles à leur parole, il monta précipitamment à la chambre où il nous avait laissés. Il la trouva vuide, le feu éteint ; l'obscurité, la fumée le surprirent : il s'imagina que nous nous étions échappés et courut dans la cour et dans la rue en criant *à la garde* ! et demandant du secours. Ses cris attirèrent toute la maison, et l'hotesse qu'il accablait de menaces et d'injures eut peine à lui faire entendre que nous

étions dans unè pièce éloignée, où il nous rejoignit tout effaré, et tout joyeux de nous retrouver. Nous nous amusames, pendant le souper de sa fausse alarme, et à minuit nous remontames en traineau, pour continuer notre voyage, à travers la Courlande.

La Livonie est une plaine très uniforme. Les forets de sapins, les champs, les bruyères, les hameaux, les maisons de postes et même les hommes, tout y est de la plus parfaite ressemblance, et n'offre pas la moindre variété. La saison rendait l'aspect du pays plus mélancolique et plus monotone encore.

La scéne change en Courlande. De vastes forets où l'on commence à appercevoir d'autres arbres, que le sapin et le bouleau, des hameaux et des vallées, où une trace d'azur dessinée sur la neige indiquait les eaux courantes; de jolies maisons de campagne, d'anciens chateaux et des eglises isolées, des rivières des lacs, des plaines et de petites montagnes; de tems en tems la vue de la Baltique, dans le lointain, variaient l'uniformité de ce long voyage, et nous offraient quelques heureuses distractions.

Le huitième jour de notre départ nous arrivames à *Polangen*, miserable ville Polonaise à l'extrème frontière du vaste empire de Russie, du coté de la Prusse. Là Mr de Kelchen nous quitta, avec son caporal de chasseur, et le major qui commandait la

garnison de cette barrière, nous donna un simple cosaque pour nous conduire au premier poste prussien nommé *Nimmersat*, en lui enjoignant d'en rapporter une attestation que nous y étions arrivés. On ne nous lut aucune sentence; on ne nous signifia aucune défense de rentrer; on me laissa mon uniforme et mon épée, et à mon frère son sabre d'honneur, et sa décoration, sans nous faire aucune injonction quelconque. Nous arrivames à Nimmersat, première poste Prussienne, comme des voyageurs qu'une garde d'honneur aurait accompagnés. Mais helas! nous nous trouvions transportés comme des criminels, et sans passeports sur une terre étrangère, où nous ne savions si l'on nous recevrait, à une époque où l'Europe entière ne semblait qu'un vaste tribunal d'inquisition politique.

C'est ainsi que furent traités en Russie deux officiers, dont l'un, pendant la guerre, avait obtenu des recompenses honorables, dont l'autre avait également servi cet empire, et se trouvait actuellement attaché à l'héritier présomptif du trône; deux frères naturalisés en Russie, par leur long séjour et par leurs mariages; tous deux possessionnés en terres et en esclaves, tous deux pères de familles, laissant chacun une jeune épouse dans les larmes et une tendre fille au berceau; tous deux connus,

estimés, protégés même, et irréprobables par leur conduite et leurs actions (*)

On demandera peut-être si c'est donc un si grand malheur d'être expulsé de Russie ? — Je commence à sentir que non, et je rends graces à Paul I. il aurait pu tout aussi-bien nous envoyer au *Kamtschatka*, et il faut regarder comme un bienfait tout le mal qu'un tyran ne nous fait pas, aussitot que nous avons encouru sa disgrace. Mais que l'on se represente la situation de l'Europe à cette époque. Nous y déposer comme des hommes coupables, par nos opinions, était plus malheureux pour nous que de nous conduire dans les déserts de la Sibérie. Les lois et les principes dominans en France nous fermaient notre patrie, dont l'on nous punissait d'embrasser la cause sublime : des lois et des principes non moins impérieux nous fermaient par tout ailleurs l'azile, ouvert même aux vagabonds. Nous étions sans ressources, et l'on avait brisé en un moment les liens les plus chers, les seuls qui nous liaient à la société. On nous avait arrachés à nos familles, à une ville où étaient toutes nos affections, à un empire où notre sort

(*) Tous deux sont encore aujourdhui à attendre leur ugement, et la réparation du tort qu'on leur a fait.

se trouvait enchainé, où nous laissions notre fortune, notre état et nos éspérances, notre jeunesse et le fruit de nos longs services. Après une absence de plus de 15 ans et les grands événemens qui avaient déchirée l'Europe, nous étions devenus étrangers à la France, à la Suisse, à l'Allemagne, à la terre entierè.

C'est envain que nous respirions en Prusse, sous un Gouvernement plus sage et plus raisonnable, un air de liberté morale et civile qui nous charmait. (*) Les plus sombres reflexions flétrissaient nos cœurs. Nos femmes désolées, nos enfans abandonnés, notre fortune dispersée, nos services perdus, nous avions tout laissé en Russie. L'oi-

(*) Je dois consacrer ici ma reconnaissance aux Prussiens et rendre justice à leur gouvernement. A quels nouveaux desagrémens ne dévions nous pas nous attendre dans notre situation? Mais l'on nous accuillit avec intéret. Les officiers des garnisons de Memel, de Tilsit, et de Kœnigsberg s'empressèrent de nous témoigner le leur. Le gouverneur même Mr de Bruneck, eut la politesse de nous inviter, et de nous accorder sureté et protection, en nous donnans des passeports, je retrouvai des amis et des parens, le respectable comte de Lehndorff, mon ancien protecteur m'ouvrit un azile dans sa terre de Résau; j'attendis ma femme et je passai quelques mois, avec elle, dans cette aimable solitude.

seau à qui l'on a fait dans l'esclavage contracter les plus tendres liens, et que l'on rend ensuite à la liberté, peut-il en jouir ? Helas ! il à laissé son cœur et ses ailes dans sa prison ; les cris de sa compagne et de sa famille naissante l'y rappellent encore. il dédaigne les vastes campagnes qui lui sont ouvertes, et voltige long-tems autour des barreaux qui renferment tout ce qu'il aime.

FIN.

COBLENCE
DE L'IMPRIMERIE DE LASSAULX Nro. 402.